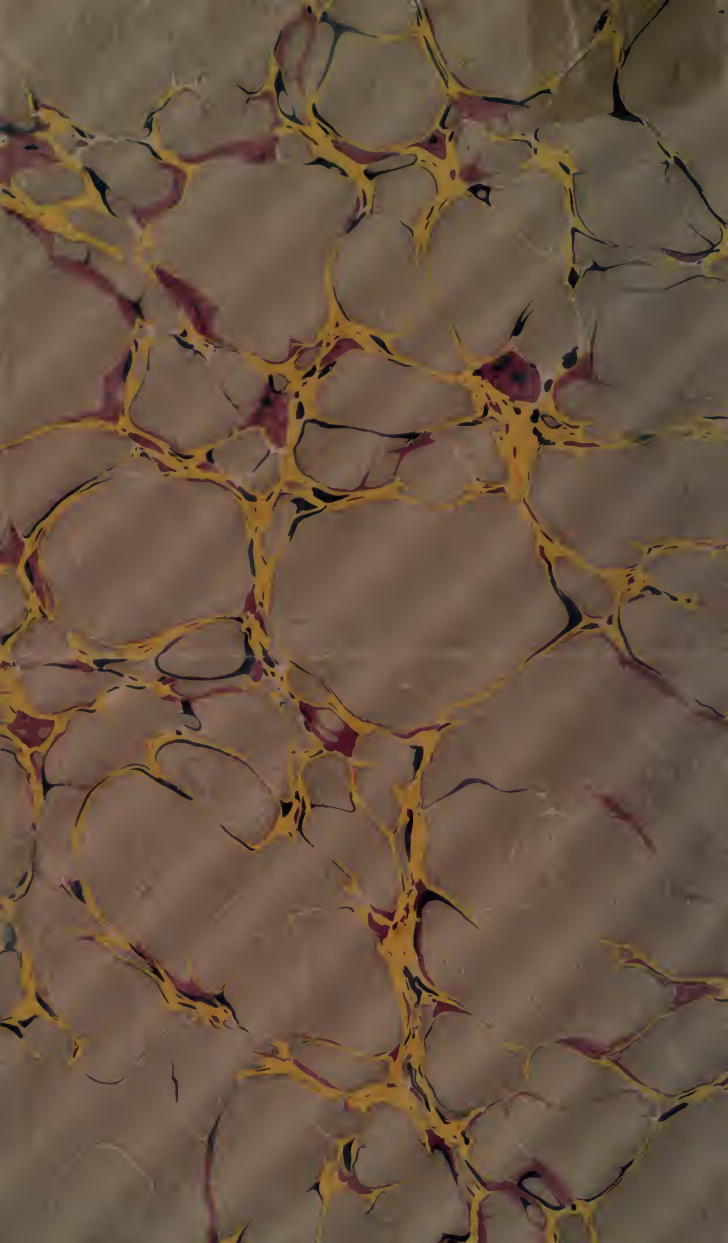
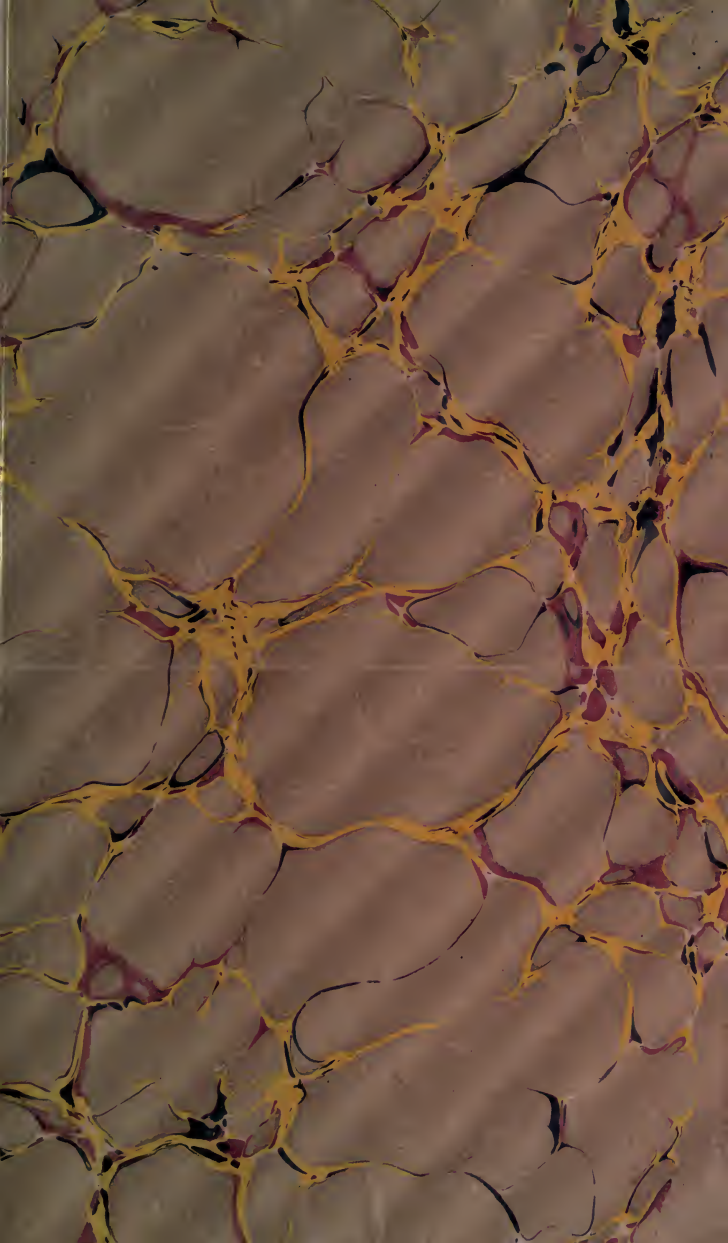


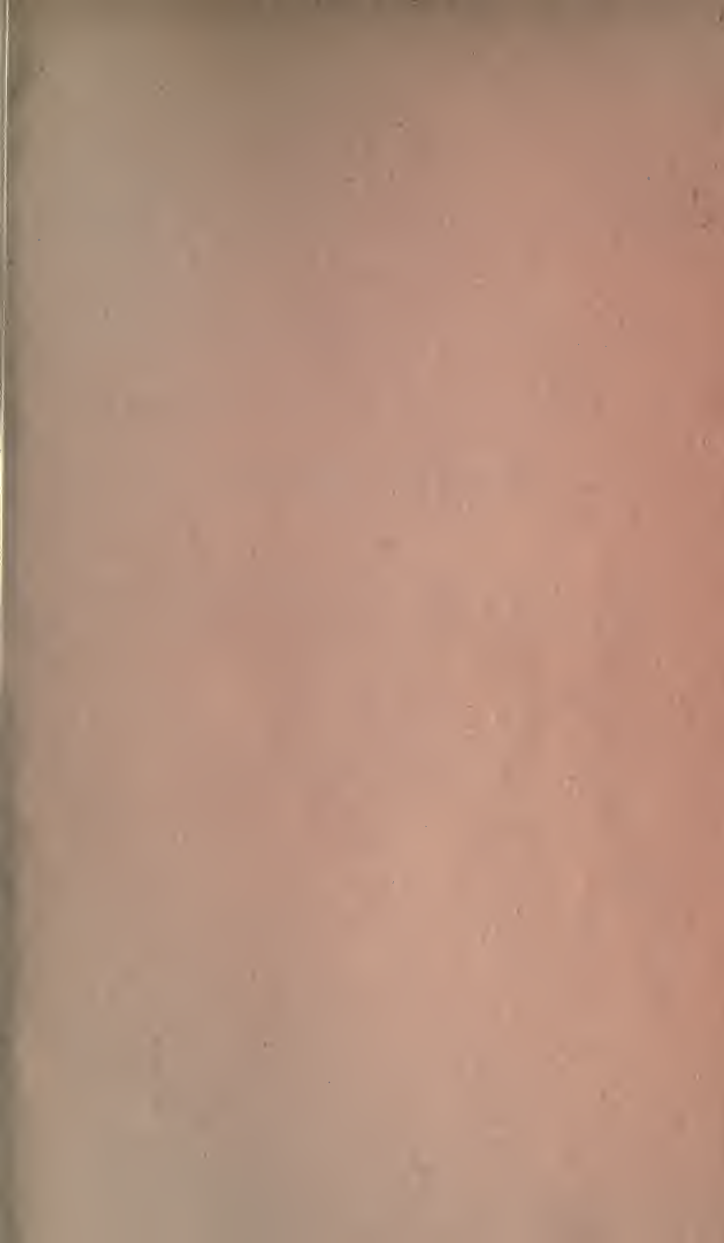


3 1761 06184628 3

UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY







ŒUVRES CHOISIES

DE

F. DE CHATEAUBRIAND

LES MARTYRS

II

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ŒUVRES CHOISIES

DE

F. DE CHATEAUBRIAND

avec études et notices de

MM. GUIZOT, SAINTE-BEUVE, J.-J. AMPÈRE, LE DUC DE BROGLIE,
JOHN LEMOINNE, A. DE PONTMARTIN, ED. SCHERER,
ETC., ETC.

Publiées dans la collection Michel Lévy

ATALA — RENÉ — LE DERNIER ABENCÉRAGE.	1 vol.
GÉNIE DU CHRISTIANISME.	2 —
LES MARTYRS.	2 —
LES NATCHEZ.	2 —
LE PARADIS PERDU, DE MILTON (Traduction).	1 —
VOYAGE EN AMÉRIQUE.	1 —
HISTOIRE DE FRANCE, jusqu'à la révolution de 1789.	2 —
LES QUATRE STUARTS.	1 —
ÉTUDES HISTORIQUES.	2 —
ESSAI SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE.	1 —

LES
MARTYRS

PAR

F. DE CHATEAUBRIAND

PRÉCÉDÉ D'UN DISCOURS SUR CHATEAUBRIAND

PAR

J.-J. AMPÈRE

TOME DEUXIÈME

NOUVELLE ÉDITION



PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

3, RUE AUBER, 3

—
1884

Droits de reproduction et de traduction réservés.



16346

3/10/91
r

LES MARTYRS

LIVRE QUINZIÈME

Athènes. Adieux de Cymodocée, d'Eudore et de Démodocus. Cymodocée s'embarque avec Dorothée pour Joppé. Eudore s'embarque en même temps pour Ostie. La mère du Sauveur envoie Gabriel à l'ange des mers. Eudore arrive à Rome. Il trouve le sénat prêt à se rassembler pour prononcer sur le sort des chrétiens. Il est choisi pour plaider leur cause. Hiéroclès arrive à Rome ; les sophistes le chargent de défendre leur secte et d'accuser les chrétiens. Symmaque, pontife de Jupiter, doit parler au sénat en faveur des anciens dieux de la patrie.

Monté sur un coursier de Thessalie et suivi d'un seul serviteur, le fils de Lasthénès avait quitté Lacédémone, il marchait vers Argos par le chemin de la montagne. La religion et l'amour remplissaient son âme de résolutions généreuses. Dieu, qui voulait l'élever au plus haut degré de la gloire, le conduisait à ces grands spectacles qui nous apprennent à mépriser les choses de la terre. Eudore, errant sur des sommets arides, foulait le patrimoine du Roi des rois. Pendant trois soleils il presse les flancs de son coursier, et vient se reposer un moment dans Argos. Tous ces lieux, encore remplis des noms d'Hercule, de Pélops, de Clytemnestre, d'Iphigénie, n'of-

fraient que des débris silencieux. Il voit ensuite les portes solitaires de Mycènes et la tombe ignorée d'Agamemnon : il ne cherche, à Corinthe que les monuments où l'Apôtre fit entendre sa voix. En traversant l'isthme dépeuplé, il se rappelle ces jeux chantés par Pindare, qui participaient en quelque sorte de l'éclat et de la toute-puissance des dieux ; il cherche à Mégare les foyers de son aïeule qui recueillit les cendres de Phocion. Tout était désert à Éleusis ; et dans le canal de Salamine une seule barque de pêcheur était attachée aux pierres d'un môle détruit. Mais lorsque, suivant la voie Sacrée, le fils de Lasthénès eut gravi le mont Pœcile et que la plaine de l'Attique s'offrit à ses regards, il s'arrêta saisi d'admiration et de surprise : la citadelle d'Athènes, élégamment découpée dans la forme d'un piédestal, portait au ciel le temple de Minerve et les Propylées : la ville s'étendait à sa base, et laissait voir les colonnes confuses de mille autres monuments. Le mont Hymette faisait le fond du tableau, et un bois d'oliviers servait de ceinture à la cité de Minerve.

Eudore traverse le Céphise, qui coule dans ce bois sacré : il demande la route des jardins d'Acadème : des tombeaux lui tracent le chemin de cette retraite de la philosophie. Il reconnaît les pierres funèbres de Thrasybule, de Conon, de Timothée ; il salue les sépulcres de ces jeunes hommes, morts pour la patrie dans la guerre du Péloponèse : Périclès, qui compara Athènes privée de sa jeunesse à l'année dépouillée de son printemps, repose lui-même au milieu de ces fleurs moissonnées.

La statue de l'Amour annonce au fils de Lasthénès l'entrée des jardins de Platon. Adrien, en rendant à l'Académie son ancienne splendeur, n'avait fait qu'ouvrir un asile aux songes de l'esprit humain. Quiconque

était parvenu au grade de sophiste semblait avoir acquis le privilège de l'insolence et de l'erreur. Le cynique, à peine couvert d'une petite chlamyde sale et déchirée, insultait, avec son bâton et sa besace, au platonicien enveloppé dans un large manteau de pourpre; le stoïcien, vêtu d'une longue robe noire, déclarait la guerre à l'épicurien couronné de fleurs. De toutes parts retentissaient les cris de l'école, que les Athéniens appelaient le chant des cygnes et des sirènes; et les promenades qu'avait immortalisées un génie divin étaient abandonnées aux plus imposteurs comme aux plus inutiles des hommes.

Eudore cherchait dans ces lieux le premier officier du palais de l'empereur : il ne se put défendre d'un mouvement de mépris lorsqu'il traversa les groupes des sophistes, qui le prenaient pour un adepte : désirant l'attirer à leurs systèmes, ils lui proposaient la sagesse dans le langage de la folie. Il pénétre enfin jusqu'à Dorothée : ce vertueux chrétien se promenait au fond d'une allée de platanes que bordait un canal limpide; il était environné d'une troupe de jeunes gens déjà célèbres par leurs talents ou par leur naissance. On remarquait auprès de lui Grégoire de Nazianze, animé d'un souffle poétique; Jean, nouveau Démosthène, que son éloquence prématurée avait fait nommer *Bouche d'or*; Basile, et Grégoire de Nysse, son frère : ceux-ci montraient un penchant décidé vers la religion qu'avaient professée Justin le philosophe et Denys l'Aréopagite. Julien, au contraire, neveu de Constantin, s'attachait à Lampridius, ennemi déclaré du culte évangélique : des habitudes bizarres et des mouvements convulsifs décelaient dans le jeune prince une sorte de dérèglement de l'esprit et du cœur.

Dorothée eut quelque peine à reconnaître Eudore : le

visage du fils de Lasthénès avait pris cette beauté mâle que donnent le métier des armes et l'exercice des vertus. Ils se retirèrent à l'écart, et Dorothee ouvrit son cœur à l'ami de Constantin.

— J'ai quitté Rome, lui dit-il, à l'arrivée de votre messager. Le mal est encore plus grand que vous ne le croyez peut-être : Galérius l'emporte, et tôt ou tard Diocletien sera obligé d'abdiquer la pourpre. On veut perdre d'abord les chrétiens, afin d'ôter à l'empereur son premier appui : c'est l'ancien projet d'Hiéroclès, aujourd'hui tout-puissant auprès de César. Celui-ci répète sans cesse que le dénombrement ordonné, en découvrant une multitude effrayante d'ennemis des dieux, a révélé le danger de l'empire ; qu'il faut en venir aux mesures les plus sévères pour réprimer une secte qui menace les autels de la patrie. Pour moi, presque tombé dans la disgrâce de Diocletien, vous savez quel sujet me conduit en Syrie. Eudore, nos frères malheureux tournent les yeux vers vous. La gloire que vous vous êtes acquise dans les armes, et surtout votre repentir éclatant, sont l'objet de l'admiration et des discours de tous les fidèles. Le souverain-pontife vous attend : Constantin vous appelle. Ce prince, environné de délateurs, se soutient à peine à la cour ; il a besoin d'un ami tel que vous, qui puisse l'aider de ses conseils, et, s'il le faut, le servir de son bras.

Eudore raconte à son tour à Dorothee les événements qui s'étaient passés dans la Grèce. Dorothee s'engage avec joie à conduire vers Hélène l'épouse du fils de Lasthénès. Une galère napolitaine, prête à retourner en Italie, se trouvait au port de Phalère, non loin du vaisseau de Dorothee : Eudore la retient pour son passage. Les deux voyageurs fixent ensuite le moment du départ au troi-

sième jour de la fête des Panathénées. Démodocus arriva pour cette époque fatale avec la triste Cymodocée ; il alla cacher ses pleurs dans la citadelle , où le plus ancien des prytanes , son parent et son ami , lui donna l'hospitalité.

Le fils de Lasthénès avait été reçu par le docte Piste , évêque d'Athènes , qui brilla depuis dans ce concile de Nicée , où l'on vit trois prélats ayant le don des miracles et ressuscitant les morts , quarante évêques , confesseurs ou martyrs , des prêtres savants , des philosophes même , enfin les plus grands caractères , les plus beaux génies et les hommes les plus vertueux de l'Église.

La veille de la double séparation du père et de la fille , de l'épouse et de l'époux , Eudore fit savoir à Cymodocée que tout était prêt , et que le lendemain , vers le coucher du soleil , il irait la chercher sous le portique du temple de Minerve.

Le jour fatal arrive : le fils de Lasthénès sort de sa demeure ; il passe devant l'Aréopage , où le Dieu que Paul annonça n'était plus inconnu ; il monte à la citadelle , et se trouve le premier au rendez-vous , sous le portique du plus beau temple de l'univers.

Jamais si brillant spectacle n'avait frappé les regards d'Eudore. Athènes s'offrait à lui dans toutes ses pompes : le mont Hymette s'élevait à l'orient , comme revêtu d'une robe d'or ; le Pentélique se courbait vers le septentrion pour aller joindre le Permetta ; le mont Icare s'abaissait au couchant et laissait voir derrière lui la cime sacrée du Cythéron ; au midi , la mer , le Pirée , les rivages d'Égine , les côtes d'Épidaure , et dans le lointain , la citadelle de Corinthe , terminaient le cercle entier de la patrie des arts , des héros et des dieux.

Athènes , avec tous ses chefs-d'œuvre , reposait au

centre de ce bassin superbe : ses marbres polis , et non pas usés par le temps , se peignaient des feux du soleil à son coucher ; l'astre du jour , prêt à se plonger dans la mer , frappait de ses derniers rayons les colonnes du temple de Minerve : il faisait étinceler les boucliers des Perses , suspendus au fronton du portique , et semblait animer sur la frise les admirables sculptures de Phidias.

Ajoutez à ce tableau le mouvement que la fête des Panathénées répandait dans la ville et dans la campagne. Là , de jeunes canéphores reportaient aux jardins de Vénus les corbeilles sacrées ; ici , le péplus flottait encore au mât du vaisseau qui se mouvait par ressorts ; des chœurs répétaient les chansons d'Harmodius et d'Aristogiton ; les chars roulaient vers le Stade ; les citoyens couraient au Lycée , au Pœcile , au Céramique ; la foule se pressait surtout au théâtre de Bacchus , placé sous la citadelle ; et la voix des acteurs , qui représentaient une tragédie de Sophocle , montait par intervalles jusqu'à l'oreille du fils de Lasthénès.

Cymodocée parut : à son vêtement sans tache , à son front virginal , à ses yeux d'azur , à la modestie de son maintien , les Grecs l'auraient prise pour Minerve elle-même , sortant de son temple et prête à rentrer dans l'Olympe après avoir reçu l'encens des mortels.

Eudore , saisi d'admiration et d'amour , faisait des efforts pour cacher son trouble , afin d'inspirer plus de courage à la fille d'Homère.

— Cymodocée , lui dit-il , comment vous exprimer la reconnaissance et les sentiments de mon cœur ? Vous consentez à quitter pour moi la Grèce , à traverser les mers , à vivre sous des cieux étrangers , loin de votre père , loin de celui que vous avez choisi pour époux.

Ah ! si je ne croyais vous ouvrir les cieux et vous conduire à des félicités éternelles , pourrais-je vous demander de pareilles marques d'attachement ? Pourrais-je espérer qu'un amour humain vous fît faire des choses si douloureuses ?

— Tu pourrais , repartit Cymodocée en larmes , me demander mon repos et ma vie : le bonheur de faire quelque chose pour toi me payerait de tous mes sacrifices. Si je t'aimais seulement comme mon époux , rien encore ne me serait impossible. Que dois-je donc faire à présent que ta religion m'apprend à t'aimer pour le ciel et pour Dieu même ! Je ne pleure pas sur moi , mais sur les chagrins de mon père et sur les dangers que tu vas courir.

— O la plus belle des filles de la nouvelle Sion ! répondit Eudore ; ne craignez point les périls qui peuvent menacer ma tête ; priez pour moi : Dieu exaucera les vœux d'une âme aussi pure. La mort même , ô Cymodocée ! n'est point un mal quand elle nous rencontre accompagnés de la vertu. D'ailleurs , des destinées tranquilles et ignorées ne nous mettent point à l'abri de ses traits : elle nous surprend dans la couche de nos aïeux comme sur une terre étrangère. Voyez ces cigognes qui s'élèvent en ce moment des bords de l'Ilissus : elles s'envolent tous les ans aux rives de Cyrène , elles reviennent tous les ans aux champs d'Érechthée ; mais combien de fois ont-elles retrouvé déserte la maison qu'elles avaient laissée florissante ! combien de fois ont-elles cherché en vain le toit même où elles avaient accoutumé de bâtir leurs nids !

— Pardonne , dit Cymodocée , pardonne ces frayeurs à une jeune fille élevée par des dieux moins sévères et qui permettent les larmes aux amants près de se quitter !

A ces mots, Cymodocée, étouffant ses pleurs, se couvrit le visage de son voile. Eudore prit dans ses mains les mains de son épouse; il les pressa chastement sur ses lèvres et sur son cœur.

— Cymodocée, dit-il, bonheur et gloire de ma vie, que la douleur ne vous fasse pas blasphémer une religion divine! Oubliez ces dieux qui ne vous offraient aucune ressource contre les tribulations du cœur. Fille d'Homère, mon Dieu est le Dieu des âmes tendres, l'ami de ceux qui pleurent, le consolateur des affligés; c'est lui qui entend sous le buisson la voix du petit oiseau, et qui mesure le vent pour la brebis tondue. Loin de vouloir vous priver de vos larmes, il les bénit; il vous en tiendra compte quand il vous visitera à votre dernière heure, puisque vous les versez pour lui et pour votre époux.

A ces dernières paroles, la voix d'Eudore s'altéra. Cymodocée se découvre le visage: elle aperçoit la noble figure du guerrier inondée des pleurs qui descendaient le long de ses joues brunies. La gravité de cette douleur chrétienne, ce combat de la religion et de la nature donnaient au fils de Lasthénès une incomparable beauté. Par un mouvement involontaire, la fille de Démodocus allait tomber aux genoux d'Eudore: il la retient entre ses bras, il la presse tendrement sur son cœur: tous les deux demeurent ravis dans une sainte et douce extase: tels parurent sans doute, à l'entrée de la tente de Laban, Rachel et Jacob se disant un triste adieu: le fils d'Isaac était obligé de garder les troupeaux durant sept nouvelles années pour obtenir son épouse.

Démodocus sortit alors des bâtiments du temple: oubliant qu'il avait consenti au départ de sa fille, les chagrins de son cœur s'exhalent aussitôt en plaintes amères

— Comment, s'écrie-t-il, as-tu la barbarie d'arracher une fille à son père ? Du moins, si ma Cymodocée était ton épouse, si vous me laissiez l'un et l'autre un aimable enfant qui pût sourire à ma douleur et de ses mains innocentes se jouer avec mes cheveux blanchis !... Mais loin de toi, loin de moi, sous un ciel inhospitalier, errante sur une mer où des pirates barbares... Ah ! si ma fille allait tomber entre leurs mains ! s'il lui fallait servir un maître cruel, préparer son repas et son lit ! Que la terre me cache dans son sein avant que j'éprouve un pareil malheur ! Les chrétiens ont-ils donc un cœur plus dur que les rochers ? Leur Dieu est-il donc inexorable ?

Cymodocée avait volé dans les bras de son père et mêlait ses larmes à celles du vieillard. Eudore écoutait les reproches de Démodocus avec une fermeté qui n'avait rien de dur et une affliction qui n'avait rien de faible.

— Mon père, répondit-il, permettez que je vous donne ce nom, car votre Cymodocée est déjà mon épouse aux yeux de l'Éternel ; je ne l'arrache point de force à vos embrassements, elle est libre de suivre ou de rejeter ma religion ; mon Dieu ne veut point obtenir les cœurs par contrainte : si cela doit vous coûter à tous deux trop de regrets et de pleurs, demeurez ensemble dans la Grèce. Puisse le ciel répandre sur vous ses faveurs ! Pour moi, j'accomplirai ma destinée. Mais, Démodocus, si votre fille m'aime si vous croyez que je la puisse rendre heureuse si vous craignez pour elle les persécutions d'Hiéroclès supportez une séparation qui, je l'espère, ne sera point de longue durée, et qui met Cymodocée à l'abri des plus grands malheurs. Démodocus, Dieu dispose de no

comme il lui plait : notre devoir est de nous soumettre à sa volonté suprême.

— O mon fils ! repartit Démodocus, excuse ma douleur ; je le sens, je suis injuste : tu ne mérites pas les reproches que je te fais ; tu sauves, au contraire, ma Cymodocée des persécutions d'un impie ; tu la mets sous la protection d'une princesse magnanime ; tu lui apportes de grands biens et un nom illustre. Mais comment rester seul dans la Grèce ? Oh ! que ne suis-je libre de quitter les sacrifices que les peuples ont confiés à mes soins ! Que n'ai-je l'âge où je parcourais les villes et les pays étrangers pour apprendre à connaître les hommes ! comme je suivrais ma Cymodocée ! Hélas ! je ne te verrai donc plus danser avec les vierges sur le sommet de l'Ithome ? Rose de Messénie , je te chercherai en vain dans les bois du temple ! Cymodocée, je n'entendrai plus ta douce voix retentir dans les chœurs des sacrifices ; tu ne me présenteras plus l'orge nouvelle ou le couteau sacré : je contemplerai, suspendue à l'autel , ta lyre couverte de poussière et ses cordes brisées ; mes yeux pleins de larmes verront se dessécher aux pieds de la statue d'Homère les couronnes de fleurs qu'embellissait ta chevelure. Hélas ! j'avais compté sur toi pour me fermer les yeux : je mourrai donc sans pouvoir te bénir en quittant la vie ! Le lit où j'exhalerai mon dernier soupir sera solitaire ; car, ma fille, je n'espère plus te revoir ; j'entends le vieux nocher qui m'appelle ; à mon âge , il ne faut pas compter sur les jours : lorsque la graine de la plante est mûre et séchée , elle devient légère , et le moindre vent l'emporte.

Comme le prêtre d'Homère prononçait ces mots , des applaudissements font retentir le théâtre de Bacchus ; l'acteur qui représentait Œdipe à Colone élève la voix , et

ces paroles viennent frapper les oreilles d'Eudore, de Démodocus et de Cymodocée :

« O Thésée ! unissez dans mes mains vos mains à celles de ma fille ! promettez-moi de servir de père à ma chère Antigone ! »

— Je le promets ! s'écrie Eudore, appliquant à ses destinées les vers du poète.

— Elle est donc à toi, dit Démodocus en lui tendant les bras.

Eudore s'y précipite, le vieillard presse ses deux enfants contre son cœur : ainsi l'on voit un saule creusé par les ans, dont le sein entr'ouvert porte quelques fleurs de la prairie ; l'arbre étend son ombrage antique sur ces jeunes trésors, et semble n'implorer que pour eux le zéphyr et la rosée ; mais bientôt un brûlant orage renverse et le saule et les fleurs, aimables enfants de la terre.

La lune parut à l'horizon ; son front d'argent se couronnait des rayons d'or du soleil, dont le disque élargi s'enfonçait dans les flots. C'était l'heure qui ramène aux navigateurs le vent favorable pour sortir du port de l'Attique. Les chars et les esclaves de Démodocus l'attendaient au bas de la citadelle, à l'entrée de la rue des Trépieds. Il fallut se soumettre à sa destinée ; les chars entraînent les trois infortunés, qui n'avaient plus la force de gémir. Ils ont bientôt passé la porte du Pirée, les tombeaux d'Antiope, de Ménandre et d'Euripide ; ils tournent vers le temple ruiné de Cérès, et, après avoir traversé le champ d'Aristide, ils touchent au port de Phalère. Le vent venait de se lever, les flots, légèrement agités, battaient le rivage, les galères déployaient leurs voiles ; on entendait les cris des matelots qui levaient l'ancre avec de grands efforts.

Dorothee attendait les passagers sur la grève, et les barques des vaisseaux étaient déjà prêtes à les recevoir. Eudore, Démodocus et Cymodocée descendent des chars arrêtés au bord des vagues. Le prêtre d'Homère ne pouvait plus se soutenir, ses genoux se dérobaient sous lui. Il disait à sa fille d'une voix éteinte :

— Ce port me sera funeste comme au père de Thésée : je ne verrai point revenir ta voile blanche !

Le fils de Lasthénès et la jeune catéchumène s'inclinent devant Démodocus, et lui demandent sa dernière bénédiction : un pied dans la mer et le visage tourné vers la rive, ils avaient l'air d'offrir un sacrifice expiatoire, à la manière antique. Démodocus lève les mains, et bénit ses deux enfants du fond de son cœur, mais sans pouvoir prononcer une parole. Eudore soutient Cymodocée, et lui remet un écrit pour la pieuse Hélène : ensuite, imprimant avec respect le baiser des adieux sur le front de la vierge éplorée :

— Mon épouse, lui dit-il, devenez bientôt chrétienne ; souvenez-vous d'Eudore, et que, du haut de la tour du Troupeau, la fille de Jérusalem jette quelquefois un regard sur la mer qui nous sépare.

— Mon père, dit Cymodocée d'une voix entrecoupée par les sanglots, mon tendre père, vivez pour moi ; je tâcherai de vivre pour vous. O Eudore ! vous reverrai-je un jour ? reverrai-je mon père ?

Alors, Eudore inspiré :

— Oui, nous nous reverrons pour ne nous quitter jamais !

Les mariniers enlèvent Cymodocée, les esclaves entraînent Démodocus. Eudore se jette dans la barque qui le transporte à son vaisseau. La flotte sort de Phalère, et

les matelots couronnés de fleurs font blanchir la mer sous l'effort des rames ; ils invoquent les Néréides, et Palémon, et Thétis, et saluent en s'éloignant la tombe sacrée de Thémistocle.

Le vaisseau de Cymodocée prend sa course vers l'orient, et celui du fils de Lasthénès tourne la proue vers l'Italie.

La divine mère du Sauveur veillait sur les jours de l'innocente pèlerine : elle envoie Gabriel à l'ange des mers, afin de lui commander de ne laisser souffler que la plus douce haleine des vents. Aussitôt Gabriel, après avoir détaché de ses épaules ses ailes blanches bordées d'or, se plonge du ciel dans les flots.

Aux sources de l'Océan, sous des grottes profondes, toujours retentissantes du bruit des vagues, habite l'ange sévère qui veille aux mouvements de l'abîme. Pour l'instruire de ses devoirs, la Sagesse le prit avec elle, lorsqu'à la naissance des temps elle se promena sous la mer. Ce fut lui qui, par l'ordre de Dieu, ouvrit au déluge les cataractes du ciel ; c'est lui qui, dans les derniers jours du monde, doit une seconde fois rouler les flots sur le sommet des montagnes. Placé au berceau de tous les fleuves, il dirige leur cours, enfle ou fait décroître leurs ondes ; il repousse dans la nuit des pôles et retient sous des chaînes de glace les brouillards, les nuages et les tempêtes ; il connaît les écueils les plus cachés, les détroits les plus déserts, les terres les plus lointaines, et les découvre tour à tour au génie de l'homme ; il voit d'un regard et les tristes régions du Nord et les brillants climats des tropiques ; deux fois par jour il soulève les écluses de l'Océan, et, rétablissant avec sa main l'équilibre du globe, à chaque équinoxe il ramène la terre sous les feux obliques du soleil.

Gabriel pénètre dans le sein des mers : des nations entières et des continents inconnus dorment engloutis dans le gouffre des ondes. Combien de monstres divers que ne verra jamais l'œil des mortels ! Quel puissant rayon de vie jusque dans ces profondeurs ténébreuses ! mais aussi que de débris et de naufrages ! Gabriel plaint les hommes et admire la puissance divine. Bientôt il aperçoit l'ange des mers, attentif à quelques grandes révolutions des eaux : assis sur un trône de cristal, il tenait à la main un frein d'or ; sa chevelure verte descendait humide sur ses épaules, et une écharpe d'azur enveloppait ses formes divines. Gabriel le salue avec majesté.

— Esprit redoutable, lui dit-il, ô mon frère ! le pouvoir que l'Éternel vous a confié montre assez le haut rang que vous occupez dans les hiérarchies célestes ! Quel monde nouveau ! quelle intelligence sublime ! Que vous êtes heureux de connaître ces merveilleux secrets !

— Divin messager, répondit l'ange des mers, quel que soit le sujet qui vous amène, je reçois avec joie un hôte tel que vous. Pour mieux admirer la puissance de notre Maître, il faudrait l'avoir vu, comme moi, poser les fondements de cet empire : j'étais présent quand il divisa en deux parts les eaux de l'abîme ; je le vis assujettir les flots aux mouvements des astres, et lier le destin de l'Océan à celui de la lune et du soleil ; il couvrit Léviathan d'une cuirasse de fer, et l'envoya se jouer dans ces gouffres ; il planta des forêts de corail sous les ondes ; il les peupla de poissons et d'oiseaux ; il fit sortir des îles riantes du sein d'un élément furieux ; il régla le cours des vents ; il soumit les orages à des lois ; et, s'arrêtant sur le rivage, il dit à la mer : « Tu n'iras pas plus loin, et tu briseras ici l'orgueil de tes flots. » Illustre serviteur de Marie,

hâtez-vous de m'apprendre quel ordre souverain vous a fait descendre dans ces grottes mobiles. Les temps sont-ils accomplis ? Faut-il rassembler les nuages ? Faut-il rompre les digues de l'Océan ? Abandonnant l'univers au chaos, doit-je remonter avec vous dans les cieux ?

— Je vous apporte un message de paix, dit Gabriel avec un sourire : l'homme est toujours l'objet des complaisances de l'Éternel ; la croix va triompher sur la terre ; Satan va rentrer dans l'enfer. Marie vous ordonne de conduire aux ports ces deux époux que vous voyez s'éloigner des bords de la Grèce. Ne laissez souffler sur les ondes que la plus douce haleine des vents.

— Qu'il soit fait selon la volonté de l'Étoile des mers ! dit en s'inclinant respectueusement l'ange qui gouverne les tempêtes. Puisse Satan être bientôt renfermé dans les lieux de son supplice ! Souvent il trouble mon repos et déchaîne malgré moi les orages.

En prononçant ces mots, le puissant esprit choisit les vents doux et parfumés qui caressent les rivages de l'Inde et de l'Océan Pacifique ; il les dirige dans les voiles d'Eudore et de Cymodocée, et fait avancer les deux galères, par un même souffle, à deux ports opposés.

Favorisé de cette bénigne influence du ciel, Eudore touche bientôt au rivage d'Ostie. Il vole à Rome. Constantin l'embrasse avec tendresse, et lui fait le récit des malheurs de l'Église et des intrigues de la cour.

Le sénat était convoqué pour délibérer sur le sort des fidèles. Rome reposait dans l'attente et dans la terreur. Toutefois Dioclétien, par un dernier acte de justice, en cédant aux violences de Galérius, avait voulu que les chrétiens eussent un défenseur au sénat. Les prêtres les plus illustres de la capitale de l'empire s'occupaient, dans

ce moment, du choix d'un orateur digne de plaider la cause de la croix. Le concile, que présidait Marcellin, était assemblé à la lueur des lampes dans les catacombes : ces Pères, assis sur les tombeaux des martyrs, ressemblaient à de vieux guerriers délibérant sur le champ de bataille, ou à des rois blessés en défendant leurs peuples. Il n'y avait pas un de ces confesseurs qui ne portât sur ses membres les marques d'une glorieuse persécution ; l'un avait perdu l'usage de ses mains, l'autre ne voyait plus la lumière des cieux ; la langue de celui-ci avait été coupée, mais le cœur lui restait pour louer l'Éternel ; celui-là se montrait tout mutilé par le bûcher, comme une victime à demi dévorée des feux du sacrifice. Les saints vieillards ne pouvaient s'accorder sur le choix d'un défenseur : aucun d'eux n'était éloquent que par ses vertus, et chacun craignait de compromettre le sort des fidèles. Le pontife de Rome proposa de s'en référer à la décision du ciel. On place le saint Évangile sur le sépulcre du martyr, qui servait d'autel : les Pères se mettent en prières et demandent à Dieu d'indiquer, par quelques versets des Écritures, le défenseur agréable à ses yeux. Dieu, qui leur avait inspiré cette pensée, fait descendre aussitôt l'ange chargé d'inscrire les décrets éternels dans le livre de la vie. L'esprit céleste, enveloppé d'un nuage, marque au milieu de la Bible les décrets demandés. Les Pères se lèvent ; Marcellin ouvre la loi des chrétiens : il lit ces paroles des Machabées :

« Il se revêtit de la cuirasse comme un géant, il se couvrit de ses armes dans les combats, et son épée était la protection de tout le camp. »

Marcellin, surpris, ferme et rouvre une seconde fois le livre prophétique ; il y trouve ces mots :

« Son souvenir sera doux comme un concert de musique dans un festin délicieux. Il a été destiné divinement pour faire rentrer le peuple dans la pénitence. »

Enfin le souverain-pontife consulte une troisième fois l'oracle d'Israël ; tous les Pères sont frappés de ce passage des cantiques :

« Je me suis couvert d'un sac en jeûnant... J'ai pris pour mon vêtement un cilice. »

Aussitôt une voix (on ne sait quelle voix) prononça le nom d'Eudore. Les vieux martyrs, subitement éclairés, font retentir d'un Hosanna prolongé les voûtes des catacombes. Ils relisent le texte sacré. Saisis d'étonnement, ils voient avec quelle justesse tous les mots s'appliquent au fils de Lasthénès. Chacun admire les conseils du Très-Haut ; chacun reconnaît combien ce choix est saint et désirable. La renommée du jeune orateur, sa pénitence exemplaire, sa faveur à la cour, son habitude de parler devant les princes, les charges dont il a été revêtu, l'amitié dont Constantin l'honore, tout justifie l'arrêt du ciel. On se hâte de lui porter les vœux des Pères. Eudore s'humilie dans la poudre ; il cherche à se soustraire à cet honneur si sublime, à ce fardeau si pesant. On lui montre les passages de l'Écriture : il se soumet. Il se retire aussitôt parmi les tombeaux des saints, et se prépare par des veilles, des prières et des larmes, à plaider la plus grande cause qui fut jamais portée au tribunal des humains.

Tandis qu'il ne songe qu'à remplir dignement l'effrayante mission dont il est chargé, Hiéroclès arrivait à Rome, soutenu de toutes les puissances de l'enfer. Cet ennemi de Dieu avait appris avec désespoir le mauvais succès de ses violences à Lacédémone, la fuite de Cymodocée et le départ d'Eudore pour l'Italie. Les ordres modérés qu'il reçut

en même temps de Dioclétien lui firent comprendre que ses calomnies n'avaient pas réussi complètement à la cour. Il avait cru renverser un rival; et ce rival était simplement rappelé sous l'œil vigilant du chef de l'empire. Il tremble que le fils de Lasthénès ne parvienne à le perdre dans l'esprit de Dioclétien. Afin de prévenir quelque disgrâce soudaine, il se détermine à voler auprès de Galérius qui ne cessait de le redemander à ses conseils. L'esprit de ténèbres consolé en même temps l'apostat.

— Hiéroclès, lui dit-il secrètement, tu seras bientôt assez puissant pour atteindre Cymodocée jusque dans les bras d'Hélène. Cette vierge imprudente, en changeant de religion, t'offre une espérance nouvelle. Si tu peux déterminer les princes à persécuter les chrétiens, ton rival se trouvera d'abord enveloppé dans le massacre; tu vaincras ensuite la fille d'Homère par la crainte des tourments, ou tu la réclameras comme une esclave chrétienne échappée à ton pouvoir.

Le sophiste, qui prend ces conseils pour les inspirations de son cœur, s'applaudit de la profondeur de son génie: il ne sait pas qu'il n'est que l'instrument des projets de Satan contre la croix. Plein de ces pensées, le proconsul s'était précipité des montagnes de l'Arcadie, comme le torrent du Styx qui tombe de ces mêmes montagnes, et qui donne la mort à tous ceux qui boivent de ses eaux. Il passe en Épire, s'embarque au promontoire d'Actium, aborde à Tarente, et ne s'arrête qu'auprès de Galérius, qui profanait alors à Tusculum les jardins de Cicéron.

César était environné dans ce moment des sophistes de l'école, qui se prétendaient aussi persécutés parce qu'on méprisait leurs opinions. Ils s'agitaient pour être consultés sur la grande question que l'on allait débattre. Ils

se disaient juges naturels de tout ce qui concerne la religion des hommes. Ils avaient supplié Dioclétien de leur donner comme aux chrétiens un orateur au sénat. L'empereur, importuné de leurs cris, leur avait accordé leur demande. L'arrivée d'Héroclès les remplit de joie. Ils le nomment orateur des sectes philosophiques. Héroclès accepte un honneur qui flatte sa vanité et lui fournit l'occasion de se rendre accusateur des chrétiens. L'orgueil d'une raison pervertie et la fureur de l'amour lui font déjà voir les fidèles terrassés et Cymodocée dans ses bras. Galérius, dont il corrompt l'esprit et seconde les projets, lui accorde une protection éclatante, et lui permet de s'exprimer au Capitole avec toute la licence des opinions des faux sages. Symmaque, pontife de Jupiter, doit parler en faveur des anciens faux dieux de la patrie.

Le jour qui allait décider du sort de la moitié des habitants de l'empire, le jour où les destinées du genre humain étaient menacées dans la religion de Jésus-Christ, ce jour si désiré, si craint des anges, des démons et des hommes, ce jour se leva. Dès la première blancheur de l'aube, les gardes prétoriennes occupèrent les avenues du Capitole. Un peuple immense était répandu sur le Forum, autour du temple de Jupiter Stator, et le long du Tibre jusqu'au théâtre de Marcellus : ceux qui n'avaient pu trouver place étaient montés jusque sur les toits voisins et sur les arcs de triomphe de Titus et de Sévère. Dioclétien sort de son palais; il s'avance au Capitole par la voie Sacrée, comme s'il allait triompher des Marcomans et des Parthes. On avait peine à le reconnaître : depuis quelque temps, il combattait sous une maladie de langueur et sous le poids des ennuis que lui donnait Galérius. En vain le vieillard avait pris soin de colorer son visage : la pâleur de la mort

perçait à travers cet éclat emprunté , et déjà les traits du néant paraissaient sous le masque à demi tombé de la puissance humaine.

Galérius , environné de tout le faste de l'Asie , suivait l'empereur sur un char superbe , traîné par des tigres. Le peuple tremblait , effrayé de la taille gigantesque et de l'air furieux du nouveau Titan. Constantin s'avavançait ensuite , monté sur un cheval léger ; il attirait les vœux et les regards des soldats et des chrétiens : Les trois orateurs marchaient après les maîtres du monde. Le pontife de Jupiter , porté par le collège des prêtres , précédé des aruspices , et suivi du corps des vestales , saluait la foule , qui reconnaissait avec joie l'interprète du culte de Romulus. Hiéroclès , couvert du manteau des stoïciens , paraissait dans une litière ; il était entouré de Libanius , de Jamblique , de Porphyre et de la troupe des sophistes : le peuple , naturellement ennemi de l'affectation et de la vaine sagesse , lui prodiguait les railleries et les mépris. Enfin , Eudore se montrait le dernier , vêtu d'un habit de deuil : il marchait seul , à pied , l'air grave , les yeux baissés , et semblait porter tout le poids des douleurs de l'Église : les païens reconnaissaient avec étonnement dans ce simple appareil , le guerrier dont ils avaient vu les statues triomphales ; les fidèles s'inclinaient avec respect devant leur défenseur : les vieillards le bénissaient , les femmes le montraient à leurs enfants tandis qu'à tous les autels de Jésus-Christ les prêtres offraient pour lui le saint sacrifice.

Il y avait au Capitole une salle appelée la salle Julienne : Auguste l'avait jadis décorée d'une statue de la Victoire. Là se trouvaient la colonne milliaire , la poutre percée des clous sacrés , la louve de bronze et les armes de Romulus.

Autour des murs étaient suspendus les portraits des consuls, l'équitable Publicola, les généreux Fabricius, Cincinnatus le rustique, Fabius le temporisateur, Paul Émile, Caton, Marcellus, et Cicéron, père de la patrie. Ces citoyens magnanimes semblaient encore siéger au sénat avec les successeurs des Tigellin et des Séjan comme pour montrer d'un coup d'œil les extrémités du vice et de la vertu, et pour attester les affreux changements que le temps amène dans les empires.

Ce fut dans cette vaste salle que se réunirent les juges des chrétiens. Dioclétien monta sur son trône ; Galérius s'assit à la droite, et Constantin à la gauche de l'empereur ; les officiers du palais occupaient, chacun selon son rang, les degrés du trône. Après avoir salué la statue de la Victoire, et renouvelé devant elle le serment de fidélité, les sénateurs se rangèrent sur les bancs autour de la salle ; les orateurs se placèrent au milieu d'eux. Le vestibule et la cour du Capitole étaient remplis par les grands, les soldats et le peuple. Dieu permit aux puissances de l'abîme et aux habitants des tabernacles divins de se mêler à cette délibération mémorable : aussitôt les anges et les démons se répandent dans le sénat, les premiers pour calmer, les seconds pour soulever les passions ; ceux-ci pour éclairer les esprits, ceux-là pour les aveugler.

On immola d'abord un taureau blanc à Jupiter, auteur des bons conseils : pendant ce sacrifice, Eudore se couvrit la tête, et secoua son manteau, qu'avaient souillé quelques gouttes d'eau lustrale. Dioclétien donne le signal, et Simmaque se lève au milieu des applaudissements universels : nourri dans les grandes traditions de l'éloquence latine, ces paroles sortirent de sa bouche, comme on voit les flots majestueux d'un fleuve rouler lentement dans une campagne qu'ils embellissent de leur cours.

LIVRE SEIZIÈME

Harangues de Symmaque, d'Hiéroclès et d'Eudore. Dioclétien consent à donner l'édit de persécution, mais il veut que l'on consulte auparavant la sibylle de Cumes.

— Très-clément empereur Dioclétien, et vous, très-heureux prince César Galérius, si jamais vos âmes divines donnèrent une preuve éclatante de leur justice, c'est dans l'affaire importante qui rassemble le très-auguste sénat au pied de vos Éternités.

Proscrirons-nous les adorateurs du nouveau Dieu ? Laisserons-nous les chrétiens jouir en paix du culte de leur divinité ? Telle est la question que l'on propose au sénat.

Que Jupiter et les autres dieux vengeurs de l'humanité me préservent de faire couler jamais le sang et les larmes ! Pourquoi persécuterions-nous des hommes qui remplissent tous les devoirs du citoyen ? Les chrétiens exercent des arts utiles ; leurs richesses alimentent le trésor de l'État : ils servent avec courage dans nos armées ; ils ouvrent souvent dans nos conseils des avis pleins de sens, de justice et de prudence. D'ailleurs, ce n'est point par la violence que l'on parviendra au but désiré. L'ex-

périence a démontré que les chrétiens se multiplient sous le fer des bourreaux. Voulez-vous les gagner à la religion de la patrie, appelez-les au temple de la Miséricorde, et non pas aux autels des Euménides.

Mais, après avoir déclaré ce qui me semble conforme à la raison, je dois, avec la même justice, manifester la crainte que m'inspirent les chrétiens. C'est le seul reproche que l'on puisse légitimement leur faire : il est certain que nos dieux sont l'objet de leur dérision et quelquefois de leurs insultes. Que de Romains se sont déjà laissé entraîner par des raisonnements téméraires ! Ah ! nous parlons d'attaquer une divinité étrangère : songeons plutôt à défendre les nôtres ! Rattachons-nous à leur culte par le souvenir de tout ce qu'elles ont fait pour nous. Quand nous serons bien convaincus de la grandeur et de la bonté de nos dieux paternels, nous ne craindrons plus de voir la secte des chrétiens s'accroître et se grossir des déserteurs de nos temples.

C'est une vérité reconnue depuis longtemps, que Rome a dû l'empire du monde à sa piété envers les immortels. Elle a élevé des autels à tous les génies bienfaisants, à la petite Fortune, à l'Amour filial, à la Paix, à la Concorde, à la Justice, à la Liberté, à la Victoire, au dieu Terme, qui, seul, ne se leva point devant Jupiter dans l'assemblée des dieux. Cette famille divine pourrait-elle déplaire aux chrétiens ? Quel homme oserait refuser des hommages à de si nobles déités ? Voulez-vous remonter plus haut ? vous trouverez les noms mêmes de notre patrie, nos traditions (es plus antiques, liés à notre religion, et faisant partie de nos sacrifices ; vous trouverez le souvenir de cet âge d'or, règne de bonheur et d'innocence, que tous les peuples envient à l'Ausonie. Y a-t-il rien de plus

touchant que ce nom de Latium donné à la campagne de Laurente, parce qu'elle fut l'asile d'un dieu persécuté ? Nos pères, en récompense de leur vertu, reçurent du ciel un cœur hospitalier, et Rome servit de refuge à tous les infortunés bannis. Que d'intéressantes aventures ! que de noms illustres attachés à ces migrations des premiers temps du monde, Diomède, Philoctète, Idoménée, Nestor ! Ah ! quand une forêt couvrait la montagne où s'élève ce Capitole, lorsque des chaumières occupaient la place de ces palais, que ce Tibre si fameux ne portait encore que le nom inconnu d'Abula, on ne demandait point ici si le Dieu d'une obscure nation de la Judée était préférable aux dieux de Rome. Pour se convaincre de la puissance de Jupiter, il suffit de considérer la faible origine de cet empire. Quatre petites sources ont formé le torrent du peuple romain : Albe, le cher pays et le premier amour des Curiaces ; les guerriers latins, qui s'unirent aux guerriers d'Énée ; les Arcadiens d'Évandre, qui transmirent aux Cincinnatus l'amour des troupeaux, et le sang des Hellènes, doux germe de l'éloquence chez les rudes nourrissons d'une louve ; enfin les Sabins, qui donnèrent des épouses aux compagnons de Romulus : ces Sabins, vêtus de peaux de brebis, conduisant leurs troupeaux avec une lance, vivant de laitage et de miel, et se consacrant à Cérès et à Hercule, l'un le génie et l'autre le bras du laboureur.

Ces dieux, qui ont opéré tant de merveilles ; ces dieux, qui ont inspiré Numa, Fabricius et Caton ; ces dieux qui protègent les cendres illustres de nos citoyens ; ces dieux, au milieu desquels brillent aujourd'hui nos empereurs, sont-ils des divinités sans pouvoir et sans vertu ?

Dioclétien, je suppose que Rome, chargée d'années,

apparaisse tout à coup à vos yeux sous les voûtes de ce Capitole, et qu'elle s'adresse ainsi à votre Éternité :

« Grand prince, ayez égard à cette vieillesse où ma piété envers les dieux m'a fait parvenir. Libre comme je le suis, je m'en tiendrai toujours à la religion de mes ancêtres. Cette religion a mis l'univers sous ma loi. Ses sacrifices ont éloigné Annibal de mes murailles, et les Gaulois du Capitole. Quoi ! l'on renverserait un jour cette statue de la Victoire, sans craindre de soulever mes légions ensevelies aux champs de Zama ! N'aurai-je été préservée des plus redoutables ennemis que pour être déshonorée par mes enfants dans ma vieillesse ? »

C'est ainsi, ô puissant empereur ! que vous parle Rome suppliante. Voyez se lever de leurs tombeaux, sur le chemin d'Appius, ces républicains, vainqueurs des Volsques et des Samnites, dont nous révérons ici les images ; ils montent à ce Capitole qu'ils remplirent de dépouilles opimes : ils viennent, couronnés de la branche du chêne, unir leurs voix à la voix de la patrie. Ces mânes sacrées n'avaient point rompu leur sommeil de fer pour la perte de nos mœurs et de nos lois ; ils ne s'étaient point réveillés au bruit des proscriptions de Marius ou des fureurs du triumvirat ; mais la cause du ciel les arrache au cercueil, et ils viennent la plaider devant leurs fils. Romains séduits par la religion nouvelle, comment avez-vous pu changer pour un culte étranger nos belles fêtes et nos pieuses cérémonies ?

Princes, je le répète, nous ne demandons point la persécution des chrétiens. On dit que le Dieu qu'ils adorent est un Dieu de paix et de justice : nous ne refusons point de l'admettre dans le Panthéon ; car nous souhaitons, très-pieux empereur, que les dieux de toutes les religions

vous protègent : mais que l'on cesse d'insulter Jupiter ! Dioclétien, Galérius, sénateurs, indulgence pour les chrétiens, protection pour les dieux de la patrie !

En achevant de prononcer ces mots, Symmaque salue de nouveau la statue de la Victoire, et se rassied au milieu des sénateurs. Les esprits étaient différemment agités : les uns, charmés de la dignité du discours de Symmaque, se rappelaient les jours des Hortensius et des Cicéron ; les autres blâmaient la modération du pontife de Jupiter. Satan n'avait plus d'espoir que dans Hiéroclès et cherchait à détruire l'effet de l'éloquence du grand prêtre ; les anges de lumière profitaient au contraire de cette éloquence pour ramener le sénat à des sentiments plus humains. On voyait s'agiter les casques des guerriers, les toges des sénateurs, les robes et les sceptres des augures et des aruspices ; on entendait un murmure confus, signe équivoque du blâme et de la louange. Dans un champ où l'ivraie et d'inutiles fleurs de pourpre et d'azur s'élèvent au milieu du froment d'or, si quelque zéphyr se glisse dans la forêt diaprée, d'abord les plus frêles épis courbent leur tête ; bientôt le souffle croissant balance en tumulte les gerbes fécondes et les plantes stériles : tel paraissait dans le sénat le mouvement de tant d'hommes divers.

Les courtisans regardaient curieusement Dioclétien et Galérius, afin de régler leur opinion sur celle de leurs maîtres : César donnait des signes d'emportement ; mais le visage d'Auguste était impassible.

Hiéroclès se lève : il s'enveloppe dans son manteau, et garde quelque temps un air sévère et pensif. Initié à toutes les ruses de l'éloquence athénienne ; armé de tous les sophismes ; souple, adroit, railleur, hypocrite, affectant une élocution concise et sentencieuse ; parlant

d'humanité en demandant le sang de l'innocent; méprisant les leçons du temps et de l'expérience; voulant à travers mille maux conduire le monde au bonheur par des systèmes; esprit faux s'applaudissant de sa justesse: tel était l'orateur qui parut dans la lice pour attaquer toutes les religions, et surtout celle des chrétiens. Galérius laissait un libre cours aux blasphèmes de son ministre: Satan poussait au mal l'ennemi des fidèles; et l'espoir de perdre Eudore animait l'amant de Cymodocée. Le démon de la fausse sagesse, sous la figure d'un chef de l'école nouvellement arrivé d'Alexandrie, se place auprès d'Hiéroclès: celui-ci, après un moment de silence, déploie tout à coup ses bras; il rejette son manteau en arrière, pose les deux mains sur son cœur, s'incline jusqu'au pavé du Capitole en saluant Auguste et César, et prononce ce discours:

— Valérius Dioclétien, fils de Jupiter, empereur éternel; Auguste, huit fois consul, très-clément, très-divin; très-sage; Valérius Maximianus Galérius, fils d'Hercule, fils adoptif de l'empereur, César, éternel et très-heureux, Parthique, triomphateur, amateur de la science et vénéralissime philosophe; sénat très-vénéral et sacré, vous permettez donc que ma voix se fasse entendre! Troublé par cet honneur insigne, comment pourrais-je m'exprimer avec assez de force ou de grâce? Pardonnez à la faiblesse de mon éloquence, en faveur de la vérité qui me fait parler.

La terre, dans sa fécondité première, enfanta les hommes. Les hommes, par hasard et par nécessité, s'assemblèrent pour leurs besoins communs. La propriété commença: les violences suivirent; l'homme ne put les réprimer: il inventa les dieux.

La religion trouvée, les tyrans en profitèrent. L'intérêt multiplia les erreurs, les passions y mêlèrent leurs songes.

L'homme, jubliant l'origine des dieux, crut bientôt à leur existence. On prit pour le consentement unanime des peuples ce qui n'était que le consentement unanime des passions. Les tyrans, en écrasant les hommes, eurent soin de faire élever des temples à la piété et à la miséricorde, afin que les infortunés crussent aussi qu'il y avait des dieux.

Le prêtre, d'abord trompeur, ensuite trompé, se passionna pour son idole; le jeune homme, pour les grâces divinisées de sa maîtresse; le malheureux, pour les simulacres de sa douleur : de là le fanatisme, le plus grand des maux qui aient affligé l'espèce humaine.

Ce monstre, portant un flambeau, parcourut les trois régions de la terre. Il brûla par la main des mages les temples de Memphis et d'Athènes. Il alluma la guerre sacrée qui livra la Grèce à Philippe. Bientôt, si une secte odieuse venait à s'étendre, de nos jours même, et malgré l'accroissement des lumières, on verrait l'univers plongé dans un abîme de malheurs.

C'est ici, princes, que je tâcherai de peindre les maux que le fanatisme a faits aux hommes, en vous dévoilant l'origine et les progrès de la religion la plus ridicule et la plus horrible que la corruption des peuples ait engendrée.

Que ne m'est-il permis d'ensevelir dans un profond oubli ces honteuses turpitudes ! Mais je suis appelé à la défense de la vérité : il faut sauver mon empereur, il faut éclairer le monde. Je sais que j'expose mes jours au ressentiment d'une faction dangereuse. Qu'importe ? un ami de la sagesse doit fermer son cœur à toute crainte

comme à toute pitié, quand il s'agit du bonheur de ses frères et des droits sacrés de l'humanité.

Vous connaissez ce peuple que sa lèpre et ses déserts séparent du genre humain, ce peuple odieux qu'extermina le divin Titus.

Un certain fourbe, appelé Moïse, par une suite de crimes et des prestiges grossiers, délivra ce peuple de la servitude. Il le conduisit au milieu des sables de l'Arabie, il lui promettait, au nom du dieu Jéhovah, une terre où couleraient le lait et le miel.

Après quarante années, les Juifs arrivèrent à cette terre promise, dont ils égorgèrent les habitants. Ce jardin délicieux était la stérile Judée, petite vallée de pierres, sans blé, sans arbres, sans eaux.

Retirés dans leur repaire, brigands ne se firent remarquer que par leur haine contre le genre humain : ils vivaient au milieu des adultères, des meurtres, des cruautés.

Que pouvait-il sortir d'une pareille race ? (c'est ici le prodige) une race plus exécrationnelle encore, les chrétiens : ils ont surpassé en folie, en crimes, les Juifs leurs pères.

Les Hébreux, que trompaient des prêtres fanatiques, attendaient, dans leur impuissance et dans leur bassesse, un monarque qui devait leur soumettre le monde entier.

Le bruit se répand un jour que la femme d'un vil artisan a donné naissance à ce roi si longtemps promis. Une partie des Juifs s'empresse de croire au prodige.

Celui qu'ils appellent leur Christ vit trente ans caché dans sa misère. Après ces trente années, il commence à dogmatiser; il s'associe quelques pêcheurs, qu'il nomme ses apôtres. Il parcourt les villes, il se cache au désert,

il séduit des femmes faibles , une populace crédule. Sa morale est pure , dit-on ; mais surpasse-t-elle celle de Socrate ?

Bientôt il est arrêté pour ses discours séditieux , et condamné à mourir sur la croix. Un jardinier dérobe son corps ; ses apôtres s'écrient que Jésus est ressuscité ; ils prêchent leur maître à la foule étonnée. La superstition s'étend , les chrétiens deviennent une secte nombreuse.

Un culte né dans les derniers rangs du peuple, propagé par des esclaves , caché d'abord en des lieux déserts , s'est chargé peu à peu des abominations que le secret et des mœurs basses et féroces doivent naturellement engendrer : aussi la cruauté et l'infamie font-elles la partie principale de ses mystères.

Les chrétiens s'assemblent la nuit, au milieu des morts et des sépulcres. La résurrection des cadavres est le plus absurde comme le plus doux de leurs entretiens. Assis à un festin abominable , après avoir juré haine aux dieux et aux hommes , après avoir renoncé à tous les plaisirs légitimes , ils boivent le sang d'un homme sacrifié , et dévorent les chairs palpitantes d'un enfant : c'est ce qu'ils appellent leur pain et leur vin sacré !

Le repas fini , des chiens , dressés aux crimes de leurs maîtres, entrent dans l'assemblée, et renversent les flambeaux : alors les chrétiens se cherchent au milieu des ténèbres , s'unissent au hasard par d'horribles embrasements, les pères avec les filles , les fils avec les mères , les frères avec les sœurs : le nombre et la variété des incestes fait le mérite et la vertu.

Quoi ! ce n'était pas assez d'avoir voulu amener les hommes au culte d'un séditieux , justement puni du

dernier supplice? ce n'était pas un assez grand crime d'avoir essayé d'abrutir à ce point la raison humaine? il fallait encore que les chrétiens fissent de leur religion l'école des mœurs les plus dépravées, des forfaits les plus inouïs!

Ce que je viens d'avancer aurait-il besoin d'autres preuves que la conduite des chrétiens? Partout où ils se glissent, ils font naître des troubles; ils débauchent les soldats de nos armées; ils portent la désunion dans les familles; ils séduisent des vierges crédules; ils arment le frère contre le frère, l'époux contre l'épouse. Puissants aujourd'hui, ils ont des temples, des trésors, et ils refusent de prêter serment aux empereurs dont ils tiennent ces bienfaits; ils insultent aux sacrées images de Dioclétien, ils aiment mieux mourir que de sacrifier à ses autels. Dernièrement encore, n'ont-ils pas laissé la divine mère de Galérius offrir seule des victimes pour son fils aux génies innocents des montagnes? Enfin, joignant le fanatisme à la dissolution, ils voudraient précipiter du Capitole la statue de la Victoire, arracher de leurs sanctuaires vos dieux paternels!

Qu'on ne croie pas, cependant, que je défende ici ces dieux qui, dans l'enfance des peuples, ont pu paraître nécessaires à des législateurs habiles. Nous n'avons plus besoin de ces ressources: la raison commence son règne; désormais on n'élèvera d'autel qu'à la vertu. Le genre humain se perfectionne chaque jour: un temps viendra que tous les hommes, soumis à la seule pensée, se conduiront par les clartés de l'esprit. Je ne soutiens donc ni Jupiter, ni Mitra, ni Sérapis. Mais si l'on conserve encore une religion dans l'empire, l'ancienne réclame une juste préférence. La nouvelle est un mal qu'il

faut extirper par le fer et par le feu : il faut guérir les chrétiens eux-mêmes de leur propre folie. Eh bien , un peu de sang coulera ! Nous nous attendrions sans doute sur le sort des criminels ; mais nous admirerons , nous bénirons la loi qui frappera les victimes pour la consolation des sages et le bonheur du genre humain.

Hiéroclès achevait à peine son discours , que Galérius donna le signal des applaudissements. L'œil en feu , le visage rouge de colère , César semblait déjà prononcer l'arrêt fatal des chrétiens. Ses courtisans levaient les mains au ciel , comme saisis d'horreur et de crainte ; ses gardes frémissaient de rage en songeant que des impies voulaient renverser l'autel de la Victoire ; le peuple redisait avec effroi les incestes nocturnes et les repas de chair humaine. Les sophistes qui environnaient Hiéroclès le portaient au ciel : c'était l'intrépide ami des princes, le véritable ami des principes, le soutien de la vertu, un Socrate !

Satan échauffait les préjugés et les haines : ravi des paroles du proconsul , il se flattait d'aller plus sûrement à son but par l'athéisme que par l'idolâtrie ; secondé de toutes les puissances de l'enfer , il augmentait le bruit et le tumulte , et donnait au mouvement du sénat quelque chose de prodigieux. Comme le sabot circule sous le fouet de l'enfant , comme le fuseau descend et remonte entre les doigts de la matrone , comme l'ébène ou l'ivoire roule sous le ciseau du tourneur , ainsi les esprits étaient agités. Dioclétien seul paraissait immobile ; on ne voyait sur son visage ni colère , ni haine , ni amour. Les chrétiens répandus dans l'assemblée se montraient abattus et consternés. Constantin surtout était plongé dans une douleur profonde ; il jetait par intervalles un regard inquiet et attendri sur Eudore.

Le fils de Lasthénès se leva, sans paraître ému de la défaveur de César, des bassesses des courtisans et des clameurs de la foule. Son habit de deuil, sa noble figure, encore embellie par l'expression d'une simple tristesse, attirèrent tous les regards. Les anges du Seigneur, formant un cercle invisible autour de lui, le couvraient de lumière et lui donnaient une assurance divine. Du haut du ciel, les quatre évangélistes, penchés sur sa tête, lui dictaient secrètement les paroles qu'il allait répéter. On entendait dire de toutes parts dans le sénat : « C'est le chrétien ! Comment pourra-t-il répondre ? » Chacun cherchait vainement dans ses traits, à la fois si calmes et si animés, l'expression des crimes dont Hiéroclès avait accusé les fidèles. Lorsque des chasseurs, croyant surprendre au bord d'un fleuve un affreux vautour, découvrent tout à coup un cygne qui nage sur l'onde, charmés, ils s'arrêtent ; ils contemplent l'oiseau chéri des Muses ; ils admirent la blancheur de son plumage, la fierté de son port, la grâce de ses mouvements ; ils prêtent déjà l'oreille à ses chants harmonieux. Le cygne de l'Alphée ne tarda pas à se faire entendre : Eudore s'incline devant Auguste et César ; ensuite, sans saluer la statue de la Victoire, sans faire de gestes, sans chercher à séduire ou l'oreille ou les yeux, il parle en ces mots :

— Auguste, César, pères conscrits, peuple romain, au nom de ces hommes victimes d'une haine injuste, moi, Eudore, fils de Lasthénès, natif de Mégalopolis en Arcadie, et chrétien, salut !

Hiéroclès a commencé son discours par excuser la faiblesse de son éloquence ; je réclame à mon tour l'indulgence du sénat. Je ne suis qu'un soldat, plus accoutumé à verser mon sang pour mes princes qu'à demander en

termes fleuris le massacre d'une foule de vieillards , de femmes et d'enfants.

Je remercie d'abord Symmaque de la modération qu'il a montrée envers mes frères. Le respect que je dois au chef de l'empire me force à me taire sur le culte des idoles. J'observerai cependant que les Camille, les Scipions, les Paul-Émile, n'ont point été de grands hommes parce qu'ils suivaient le culte de Jupiter , mais parce qu'ils s'éloignaient de la morale et des exemples des divinités de l'Olympe. Dans notre religion , au contraire, on ne peut atteindre au plus haut degré de la perfection qu'en imitant notre Dieu. Nous plaçons aussi de simples mortels dans les éternelles demeures ; mais il ne suffit pas, pour acquérir cette gloire, d'avoir porté le bandeau royal , il faut avoir pratiqué la vertu : nous abandonnons à votre ciel les Néron et les Domitien.

Toutefois l'effet d'une religion quelconque est si salutaire à l'âme , que le pontife de Jupiter a parlé des chrétiens avec douceur, tandis qu'un homme qui ne reconnaît point Dieu demande notre sang au nom de l'humanité et de la vertu. Eh quoi ! Hiéroclès , c'est sous le manteau que vous portez que vous voulez semer la désolation dans l'empire ! Magistrat romain, vous provoquez la mort de plusieurs millions de citoyens romains ! Car, pères conscrits , vous ne pouvez vous le dissimuler, nous ne sommes que d'hier, et déjà nous remplissons vos cités, vos colonies, vos camps, le palais, le sénat, le Forum : nous ne vous laissons que vos temples.

Princes, notre accusateur est un apostat, et il se confesse athée : il sait lui-même quel titre je pourrais ajouter à ces titres. Symmaque est un homme pieux, dont l'âge, la science et les mœurs sont également respectables

Dans toute cause criminelle, on prend en considération le caractère des témoins : Symmaque nous excuse ; Hiéroclès nous dénonce : lequel des deux doit être écouté ? Auguste, César, pères conscrits, peuple romain, daignez me prêter une oreille attentive : je vais reprendre la suite des accusations d'Hiéroclès, et défendre la religion de Jésus-Christ.

A ce grand nom, l'orateur s'arrêta ; tous les chrétiens s'inclinèrent, et la statue de Jupiter trembla sur son autel. Eudore reprit :

— Je ne remonterai point, comme Hiéroclès, jusqu'au berceau du monde pour en venir à la question du moment. Je laisse aux disciples de l'école ce vain étalage de principes odieux, de faits altérés et de déclamations puérides. Il ne s'agit ici ni de la formation du monde, ni de l'origine des sociétés : tout se borne à savoir si l'existence des chrétiens est compatible avec la sûreté de l'État ; si leur religion ne blesse ni les mœurs ni les lois ; si elle ne s'oppose point à la soumission que l'on doit au chef de l'empire ; en un mot, si la morale et la politique n'ont rien à reprocher au culte de Jésus-Christ. Cependant, je ne puis m'empêcher de vous faire remarquer la singulière opinion d'Hiéroclès touchant les Hébreux.

La raison politique de l'établissement de Jérusalem au centre d'un pays stérile était trop profonde pour être aperçue de l'accusateur des chrétiens. Le législateur des Israélites voulait en faire un peuple qui pût résister au temps, conserver le culte du vrai Dieu au milieu de l'idolâtrie universelle, et trouver dans ses institutions une force qu'il n'avait point par lui-même : il les enferma donc dans la montagne. Leurs lois et leur religion furent conformes à cet état d'isolement : ils n'eurent qu'un tem-

ple, qu'un sacrifice, qu'un livre. Quatre mille ans se sont écoulés, et ce peuple existe encore. Hiéroclès, montrez-nous ailleurs un exemple d'une législation aussi miraculeuse dans ses effets, et nous écouterons ensuite vos railleries sur le pays des Hébreux.

Un signe d'approbation échappé à Dioclétien interrompit le fils de Lasthénès. Insensible aux mouvements oratoires de Symmaque et aux déclamations d'Hiéroclès, l'empereur fut frappé des raisons politiques présentées par le défenseur des fidèles. Eudore s'était étendu sur ce sujet avec adresse, afin de toucher le génie du prince avant de parler des chrétiens. Le parti modéré du sénat, qui redoutait Galérius; Publius, préfet de Rome, dévoué à César, mais ennemi d'Hiéroclès; les courtisans, toujours attentifs aux impressions du maître; les chrétiens, dont le sort était encore suspendu, tous s'aperçurent des sentiments favorables de Dioclétien : ils donnèrent de grandes louanges à l'orateur. Les soldats, les centurions, les tribuns, s'étaient laissé toucher à la vue de leur général obligé de défendre sa vie contre les accusations d'un rhéteur : cette noble race d'hommes revient facilement à des opinions généreuses. Tant de raison unie à tant de beauté et de jeunesse avait intéressé la foule toujours passionnée. La douleur de Constantin s'était changée en allégresse; il encourageait son ami par ses gestes et ses regards. Les anges de lumière, redoublant de zèle autour de l'orateur chrétien, lui donnaient à chaque moment de nouvelles grâces, et prolongeaient les sons de sa voix comme d'harmonieux échos. Lorsqu'une neige éclatante tombe de la voûte éthérée, souvent l'aquilon s'apaise; les champs, muets, reçoivent avec joie les flocons nombreux qui vont mettre les plantes à l'abri des glaces de l'hiver.

ainsi, quand le fils de Lasthénès recommença son discours, l'assemblée fit un profond silence, afin de recueillir ces paroles pures qui semblaient descendre du ciel pour prévenir la désolation de la terre.

— Prince, dit-il, je n'entrerai point dans les preuves de la religion chrétienne : une longue suite de prophéties, toutes vérifiées, des miracles éclatants, des témoins sans nombre, ont depuis longtemps attesté la divinité de celui que nous appelons le Sauveur. Sa vertu sublime est reconnue de l'univers ; plusieurs empereurs romains, sans être soumis à Jésus-Christ, l'ont honoré de leurs hommages ; des philosophes fameux ont rendu justice à la beauté de sa morale, et Hiéroclès lui-même ne la conteste pas.

Il serait bien étrange que ceux qui adorent un tel Dieu fussent des monstres dignes du bûcher. Quoi ! Jésus-Christ serait un modèle de douceur, d'humanité, de chasteté, et nous penserions l'honorer par des mystères de cruauté et de débauche ! Même dans le paganisme, célèbre-t-on la fête de Diane par les prostitutions des fêtes de Vénus ? Le christianisme, dit-on, est sorti de la dernière classe du peuple, et de là les infamies de son culte. Reprochez donc à cette religion ce qui fait sa beauté et sa gloire. Elle est allée chercher, pour les consoler, des hommes auxquels les hommes ne pensaient point, et dont ils détournent les regards ; et vous le lui imputez à crime ! Pense-t-on qu'il n'y ait de douleurs que sous la pourpre, et qu'un Dieu consolateur n'est fait que pour les grands et les rois ? Loin d'avoir pris la bassesse et la férocité des mœurs du peuple, notre religion a corrigé ces mœurs. Dites, est-il un homme plus patient dans ses maux qu'un vrai chrétien, plus résigné sous un maître, plus fidèle à

sa parole, plus ponctuel dans ses devoirs, plus chaste dans ses habitudes? Nous sommes si éloignés de la barbarie, que nous nous retirons de vos jeux, où le sang des hommes est une partie du spectacle. Nous croyons qu'il y a peu de différence entre commettre le meurtre et le voir commettre avec plaisir. Nous avons une telle horreur d'une vie dissolue, que nous évitons vos théâtres comme une école de mauvaises mœurs et une occasion de chute.... Mais, en justifiant les chrétiens sur un point, je m'aperçois que je les expose sur un autre. Nous fuyons la société, dit Hiéroclès, nous haïssons les hommes!

S'il en est ainsi, notre châtement est juste. Frappez nos têtes; mais auparavant venez reprendre dans nos hôpitaux les pauvres et les infirmes que vous n'avez point secourus; faites appeler ces femmes romaines qui ont abandonné les fruits de leur honte. Elles croient peut-être qu'ils sont tombés dans ces lieux infâmes, seul asile offert par vos dieux à l'enfance délaissée? Qu'elles viennent reconnaître leurs nouveau-nés dans les bras de nos épouses! Le lait d'une chrétienne ne les a point empoisonnés: les mères selon la grâce les rendront, avant de mourir, aux mères selon la nature.

Quelques-uns de nos mystères, mal entendus et fausement interprétés, ont donné naissance à ces calomnies. Princes, que ne m'est-il permis de vous dévoiler ces secrets d'innocence et de pureté! « Rome se lève, dit Symmaque, et vous supplie de lui laisser les divinités de ses pères. » Oui, princes, Rome se lève, mais non pour éclipser des dieux impuissants: elle se lève pour vous demander Jésus-Christ, qui rétablira parmi ses enfants la pudeur, la bonne foi, la probité, la modération et le règne des mœurs.

« Donnez-moi, s'écrie-t-elle, ce Dieu qui a déjà corrigé les vices de mes lois ; ce Dieu qui n'autorise point l'infanticide , la prostitution du mariage , le spectacle du meurtre des hommes ; ce Dieu qui couvre mon sein des monuments de sa bienfaisance ; ce Dieu qui conserve les lumières des lettres et des arts , et qui veut abolir l'esclavage sur la terre. Ah ! si un jour je devais encore voir les barbares à mes portes, ce Dieu , je le sens , pourrait seul me sauver, et changer ma vieillesse languissante en une immortelle jeunesse. »

Reste donc à repousser la dernière et la plus effrayante des accusations d'Hiéroclès , si les chrétiens pouvaient s'effrayer de perdre les biens et la vie. Nous sommes, dit notre délateur, des séditeux ; nous refusons d'adorer les images de l'empereur, et d'offrir des sacrifices aux dieux pour le père de la patrie.

Les chrétiens, des séditeux ! Poussés à bout par leurs persécuteurs, et poursuivis comme des bêtes féroces, ils n'ont pas même fait entendre le plus léger murmure ; neuf fois ils ont été massacrés, et, s'humiliant sous la main de Dieu, ils ont laissé l'univers se soulever contre les tyrans. Que Hiéroclès nomme un seul fidèle engagé dans une conspiration contre son prince ! Soldats chrétiens que j'aperçois ici, Sébastien, Pacôme, Victor, dites-nous où vous avez reçu les nobles blessures dont vous êtes couverts. Est-ce dans les émeutes populaires, en assiégeant le palais de vos empereurs, ou bien en affrontant, pour la gloire de vos princes, la flèche du Parthe, l'épée du Germain et la hache du Franc ? Hélas ! généreux guerrier, mes compagnons, mes amis, mes frères, je ne m'inquiète point de mon sort, bien que j'aie quelque raison de regretter à présent la vie ; mais je ne puis

m'empêcher de m'attendrir sur votre destinée. Que n'avez-vous choisi un défenseur plus éloquent ? J'aurais pu mériter une couronne civique en vous sauvant des mains des barbares , et je ne pourrai vous dérober au fer d'un proconsul romain !

Finissons ce discours. Dioclétien , vous trouverez chez les chrétiens des sujets respectueux , qui vous seront soumis sans bassesse , parce que le principe de leur obéissance vient du ciel . Ce sont des hommes de vérité : leur langage ne diffère point de leur conduite ; ils ne reçoivent point les bienfaits d'un maître en le maudissant dans leur cœur . Demandez à de tels hommes leur fortune , leur vie , leurs enfants ; ils vous les donneront , parce que tout cela vous appartient . Mais voulez-vous les forcer à encenser les idoles , ils mourront ! Pardonnez , princes , à cette liberté chrétienne : l'homme a aussi ses devoirs à remplir envers le ciel . Si vous exigez de nous des marques de soumission qui blessent ces devoirs sacrés , Hiérocès peut appeler les bourreaux : nous rendrons à César notre sang , qui est à César , et à Dieu notre âme , qui est à Dieu .

Eudore reprend sa place , rejette sur son épaule sa toge à demi tombée , et se hâte de recouvrir avec une modeste rougeur les cicatrices de son sein .

Pourrais-je exprimer la diversité des sentiments que le discours du fils de Lasthénès excita dans l'assemblée ? C'était un mélange d'admiration , de crainte , de fureur : chacun éclatait en mouvements de haine ou d'amour . Ceux-ci admiraient la beauté de la religion accusée , ceux-là n'y voyaient qu'un reproche fait à leurs mœurs et à leurs dieux . Les guerriers étaient émus et vivement intéressés en faveur d'Eudore .

— Que nous servira donc, disaient-ils, de verser notre sang pour la patrie, de souffrir l'esclavage chez les barbares, de triompher des ennemis du prince, si un sophiste nous peut égorger au Capitole ?

Pour la première fois de sa vie, Dioclétien paraissait ému : même en laissant persécuter les fidèles, Dieu se servait de l'éloquence chrétienne pour semer les germes de la foi dans le sénat romain. La mâle simplicité du discours d'Eudore triomphait et des calomnies d'Hiéroclès et des touchants souvenirs dont Symmaque avait environné la statue de la Victoire ; tout semble annoncer que l'empereur va prononcer une sentence favorable aux chrétiens.

Hiéroclès, alarmé, voulait paraître calme et victorieux ; mais la rage et la frayeur perçaient malgré lui dans ses regards : lorsqu'un tigre s'est précipité dans la fosse escarpée que creusa sous ses pas un berger de Libye, la bête féroce, après s'être longtemps débattue, se couche avec une apparente tranquillité au milieu de l'enceinte fatale ; mais, à l'agitation de ses yeux et de ses lèvres sanglantes, on voit qu'elle ressent vivement la crainte et la douleur du piège où elle est tombée.

Galérius rendit bientôt l'espérance à son ministre. Ce fougueux César, accoutumé au langage déshonoré de ses flatteurs, s'indigne des accents de la vertu et de la noble assurance d'un homme de bien. Il déclare que si l'on ne punit pas les fidèles, il quittera la cour et se mettra à la tête des légions d'Orient :

« Car ces ennemis du ciel porteraient sur moi leurs mains sacrilèges. »

Hiéroclès, reprenant son audace, fait observer qu'il y avait des mystères sur lesquels on ne s'expliquait point ;

qu'après tout, les factieux refusaient de sacrifier à l'empereur, et cherchaient par une éloquence séditieuse à soulever les soldats.

Trop accoutumé à céder à la violence de Galérius, Dioclétien fut effrayé de ses menaces. Il savait qu'en proscrivant les chrétiens il se privait d'un grand appui contre l'ambition de César ; mais le vieillard n'avait plus la force d'envisager sans frémir les hasards d'une guerre civile. Satan achève d'épouvanter par un prodige l'esprit superstitieux de Dioclétien. Tout à coup le bouclier de Romulus se détache de la voûte du Capitole, tombe, blesse le fils de Lathénès, et va couvrir, en roulant, la louve de bronze qui fut frappée de la foudre à la mort de Jules César. Galérius s'écrie :

— Vous le voyez, ô Dioclétien ! le père des Romains n'a pu supporter les blasphèmes de ce chrétien ! Imitiez son exemple ; écrasez les impies, et protégez au Capitole le génie de l'empire.

Alors Dioclétien, malgré les remords de sa conscience et les lumières de sa politique, promet de donner un édit contre les fidèles : mais, par une dernière ressource de son génie, il voulut que les dieux prononçassent dans leur propre cause, et l'aidassent, avec Galérius, à porter le poids de l'exécration de l'avenir.

— Si la sibylle de Cumes, dit-il, approuve la résolution que vous me faites prendre, on publiera l'édit que vous me demandez. Mais, en attendant la réponse de l'oracle, je veux qu'on laisse à tous les citoyens la jouissance de leurs droits et la liberté de leur culte.

En prononçant ces derniers mots, l'empereur quitta seulement le Capitole. Galérius et Hiéroclès sortirent triomphants : le premier, méditant les projets les plus

ambitieux ; le second , mêlant à ces mêmes projets des desseins d'amour et de vengeance. Constantin , accablé de douleur , se dérobe avec Eudore à la curiosité de la foule. L'enfer pousse un cri de joie , et les anges du Seigneur , dans une sainte tristesse , s'envolent aux pieds de l'Éternel.

LIVRE DIX-SEPTIÈME

Navigation de Cymodocée. Elle arrive à Joppé. Elle monte à Jérusalem. Hélène la reçoit comme sa fille. Semaine sainte. Réponse de la sibylle de Cumes. Hiéroclès fait partir un centurion pour réclamer Cymodocée. Dioclétien donne l'édit de persécution.

Emportée par le souffle de l'ange des mers, Cymodocée versait des torrents de larmes. Euryméduse, qui accompagnait la fille de Démodocus, faisait retentir la galère de ses plaintes et de ses gémissements.

— O terre de Cécrops! disait-elle, terre où règnent un souffle divin et des génies amis des hommes, faut-il donc vous quitter sans retour? Qui me donnera des ailes pour revoir des lieux si agréables à mon cœur? J'arrêteraï mon vol sur le temple d'Homère, je porteraï à mon cher maître des nouvelles de sa Cymodocée! Vains désirs! Nous franchissons les plaines azurées d'Amphitrite, où les Néréïdes font entendre leurs concerts. Est-ce le désir des richesses qui nous oblige à braver la fureur de Neptune? L'intérêt a ses douceurs. Non, c'est un dieu plus puissant : le dieu qui fit mourir Ariadne loin des foyers de Minos, sur une rive déserte, le dieu qui força Médée à visiter les tours d'Iolchos et à suivre un héros volage.

Le vaisseau s'avancait vers le dernier promontoire de l'Attique. Déjà Sunium élevait sur la pointe d'un rocher son beau temple : les colonnes de marbre blanc semblaient se balancer dans les flots avec la lumière dorée des étoiles. Cymodocée était assise sur la poupe ornée de fleurs , entre les statues d'ivoire de Castor et de Pollux. Sans les larmes qui coulaient de ses yeux , on l'eût prise pour la sœur de ces dieux charmants , prête à descendre avec Pâris dans l'île où la fille de Tyndare célébra son hymen avant d'aborder à Troie. Le vaisseau vole à la gauche des Cyclades blanchissantes, rangées au loin sur la mer comme une troupe de cygnes : dirigeant sa course au midi, il vient chercher les rivages de l'île de Chypre. On célébrait alors la fête de la déesse d'Amathonte : l'onde molle et silencieuse baignait le pied du temple de Dionée , bâti sur un promontoire au milieu des vagues tranquilles. De jeunes filles demi-nues dansaient dans un bois de myrtes , autour du voluptueux édifice ; de jeunes garçons , qui brûlaient de dénouer la ceinture des Grâces , chantaient en chœur la veillée des fêtes de Vénus. Ces paroles, apportées par le souffle des Zéphyr, parvenaient sur la mer jusqu'au vaisseau :

« Qu'il aime demain , celui qui n'a point aimé ! Qu'il aime encore demain , celui qui a aimé !

» Ame de l'univers , volupté des hommes et des dieux , belle Vénus , c'est toi qui donnes la vie à toute la nature ! Tu parais : les vents se taisent , les nuages se dissipent , le printemps renaît , la terre se couvre de fleurs , et l'Océan sourit. C'est Vénus qui place sur le sein de la jeune fille la rose teinte du sang d'Adonis ; c'est Vénus qui force les nymphes à errer avec l'Amour , la nuit , sous les yeux de Diane rougissante. Nymphes : craignez

l'Amour : il a déposé ses armes ; mais il est armé quand il est nu ! Le fils de Cythérée naquit dans les champs , il fut nourri parmi les fleurs. Philomèle a chanté sa puissance ; ne cédon point à Philomèle.

» Qu'il aime demain, celui qui n'a point aimé ! Qu'il aime encore demain, celui qui a aimé !

» Ile heureuse, tout sur tes bords délicieux atteste les prodiges de l'Amour. Nautoniers fatigués des périls, attachez l'ancre à nos ports, et ployez à jamais vos voiles. Dans les bosquets d'Amathonte, vous ne livrez que de doux combats ; vous ne craignez plus les pirates, hors l'ingénieux Amour, qui vous prépare des liens de fleurs. Ce sont les Grâces qui filent ici les instants des mortels. Vénus, par un charme invincible, assoupit un jour les Parques au fond du Tartare : aussitôt Aglaé enlève la quenouille à Lachésis, Euphrosyne le fil à Clotho ; mais Atropos s'éveilla au moment où Pasithée allait lui dérober ses ciseaux. Tout cède à la puissance des Grâces et de Vénus !

» Qu'il aime demain, celui qui n'a point aimé. Qu'il aime encore demain, celui qui a aimé ! »

Ces chants portaient le trouble dans l'âme des nautoniers. La proue d'airain fendait les vagues avec un bruit harmonieux : chargée des parfums de la fleur de l'oranger et de l'encens des sacrifices, la brise enflait doucement les voiles et les arrondissait comme le sein d'une jeune mère.

Une langueur dangereuse s'emparait peu à peu de Cymodocée. Docile aux projets de Satan, Astarté, cet esprit impur qui triomphe dans les temples d'Amathon combat secrètement la fille d'Homère. Émue par les chants corrupteurs, elle descend au fond du vaisseau ; elle rêve à son époux ; elle ne sait comment régler les mouve-

ments de son amour, pour ne pas blesser sa religion nouvelle. Elle va consulter Dorothée : il lui conseille d'avoir recours au ciel ; le couple fidèle tombe à genoux , et adresse ses vœux au Tout-Puissant : le vent s'est élevé , les flots battent les flancs de la galère ; c'est le seul bruit qui accompagne la prière de l'amour, passion orageuse , que le matelot nourrit au milieu de la solitude des mers , comme le pâtre dans la profondeur des bois.

Dorothée et la fille de Démodocus étaient encore troublés par les souvenirs d'Amathonte lorsqu'ils découvrirent le sommet du Carmel. Peu à peu la plaine de la Palestine sort de l'onde et se dessine le long de la mer ; les montagnes de la Judée se montrent derrière cette plaine : le vaisseau vint en silence , au milieu de la nuit , jeter l'ancre dans le port de Joppé : plus sacré que le vaisseau d'Hiram chargé des cèdres du temple, il portait le temple vivant de Jésus-Christ , et l'innocence, préférable au bois parfumé. Les passagers chrétiens descendent au rivage ; ils se prosternent et baisent avec transport la terre où s'accomplit leur salut. Dorothée et la jeune catéchumène se réunissent à une troupe de pèlerins qui devaient partir au point du jour pour Jérusalem.

L'aube avait à peine blanchi les cieux , que l'on entendit la voix de l'Arabe conducteur de la troupe : il entonnait le chant du départ de la caravane. Aussitôt les pèlerins s'appréhendent, les dromadaires fléchissent les genoux et reçoivent sur leurs dos voûtés les pesants fardeaux ; les ânes robustes , les cavales légères , portent les voyageurs. Cymodocée , qui attirait tous les regards , était assise , avec sa nourrice , sur un chameau orné de tapis , de plumes et de banderoles : Rébecca montra moins de pudeur quand elle se voila la tête en apercevant Isaac qui venait au-

devant d'elle ; Rachel parut moins belle aux yeux de Jacob lorsqu'elle quitta ses pères, emportant ses dieux domestiques. Dorothee et ses serviteurs marchaient aux côtés de la fille de Démodocus et veillaient aux pas de son charmeau.

On quitte les murs de Joppé, qu'embellissent des bois de lentisques et de grenadiers, semblables à des rosiers chargés de pommes rouges ; on traverse la plaine de Saron, qui, dans l'Écriture, partage avec le Carmel et le Liban l'honneur d'être l'image de la beauté : elle était couverte de ces fleurs dont Salomon, dans toute sa pompe royale, ne pouvait égaler la magnificence. Bientôt on pénètre dans les montagnes de Judée par le hameau qui vit naître l'heureux coupable à qui Jésus-Christ promit le ciel sur la croix. Les pieux voyageurs vous saluèrent aussi, berceau de Jérémie, vous qui respirez encore la tristesse du prophète des douleurs ! Ils franchissent le torrent qui fournit au berger de Bethléem les pierres dont il frappa le Philistin ; ils s'enfoncent dans un désert où des figuiers sauvages, clair-semés, étalaient au vent brûlant du midi leurs feuilles noircies ; la terre, qui jusque-là avait conservé quelque verdure, se dépouille ; les flancs des monts s'élargissent et prennent à la fois un air plus grand et plus stérile : peu à peu la végétation se retire et meurt ; les mousses mêmes disparaissent ; une teinte rouge et ardente succède à la pâleur des rochers. Parvenus à un col élevé, tout à coup les pèlerins découvrent un vieux mur surmonté de la cime de quelques édifices nouveaux. Le guide s'écrie : « Jérusalem ! » et la troupe, soudain arrêtée par un mouvement involontaire, répète : « Jérusalem ! Jérusalem ! »

A l'instant les chrétiens se précipitent de leurs caavales

ou de leurs chameaux. Ceux-ci se prosternent trois fois , ceux-là se frappent le sein en poussant des sanglots ; les uns apostrophent la ville sacrée dans le langage le plus pathétique ; les autres restent muets d'étonnement, le regard attaché sur Jérusalem. Mille souvenirs accablent à la fois le cœur et l'esprit : souvenirs qui n'embrassent rien moins que la durée du monde. O muse de Sion ! toi seul pourrais peindre ce désert qui respire la divinité de Jéhovah et la grandeur des prophètes !

Entre la vallée du Jourdain et les plaines de l'Idumée s'étend une chaîne de montagnes qui commence aux champs fertiles de la Galilée, et va se perdre dans les sables de l'Yémen. Au centre de ces montagnes se trouve un bassin aride, fermé de toutes parts par des sommets jaunes et rocailleux ; ces sommets ne s'entr'ouvrent qu'au Levant, pour laisser voir le gouffre de la mer Morte et les montagnes lointaines de l'Arabie. Au milieu de ces paysages de pierres, sur un terrain inégal et penchant, dans l'enceinte d'un mur jadis ébranlé sous les coups du bélier, et fortifié par des tours qui tombent, on aperçoit de vastes débris ; des cyprès épars, des buissons d'aloès et de nopals, quelques masures arabes, pareilles à des sépulcres blanchis, recouvrent cet amas de ruines : c'est la triste Jérusalem.

Au premier aspect de cette région désolée, un grand ennui saisit le cœur. Mais lorsque, passant de solitude en solitude, l'espace s'étend sans bornes devant vous, peu à peu l'ennui se dissipe ; le voyageur éprouve une terreur secrète qui, loin d'abaisser l'âme, donne du courage et élève le génie. Des aspects extraordinaires décèlent de toutes parts une terre travaillée par des miracles : le soleil brûlant, l'aigle impétueux, l'humble hysope, le cèdre superbe, le figuier stérile, toute la poésie, tous les tableaux

de l'Écriture sont là : chaque nom renferme un mystère, chaque grotte déclare l'avenir, chaque sommet retentit des accents d'un prophète. Dieu même a parlé sur ces bords : les torrents desséchés, les rochers fendus, les tombeaux entr'ouverts, attestent le prodige; le désert paraît encore muet de terreur, et l'on dirait qu'il n'a osé rompre le silence depuis qu'il a entendu la voix de l'Éternel.

La pieuse Hélène a porté ses pas à cette terre sacrée : elle veut arracher le tombeau de Jésus-Christ aux profanations de l'idolâtrie; elle veut renfermer dans de majestueux édifices tant de lieux consacrés par les paroles et les douleurs du Fils de Dieu. Elle appelle de toutes les parties du monde les chrétiens à son secours; ils descendent en troupes aux rivages de la Syrie : les pieds nus, les yeux baignés de pleurs, ils s'avancent, en chantant des cantiques, vers la montagne où s'opéra le salut des hommes. Dorothee conduit aussi à ce sanctuaire la catéchumène que la mère de Constantin doit instruire et protéger.

La caravane entre par la porte du château qui vit depuis s'élever la tour des Pisans et l'hospice des braves chevaliers du Temple. Le bruit se répand aussitôt que le premier officier de la maison de l'empereur est arrivé avec une catéchumène plus belle que Mariamne, et qui semble aussi malheureuse. Hélène fait appeler Dorothee. Elle frémit au récit des maux qui menacent l'Église : elle reçoit l'épouse du défenseur des chrétiens avec la noblesse d'une impératrice, la bonté d'une mère et le zèle d'une sainte.

— Esther, lui dit-elle, j'aime à trouver dans vos traits une jeune femme que j'ai vue souvent en songe assise à la droite de la divine Marie. Vous n'avez point connu de

mère, je vous en servirai. Remerciez Dieu, ma fille, de vous avoir conduite au tombeau de Jésus-Christ. Ici les plus hautes vérités de la foi semblent s'abaisser et devenir sensibles aux cœurs les plus simples.

A ces touchantes paroles, Cymodocée verse des pleurs d'attendrissement et de respect. Comme on voit une vigne qu'un violent orage a détachée de l'ormeau qui la soutenait dans les airs; ses tendres rameaux couvrent la terre: mais si on lui présente un autre appui, elle embrasse aussitôt l'arbre secourable, et présente de nouveau aux rayons du soleil son feuillage délicat: ainsi la fille de Démodocus, séparée de son père, s'attache étroitement à la mère de l'ami d'Eudore.

Cependant Hélène fait partir des messagers qui vont porter aux sept Églises d'Asie l'annonce de la persécution prochaine; elle daigne en même temps montrer elle-même à l'épouse d'Eudore et à Dorothee les immenses travaux qui doivent faire renaître la cité de Salomon. Le bois consacré à Vénus sur le mont Calvaire était abattu; la vraie croix était retrouvée. Un homme, que la présence de cette croix miraculeuse avait arraché au cercueil, racontait les choses d'une autre vie dans cette Jérusalem tant de fois instruite par les morts des secrets du tombeau.

Au pied de la montagne de Sion, qui porte à son sommet le monument en ruine de David; s'élève une colline à jamais célèbre sous le nom de Calvaire. Au bas de cette colline sacrée, Hélène avait fait enfermer le sépulcre de Jésus-Christ dans une basilique circulaire de marbre de porphyre. Éclairé par un dôme de bois de cèdre, et au centre de l'église, et revêtu d'un catafalque de marbre blanc, le saint tombeau servait d'autel dans les grandes

solennités. Une obscurité favorable au recueillement de l'âme régnait au sanctuaire, dans les galeries et les chapelles de l'édifice. Des cantiques s'y faisaient entendre à toutes les heures du jour et de la nuit. On ne sait d'où partent ces concerts : on respire l'odeur de l'encens, sans apercevoir la main qui le brûle ; on voit passer dans l'ombre, et s'enfoncer dans les détours du temple, le pontife qui va célébrer les redoutables mystères, aux lieux mêmes où il se sont accomplis.

Cymodocée contemple en silence les merveilles chrétiennes, filles de la Grèce, elle admire les chefs-d'œuvre des arts créés par la puissance de la foi au milieu des déserts. Les portes du nouvel édifice attirent surtout ses regards. Elles étaient de bronze, et roulaient sur des gonds d'argent et d'or. Un solitaire des rives du Jourdain, animé de l'esprit prophétique, avait donné le dessin de ces portes à deux célèbres sculpteurs de Laodicée. On voyait la ville sainte, tombée au pouvoir d'un peuple infidèle, assiégée par des héros chrétiens : on les reconnaissait à la croix qui brillait sur leurs habits. Le vêtement et les armes de ces héros étaient étrangers, mais les soldats romains croyaient retrouver quelques traits des Francs et des Gaulois parmi ces guerriers à venir. Sur leur front éclataient l'audace, l'esprit d'entreprise et d'aventure, avec une noblesse, une franchise, un honneur, ignorés des Ajax et des Achille. Ici le camp paraissait ému à la vue d'une femme séduisante, qui semblait implorer le secours d'une troupe de jeunes princes ; là, cette même enchantresse enlevait un héros sur les nuages, et le transportait dans des jardins délicieux ; plus loin, une assemblée d'esprits de ténèbres était convoquée dans les salles brûlantes de l'enfer ; le rauque son de la trompette du Tartare appelle

les habitants des ombres éternelles ; les noires cavernes en sont ébranlées, et le bruit, d'abîme en abîme, roule et tombe. Avec quel attendrissement Cymodocée aperçut une femme mourante sous l'armure d'un guerrier ! Le chrétien qui lui perça le sein va tout en pleurs puiser de l'eau dans son casque, et revient donner une vie éternelle à la beauté qu'il priva d'un jour passager. Enfin la cité sainte est attaquée de toutes parts, et l'étendard de la croix flotte sur les murs de Jérusalem. L'artiste divin avait aussi représenté, parmi tant de merveilles, le poète qui devait un jour les chanter : il paraissait écouter au milieu d'un camp le cri de la religion, de l'honneur et de l'amour ; et, plein d'un noble enthousiasme, il écrivait ses vers sur un bouclier.

Cependant le temps, qui fuit sans cesse, avait ramené la veille du jour douloureux où Jésus-Christ expira sur la croix. Cymodocée, avec une troupe de vierges choisies, accompagne Hélène au tombeau du Sauveur. La nuit était au milieu de son cours, le Saint-Sépulcre était rempli de fidèles, et pourtant un profond silence régnait dans ce lieu sacré. Le chandelier à sept branches brûlait devant l'autel ; quelques lampes éclairaient à peine le reste de l'édifice ; toutes les images des martyrs et des anges étaient voilées ; le sacrifice était suspendu, et l'hostie déposée dans le saint tombeau. Hélène se place au milieu de la foule : elle avait quitté son diadème, elle ne voulait pas ceindre son front d'une couronne de diamants dans ces lieux où le Rédempteur avait porté une couronne d'épines. L'habileté de Cymodocée dans l'art des chants était déjà connue de ses compagnes ; elles avaient invité la fille d'Homère à soupirer les plaintes de Jérémie. Hélène l'encourage d'un regard. Cymodocée s'avance au pied de l'autel : elle était

vêtue d'une robe de bysse aurore, attachée par une ceinture de soie, et bordée de grenades d'or, à la manière des filles juives; ses cheveux, son cou et ses bras étaient chargés, pour un moment, de croissants, de bandelettes de cinq couleurs, de brasselets, de pendants d'oreilles et de colliers : telle parut aux yeux des Israélites Michol, épouse promise à David pour prix de sa victoire sur les Philistins; tel un palmier de Syrie orne sa tête de ses fruits, enchaînés comme des cristaux de corail à des filets d'ambres, Cymodocée, élevant une voix pure, fait entendre ces lamentations :

« Comment la ville autrefois pleine de peuple est-elle assise dans la solitude ? Comment l'or est-il obscurci ? Comment les pierres du sanctuaire ont-elles été dispersées ? La maîtresse des nations est veuve ; la reine des provinces est sujette au tribut. Les rues de Sion pleurent, les portes sont détruites, les prêtres gémissent, les vierges sont désolées. O race de Juda ! vous avez été traitée comme un vase d'argile. Jérusalem, Jérusalem, dans un moment tu vis tomber l'orgueil de tes tours, et tes ennemis plantèrent leurs tentes à l'endroit même où le juste, pleurant sur toi, prédit ta ruine. »

Ainsi chantait Cymodocée sur un mode pathétique transmis aux chrétiens par la religion des Hébreux. De temps en temps des trompettes d'airain mêlaient leurs gémississements aux plaintes de Jérémie. Quelle éloquence dans les leçons, redites sur les ruines de Jérusalem, près du temple dont il ne restait pas pierre sur pierre, et à la veille d'une persécution ! La voix émue d'une jeune fille séparée de son père, et tremblant pour les jours de son époux, ajoutait un charme à ces cantiques. Les prières continuent jusqu'au lever de l'aurore : alors se prépare la

procession solennelle qui doit parcourir la voie Douloureuse.

La vraie croix, portée par quatre évêques, confesseurs et martyrs, marche à la tête du troupeau. Allongé sur deux files, un nombreux clergé, en silence et en habits de deuil, suit le signe de la rédemption des hommes. Viennent ensuite les chœurs des vierges et des veuves, les catéchumènes qui doivent entrer dans le sein de l'Église, les pécheurs qui vont être réconciliés. L'évêque de Jérusalem, la tête découverte, une corde au cou en signe d'expiation, termine la pompe. Hélène marche derrière lui, appuyée sur l'épouse du défenseur des chrétiens : la troupe innombrable des fidèles, l'orphelin, l'aveugle, le boiteux, accompagnent, pleins d'espérance, cette croix qui guérit l'infirmes et console l'affligé.

On sort par la porte de Béthléem, et, tournant au levant, le long de la piscine de Bethsabée, on descend vers le puits de Néphi, pour remonter à la fontaine de Siloé. A l'aspect de la vallée de Josaphat remplie de tombeaux, de cette vallée où la trompette de l'ange du jugement doit rassembler les morts, une sainte terreur saisit l'âme des fidèles. La pompe religieuse passe au pied du mont Moria, et traverse le torrent de Cédron, qui roulait une eau fangeuse et rougie; elle laisse à droite les sépulcres de Josaphat et d'Absalon, et vient prier au jardin des Oliviers, à l'endroit même que le Fils de l'homme arrosa d'une sueur de sang. A chaque station un prêtre explique au peuple, ou le miracle, ou la parole, ou l'action dont ce lieu sacré fut témoin. La porte des Palmes s'ouvre et la procession rentre dans Jérusalem. Au travers des décombres entassés, elle parvient aux ruines du palais du prétoire, près de l'enceinte du temple : c'est là que commence le chemin du

Calvaire. Le prêtre qui doit parler à la foule ne peut lire l'évangile, à cause des pleurs qui tombent de ses yeux : à peine on entend sa voix altérée :

— Mes frères, s'écrie-t-il, là s'élevait la prison où il fut couronné d'épines ! De ce portique en ruines, Pilate le montra aux Juifs en leur disant : « Voilà l'homme ! »

A ces paroles, les chrétiens éclatent en sanglots. On marche vers le Calvaire : le prêtre décrit de nouveau la voie Douloureuse :

— Là, fut la maison du riche ; là, Jésus-Christ tomba sous sa croix ; plus loin, l'Homme-Dieu dit aux femmes : « Ne pleurez pas sur moi, mais sur vous et sur vos fils. »

On arrive au sommet du Calvaire ; on y plante le signe du salut des hommes : à l'instant le soleil se couvre de ténèbres, la terre tremble, le voile du nouveau temple se déchire. Immortels témoins de la passion du Sauveur vous vous rassemblâtes autour de la vraie croix : on vit descendre du ciel Marie, mère de pitié, Madeleine pénitente, Pierre qui pleura son péché, Jean qui n'abandonna pas son maître, l'esprit redoutable qui présenta le calice amer au Rédempteur du monde, et l'ange de la mort encore épouvanté du coup qu'il porta au Fils de l'Éternel.

Bien différent fut le jour de triomphe qui suivit ce jour de deuil ! Les images des saints sont dévoilées, le feu nouveau est béni devant l'autel, l'antique *alleluia* de Jacob ébranle les voûtes de l'église :

« O fils, ô filles de Sion ! le Roi de gloire va sortir du tombeau ! Quel est cet ange vêtu de blanc, assis à l'entrée du sépulcre ? Apôtres, accourez ! Heureux ceux qui croiront sans avoir vu ! »

Le peuple répète en chœur cet hymne des bénédictions et des louanges.

Mais rien n'égale la félicité des catéchumènes, qui dans ce jour solennel passent au rang des élus. Tous, vêtus de blanc et couronnés de fleurs, reçoivent sur le front l'eau pure qui les rend à l'innocence des premiers jours du monde. Cymodocée contemplant avec envie la félicité de ces nouveaux chrétiens; mais la fille d'Homère n'était point encore assez instruite des vérités de la foi. Cependant, elle touchait à l'heureux moment de son baptême; elle ne devait plus acheter que par une dernière épreuve le bonheur de partager la religion de son époux.

Tandis que, sous la protection d'Hélène, elle se croit à l'abri de tous les dangers, déjà s'avance vers Jérusalem le centurion qui poursuit la colombe fugitive. L'aruspice qui devait consulter la sibylle de Cumes sur le sort des chrétiens avait quitté Rome; il était accompagné d'un satellite d'Hiéroclès, chargé secrètement au nom de Galérius de se rendre l'oracle favorable: aussitôt que la prêtresse aurait prononcé l'arrêt fatal, le ministre du proconsul avait ordre de s'embarquer pour la Syrie, de saisir Cymodocée dans la ville sainte, de réclamer cette nouvelle Virginie au tribunal d'un nouvel Appius, comme une esclave chrétienne échappée à son maître.

Le prince des ténèbres, poursuivant ses desseins, avait volé de Rome à Cumes, afin d'inspirer à la sibylle l'oracle trompeur qui devait perdre les fidèles. Il découvre avec complaisance le lac Averno, environné d'une sombre forêt. C'est par une ouverture voisine de ces lieux, que souvent les démons s'élancent du sein des ombres: du fond de ce soupirail empesté, ils se plaisent à répandre chez les peuples mille fables obscures touchant les vastes demeures de la nuit et du silence. Mais ces anges criminels trahissent malgré eux le secret de leurs douleurs :

car ils placent sur le chemin de leur empire les Remords couchés sur un lit de fer ; la Discorde aux cris de couleurs, rattachés par des bandelettes sanglantes ; les vains Songes suspendus aux branches d'un orme antique ; le Travail, les Chagrins, l'Épouvante, la Mort et les Joies coupables du cœur.

L'Éternel, qui voit Satan s'avancer vers l'autel de la sibylle, s'oppose à l'entier accomplissement des projets de l'enfer. Si Dieu, dans la profondeur de ses conseils, souffre que son Église soit persécutée, il ne permet pas que les démons puissent s'en attribuer la coupable gloire ; même en châtiant les chrétiens, il songe à humilier les esprits rebelles. Il veut que les faux oracles se taisent et que les idoles, s'avouant vaincues, reconnaissent enfin le triomphe de la croix.

Un ange, chargé des ordres du Très-Haut, descend aussitôt sur la colline où Dédale, après avoir franchi les cieux, consacra, dit la Fable, ses ailes au génie de la lumière. Le messager céleste pénètre dans le temple de la sibylle. L'aruspice envoyé par Dioclétien offrait dans ce moment même un sacrifice. Quatre taureaux tombent égorgés en l'honneur d'Hécate ; on immole une brebis noire à la Nuit, mère des Euménides ; le feu est allumé sur les autels de Pluton ; les victimes entières sont précipitées dans la flamme, et des flots d'huile inondent leurs entrailles brûlantes. On invoque le Chaos, le Styx, le Phlégéon, les Parques, les Furies, divinités infernales : on leur dévoue la tête des chrétiens. A peine l'odieux sacrifice est consommé, que la sibylle, hors d'elle-même, s'écrie :

— Il est temps de consulter l'oracle : le dieu ! voilà le dieu !

Tandis qu'elle parle à l'entrée du sanctuaire, Satan agite tout à coup la prêtresse des idoles. Les traits de la sibylle s'altèrent, son visage change de couleur, ses cheveux se hérissent, sa poitrine se soulève, sa taille s'agrandit, sa voix n'a plus rien d'une mortelle. Assise sur le trépied, elle lutte encore contre l'inspiration du prince des ténèbres.

— Puissant Apollon, s'écrie l'aruspice, dieu de Sminthe et de Délos, vous que le Destin a choisi pour dévoiler l'avenir aux mortels, daignez m'apprendre quel sera le sort des chrétiens ! Le pieux empereur doit-il faire disparaître de la terre les sacrilèges ennemis des dieux ?

A ces mots, la prêtresse se lève trois fois avec violence ; trois fois une force surnaturelle la rasseoit sur le trépied : les cent portes du sanctuaire s'ouvrent pour laisser passer les paroles prophétiques. O prodige ! la sibylle reste muette. En vain, fatiguée par le démon, elle cherche à rompre le silence ; elle ne rend que des sons confus et inarticulés. L'ange du Seigneur s'est dévoilé aux yeux de la prêtresse : la bouche entr'ouverte, les yeux égarés, les cheveux épars, elle le montre de la main aux spectateurs ; ils ne voient point l'apparition céleste, mais ils sont saisis d'épouvante. Domptée par l'esprit de l'abîme, et faisant un dernier effort, la sibylle veut ordonner la proscription des chrétiens, et elle ne prononce que ces mots :

— Les justes qui sont sur la terre m'empêchent de parler.

Satan, vaincu par cet oracle, s'envole plein de honte et de douleur, sans perdre toutefois l'espérance et sans abandonner ses projets. Ce qu'il n'a pu faire lui-même, il le fera par les passions des hommes. L'aruspice con-

fic la réponse des dieux à un cavalier numide, plus léger que les vents : Dioclétien la reçoit ; le conseil s'assemble.

— Ces prétendus justes, s'écrie Hiéroclès, ce sont les chrétiens. L'oracle les désigne, par dérision, sous le nom qu'ils se donnent eux-mêmes. Auguste, ce sont donc les chrétiens qui font taire la voix du ciel, tant ces monstres sont en horreur aux dieux et aux hommes !

Dioclétien, secrètement troublé par l'antique serpent, est frappé de l'explication d'Hiéroclès. Il ne voit plus ce que l'oracle a de favorable aux fidèles. La superstition étouffe la sagesse : il craint de favoriser des hommes dévoués aux Furies. Cependant il hésite encore. Alors un bruit se répand dans le conseil que les chrétiens ont mis le feu au palais. Galérius, par l'avis d'Hiéroclès, avait préparé cet incendie, afin de triompher des incertitudes de l'empereur. Aussitôt César, affectant un air consterné :

— Il est bien temps de délibérer, quand des scélérats vont vous faire périr au milieu des flammes !

A ces mots, tout le conseil, ou séduit ou trompé, demande la mort des impies ; et l'empereur, effrayé lui-même, ordonne de publier l'édit de persécution.



LIVRE DIX - HUITIÈME

Voie de l'enfer. Galérius, conseillé par Hiéroclès, force Dioclétien à abdiquer. Préparation des chrétiens au martyre. Constantin, aidé par Eudore, échappe de Rome et fuit vers Constance. Eudore est jeté dans les cachots. Hiéroclès premier ministre de Galérius. Persécution générale. Le démon de la tyrannie porte à Jérusalem la nouvelle de la persécution. Le centurion envoyé par Hiéroclès met le feu aux lieux saints. Dorothee sauve Cymodocée. Rencontre de Jérôme dans la grotte de Bethléem.

Depuis le jour où Satan vit la première femme porter à sa bouche le fruit de mort, il n'avait pas ressenti une telle joie. « Enfer, s'écriait-il, ouvrez vos abîmes pour recevoir les âmes que le Christ vous avait arrachées ! Le Christ est vaincu, son empire est détruit : l'homme m'appartient sans retour. »

Ainsi parlait le prince des ténèbres : sa voix pénètre dans le gouffre des douleurs. Les réprouvés crurent entendre de nouveau la sentence fatale, et poussèrent des cris affreux au milieu des flammes. Tout ce qui restait de démons au fond de la nuit éternelle accourut sur la terre. L'air fut obscurci de cet essaim d'esprits immondes. Le chérubin qui dirige le cours du soleil recula d'horreur, et couvrit son front d'un nuage sanglant ; des voix lamentables sortirent du sein des forêts ; sur les autels

des faux dieux, les idoles laissèrent échapper un effroyable sourire ; les méchants de toutes les parties du globe sentirent au même moment un nouvel attrait vers le mal et enfantèrent des projets de révolutions.

Hiéroclès surtout est emporté par une ardeur irrésistible : il veut mettre la dernière main à son ouvrage. Tandis que Dioclétien règne encore, l'apostat ne peut jouir d'une autorité absolue. Le sophiste saisit donc le moment favorable ; et, s'adressant à Galérius, dont il connaît les passions :

— Prince, voulez-vous régner ? vous n'avez pas un instant à perdre. Auguste vient de se priver de l'appui des chrétiens. En exterminant ces factieux, vous serez à couvert de la haine qu'entraîne quelquefois une mesure sévère, puisque l'édit est donné sous le nom de l'empereur. Dioclétien est effrayé de la résolution qu'il a prise : profitez de ce moment de crainte ; représentez au vieillard qu'il est temps pour lui de goûter le repos et de laisser à un héros plus jeune le soin d'exécuter des ordres d'où dépend le salut de l'empire. Vous nommerez des Césars de votre choix ; vous ferez régner la sagesse : le présent vous devra son bonheur, et les siècles futurs retentiront de vos vertus.

Galérius approuva le zèle d'Hiéroclès ; il appela le lâche conseiller son digne ami, son fidèle ministre. Tous les favoris de César applaudirent, même Publius, qui, rival de la faveur de l'apostat, ne cherchait que le moyen de le perdre ; mais, en habile courtisan, il se garda bien de s'opposer à un crime qui flattait l'ambition de Galérius. Préfet de Rome, il se chargea de gagner les prétoriens et les légions campées au Champ-de-Mars.

Galérius se rend au palais des Thermes. Dioclétien

était enfermé seul dans le lieu le plus reculé de sa vaste demeure. A l'instant où l'empereur avait prononcé l'arrêt des chrétiens, Dieu avait prononcé l'arrêt de l'empereur : le règne avait fini avec la justice. Rongé de remords et d'inquiétudes, Auguste se sentait abandonné du ciel, et des pensées amères occupaient son âme : tout à coup on annonce Galérius. Dioclétien le salue du nom de César.

— Toujours César ! s'écrie le prince avec violence. Ne serai-je jamais que César ?

En même temps, il ferme les portes, et, s'adressant à l'empereur :

— Auguste, on vient d'afficher votre édit dans Rome, et les chrétiens ont eu l'insolence de le déchirer. Je prévois que cette race impie causera bien des maux à votre vieillesse ; souffrez que je punisse vos ennemis, et déchargez-vous sur moi du fardeau de l'empire : votre âge, vos longs travaux, votre santé chancelante, tout vous fait une loi de chercher le repos.

Dioclétien, sans paraître surpris, répliqua :

— C'est vous qui plongez ma vieillesse dans ces malheurs ; sans vous, j'aurais laissé après moi l'empire tranquille. Irai-je, après vingt années de gloire, languir dans l'obscurité ?

— Eh bien, dit Galérius en fureur, si vous ne voulez pas renoncer à l'empire, c'est à moi de me consulter. Depuis quinze ans je combats les barbares sur des frontières sauvages, tandis que les autres Césars règnent en paix sur des provinces fertiles : je suis las du dernier rang.

— Songez-vous, répondit le vieillard, que vous êtes dans mon palais ? Gardien de troupeaux ! tout faible que je suis, je puis encore vous faire rentrer dans votre

néant; mais j'ai trop d'expérience pour être étonné de l'ingratitude, et je suis trop las de gouverner les hommes pour vous disputer ce triste honneur. Infortuné Galérius, savez-vous ce que vous demandez? Depuis vingt ans que je tiens les rênes de l'empire, un sommeil paisible n'a point encore fermé mes yeux; je n'ai vu autour de moi que bassesses, intrigues, mensonges, trahisons; je n'emporterai du trône que le vide des grandeurs et un profond mépris pour la race humaine.

— Je saurai bien, dit Galérius, me mettre à couvert de l'intrigue, de la bassesse, du mensonge et de la trahison: je rétablirai les Frumentaires, que vous avez si imprudemment supprimés; je donnerai des fêtes à la foule: et, maître du monde, je laisserai, par des choses éclatantes, une longue opinion de ma grandeur.

— Ainsi, repartit Dioclétien avec mépris, vous ferez bien rire le peuple romain.

— Eh bien, dit le farouche César, si le peuple romain ne veut pas rire, je le ferai pleurer! Il faudra ou servir ma gloire, ou mourir. J'inspirerai la terreur pour me sauver du mépris.

— Le moyen n'est pas aussi sûr que vous le pensez, répliqua Dioclétien. Si l'humanité ne vous arrête pas, que votre propre sûreté vous touche: un règne violent ne saurait être long. Je ne prétends pas que vous soyez exposé à une chute soudaine; mais il y a dans les principes des choses un certain degré de mal que la nature ne peut passer. On voit bientôt, quelle qu'en soit la cause, disparaître les éléments de ce mal. De tous les mauvais princes, Tibère seul a paru longtemps au timon de l'État; mais Tibère ne fut violent que dans les dernières années de sa vie.

— Tous ces discours sont inutiles ! s'écria Galérius fatigué : je ne demande pas des leçons, mais l'empire. Vous dites que le pouvoir souverain n'a plus d'attraits à vos yeux, laissez-le donc passer aux mains de votre gendre.

— Ce titre, répartit Dioclétien, ne peut vous servir auprès de moi. Avez-vous fait le bonheur de ma fille ? Infidèle à son amour, persécuteur de la religion qu'elle aime, vous n'attendez peut-être que ma retraite pour exiler Valérie sur quelque rivage désert. Et voilà comme vous m'avez payé de mes bienfaits ! Mais je serai vengé : je vous laisse ce pouvoir que vous voulez m'arracher au bord de ma tombe. Je ne cède point à vos menaces, mais j'obéis à une voix du ciel, qui me dit que le temps des grandeurs est passé. Je vous le donne, ce lambeau de pourpre qui n'est plus pour moi qu'un linceul funèbre : avec lui je vous fais présent de tous les soucis du trône. Gouvernez un monde qui se dissout, où mille principes de mort germent de tous les côtés ; guérissez des mœurs corrompues ; accordez des religions qui se combattent ; faites disparaître un esprit de sophisme qui ronge jusqu'aux entrailles de la société, repoussez dans leurs forêts, des barbares qui tôt ou tard dévoreront l'empire romain. Je pars : je vous verrai, de mon jardin de Salone, devenir l'exécration de l'univers. Vous-même, fils ingrat, vous ne mourrez point sans être la victime de l'ingratitude de vos fils. Régné donc ; hâtez la fin de cet État, dont j'ai retardé la chute de quelques instants. Vous êtes de la race de ces princes qui paraissent sur la terre à l'époque des grandes révolutions, lorsque les familles et les royaumes se perdent par la volonté des dieux.

Ainsi le sort de l'empire se décidait dans le palais de Dioclétien : les chrétiens délibéraient entre eux sur les tribulations de l'Église. Eudore était l'âme de tous leurs conseils. L'édit, publié au son des trompettes, ordonnait de brûler les livres saints et d'abattre les églises ; il déclarait les chrétiens infâmes ; il les privait des droits de citoyen ; il défendait aux magistrats de recevoir leurs plaintes pour cause de mauvais traitements, de vol, de rapt et d'adultère ; il autorisait toutes sortes de personnes à les dénoncer, soumettait aux tortures et condamnait à la mort quiconque refusait de sacrifier aux dieux.

Cet édit sanguinaire, dicté par Hiéroclès, laissait un libre cours aux crimes du disciple des sages, et menaçait les fidèles d'une entière destruction. Chacun, selon son caractère, se préparait à fuir ou à combattre.

Ceux qui craignaient de tomber dans les tourments s'exilèrent chez les barbares ; plusieurs se retirèrent dans les bois et les lieux déserts ; on voyait les fidèles s'embrasser dans les rues et se dire un tendre adieu en se félicitant de souffrir pour Jésus-Christ. De vénérables confesseurs, échappés aux persécutions précédentes, se mêlaient à la foule pour encourager la faiblesse ou modérer l'ardeur du zèle. Les femmes, les enfants et les jeunes hommes entouraient les vieillards, qui rappelaient les exemples donnés par les plus fameux martyrs : Laurent, de l'Église romaine, exposé sur des charbons ardents ; Vincent, de Saragosse, s'entretenant dans la prison avec ses anges ; Eulalie, de Mérida ; Pélagie, d'Antioche, dont la mère et les sœurs se noyèrent en se tenant embrassées ; Félicité et Perpétue, combattant dans l'amphithéâtre de Carthage ; Théodore et les sept vierges

d'Ancyre; les deux jeunes époux ensevelis dans des tombes différentes, et qui se trouvèrent réunis dans le même cercueil. Ainsi parlaient les vieillards, et les évêques cachaient les livres saints, et les prêtres renfermaient le viatique dans des boîtes à double fond : on rouvrait les catacombes les plus solitaires et les plus ignorées, afin de remplacer les églises dont on allait être privé ; on nommait les diacres qui devaient se déguiser pour porter des secours aux martyrs au fond des mines, dans les prisons et sur le chevalet ; on apprêtait le lin et le beaume, comme à la veille d'un grand combat ; on payait ses dettes ; on se réconciliait avec ses ennemis. Toutes ces choses se faisaient sans bruit, sans ostentation, sans tumulte ; l'Église se préparait à souffrir avec simplicité : comme la fille de Jephthé, elle ne demandait à son père qu'un moment pour pleurer son sacrifice sur la montagne.

Les soldats chrétiens répandus dans les légions viennent avertir Eudore qu'un nouveau complot est près d'éclater ; que l'on fait en nom de Galérius des largesses à l'armée ; que les troupes doivent s'assembler le lendemain au Champ-de-Mars, et que l'on parle de l'abdication de l'empereur.

Le fils de Lasthénès se fait mieux instruire : ensuite il vole à Tibur, demeure accoutumée de Constantin. Ce prince habitait, loin des pièges de la cour, une petite retraite au-dessus de la cascade de l'Anio, tout auprès des Temples de Vesta et de la Sibylle. Les maisons d'Horace et de Properce se montraient abandonnées sur les bords du fleuve, parmi des bois d'oliviers devenus sauvages. Le riant Tibur, qui tant de fois inspira la muse latine, n'offrait plus que des monuments de plaisirs

détruits et des tombeaux de tous les siècles. En vain, l'on cherchait sur les coteaux de Lucretile le souvenir du poète voluptueux qui renfermait dans un espace étroit ses longues espérances, et consacrait du vin et des fleurs au génie qui nous rappelle la brièveté de nos jours.

Tout à coup, au milieu de la nuit, on annonce à Constantin l'arrivée d'Eudore. Le prince se lève, prend son ami par la main, et le conduit sur une terrasse qui, circulant au pied du temple de Vesta, dominait la chute de l'Anio. Le ciel était couvert de nuages, l'obscurité profonde ; le vent gémissait dans les colonnes du temple, une voix triste s'élevait dans l'air : on croyait entendre par intervalle le mugissement de l'ancre de la Sibylle, ou ces paroles funèbres que les chrétiens psalmodient pour les morts.

— Fils de César, dit Eudore, non-seulement on va massacrer les chrétiens, mais Dioclétien remet le sceptre à Galérius. C'est demain, au Champ-de-Mars, en présence des légions, que se passera cette grande scène. Vous ne serez point appelé au partage de la puissance ; vos crimes sont votre gloire, celle de votre père, et votre penchant pour une religion divine. Daïa, ce pâtre, fils de la sœur de Galérius, et Sévère, le soldat, tels sont les Césars que l'on réserve au peuple romain. Dioclétien désirait vous nommer, mais vous avez été rejeté avec menace. Prince, cher espoir de l'Église et du monde, il faut céder à l'orage. Galérius vous craint, et il en veut à vos jours. Demain, aussitôt que votre sort sera connu, vous fuirez vers votre père ; tout sera préparé pour votre départ. Vous aurez soin, à chaque mansion, de faire mutiler les chevaux derrière vous, afin qu'on ne puisse vous poursuivre. Vous

attendrez auprès de Constance le moment de sauver les chrétiens et l'empire ; et, quand il sera temps, ces Gaulois qui ont déjà vu de près le Capitole vous en ouvriront le chemin.

Constantin reste un moment en silence : mille pensées violentes s'élèvent dans son cœur. Indigné des outrages qu'on lui prépare, animé de l'espoir de venger le sang des justes, peut-être touché de l'éclat du trône, qui tente toujours les grandes âmes, il ne se peut résoudre à la fuite son respect, sa reconnaissance pour Dioclétien, arrêtaient seuls son ardeur : la nouvelle de l'abdication de ce prince a brisé tous les liens qui retenaient le fils de Constance. Il veut aller soulever les légions au Champ-de-Mars ; il ne respire que la vengeance et les combats : tel, dans les déserts de l'Arabie, on voit un coursier attaché au milieu d'un sable brûlant ; pour trouver un peu d'ombre contre les ardeurs du soleil, il baisse et cache sa tête entre ses jambes rapides ; ses crins descendent épars ; il laisse tomber de son œil sauvage un regard oblique sur son maître : mais ses pieds sont-ils dégagés des entraves, il frémit, il dévore la terre ; la trompette sonne, il dit : « Allons ! »

Eudore calme les transports guerriers de Constantin.

— Les légions sont vendues, lui dit-il, tous vos pas sont surveillés, et vous tenteriez une entreprise qui précipiterait l'empire dans des maux incalculables. Fils de Constance, vous régnerez un jour sur le monde, et les hommes vous devront leur bonheur. Mais Dieu retient encore entre ses mains votre couronne, et il veut éprouver son Église.

— Eh bien, dit le jeune prince avec une touchante vivacité, vous m'accompagnerez dans les Gaules, et nous

marcherons ensemble à Rome, à la tête de ces soldats tant de fois témoins de votre valeur.

— Prince, répond Eudore d'une voix émue, nos obligations ne sont pas les mêmes : vous vous devez à la terre pour le ciel ; je me dois au ciel pour la terre. Votre devoir est de partir, le mien de rester. La jalousie que j'ai inspirée à Hiéroclès a sans doute précipité le sort des chrétiens : ma fortune, mes conseils, ma vie, leur appartiennent ; je ne puis quitter un champ de bataille où j'ai appelé l'ennemi ; mon épouse et son père réclament aussi ma présence en Orient. Enfin, s'il faut des exemples de fermeté à mes frères, Dieu m'accordera peut-être les vertus qui me manquent.

Dans ce moment, une flamme surnaturelle vient éclairer au bord de l'Anio les tombes de Symphorose et de ses sept enfants martyrs.

— Voyez, s'écrie Eudore en montrant à Constantin le monument sacré, voyez quelle force Dieu peut inspirer, quand il lui plaît, à des femmes et à des enfants ! Combien ces cendres me paraissent plus illustres que la dépouille des Romains fameux qui reposent ici ! Prince, ne me ravissez point la gloire d'une semblable destinée ; permettez-moi seulement de vous jurer par le tombeau de ces saints une fidélité qui n'aura de terme que mes jours.

A ces mots, le fils de Lasthénès voulut s'incliner avec respect sur la main qui devait porter le spectre du monde ; mais Constantin se jette au cou d'Eudore, et presse longtemps dans ses bras un ami si noble et si magnanime.

Le prince demande son char : il y monte avec Eudore ; ils roulent, à travers les ombres, le long des portiques déserts du temple d'Hercule. L'Anio retentissait dans les débris du Palais de Mécène. Le descendant de Philoœmen

et l'héritier de César réfléchissaient en silence sur le destin des hommes et des empires. Là s'étendait cette forêt d'Albunée où les rois du Latium consultaient des dieux champêtres; là vivaient les peuples agrestes du mont Sorate et des vallons d'Utique; là fut la berceau de ces Sabines qui, courant échevelées entre les armées de Tadius et de Romulus, disaient aux uns : « Vous êtes nos fils et nos époux; » et aux autres : « Vous êtes nos frères et nos pères. » Le chantre de Lalagé et le ministre d'Auguste les remplacèrent sur ces bords que devait venir fouler à son tour la reine descendue du trône de Palmyre. Le char passe rapidement la villa de Brutus, les jardins d'Adrien, et s'arrête à la tombe de la famille Plotia. Eudore se sépara de Constantin au pied de cette tour funèbre, et rentra dans Rome par un sentier désert, afin de préparer la fuite du prince. Constantin, dévorant mal ses soucis et cachant à peine sa colère, prit le chemin du palais de Thermes.

L'attaque de Galérius avait été si brusque, et la résolution de Dioclétien si prompte, que le fils de Constance, occupé tout entier du sort des chrétiens, s'était laissé surprendre par son ennemi. Il savait bien que depuis longtemps, César cherchait à forcer Auguste à quitter l'empire; mais, ou trompé ou trahi, il avait cru cette catastrophe encore assez éloignée. Il voulut pénétrer chez Dioclétien : déjà tout était changé avec la fortune. Un officier de Galérius refusa l'entrée du palais au jeune prince en lui disant d'une voix menaçante :

— L'empereur vous ordonne de vous rendre au camp des légions.

A l'extrémité du Champ-de-Mars, au pied du tombeau d'Octave, s'élevait un tribunal de gazon, surmonté d'une colonne qui portait une statue de Jupiter. C'était à ce

tribunal que Dioclétien devait paraître au lever de l'aurore, pour abdiquer la pourpre au milieu des soldats sous les armes. Depuis le jour où Sylla se dépouilla de la dictature, jamais plus grand spectacle n'avait frappé les regards des Romains. La curiosité, la crainte, l'espoir, avaient conduit au Champ-de-Mars une foule immense. Toutes les passions, émues à l'approche du règne nouveau, attendaient l'issue de cette scène extraordinaire. Quels seront les Augustes, quels seront les Césars ? Les courtisans dressaient au hasard des autels aux dieux inconnus; ils auraient craint de blesser, même en pensée, le pouvoir qui n'existait pas encore. Ils adoraient le néant d'où la servitude allait sortir; ils s'épuisaient à deviner quelle serait la passion du prince à venir, afin de se pourvoir promptement de la bassesse qui serait la plus en faveur sous ce règne. Tandis que les méchants pensaient à montrer leurs vices, les bons songeaient à cacher leurs vertus. Le peuple seul, avec une indifférence stupide, venait voir des soldats étrangers lui nommer des maîtres, aux mêmes lieux où ce peuple libre donnait jadis son suffrage pour l'élection de ses magistrats.

Dioclétien parut bientôt au tribunal. Les légions firent silence, et l'empereur, prenant la parole :

— Soldats, mon âge m'oblige de remettre le pouvoir souverain à Galérius, et de créer de nouveaux Césars.

A ces mots, tous les yeux se tournent vers Constantin, qui venait d'arriver. Mais tout à coup, Dioclétien proclame Césars Daïa et Sévère. On demeure interdit; on se demande quel est ce Daïa, et si Constantin a changé de nom. Alors Galérius, repoussant de la main le fils de Constance, saisit Daïa par le bras et le présente aux légions. L'empereur se dépouille de son manteau de pourpre et le jette sur les

épaules du jeune pâtre. Il donne en même temps à Galérius son poignard , symbole de la puissance absolue sur la vie des citoyens.

Dioclétien, redevenu Dioclès, descend de son tribunal, monte sur son char, traverse Rome sans proférer un mot, sans regarder son palais, sans tourner la tête, et, prenant le chemin de Salone, sa patrie, il laisse l'univers entre l'admiration du règne qui finit et la terreur du règne qui commence.

Tandis que les soldats saluaient le nouvel Auguste et le nouveau César, Eudore se glisse dans la foule et parvient jusqu'à Constantin. Ce prince flottait encore indécis entre l'étonnement, l'indignation et la douleur.

— Fils de Constance, lui dit Eudore à voix basse, que faites-vous ? Vous connaissez votre sort ; le tribun des prétoriens a déjà l'ordre de vous arrêter : suivez-moi ou vous êtes perdu.

Il entraîne l'héritier de l'empire ; ils arrivent hors des portes de Rome, en un lieu désert, où Constantin bâtit depuis la basilique de Sainte-Croix.

Là, quelques serviteurs attendaient le prince fugitif ; il veut encore, en fondant en larmes, engager Eudore à se sauver avec lui ; mais le martyr en espérance demeure inflexible et supplie le fils d'Hélène de s'éloigner. Déjà, l'on entendait le bruit des soldats qui cherchaient Constantin. Eudore adresse cette prière à l'Éternel :

« Grand Dieu, si tu réserves ce prince pour régner sur ton peuple, force ce nouveau David à se cacher devant Saül, et daigne lui montrer le chemin du désert de Zéila ! »

Aussitôt le tonnerre gronde sous un ciel serein, la foudre frappe les remparts de Rome ; un ange trace une voie lumineuse dans l'occident.

Constantin obéit aux ordres du ciel : il embrasse son

ami et s'élançe sur son coursier. Il fuit : Eudore lui crie :
— Souvenez-vous de moi quand je ne serai plus ! Prince, servez de protecteur et de père à Cymodocée !

Vœux inutiles ! Constantin disparaît. Eudore , abandonné , sans protecteur , reste seul chargé de la colère de l'empereur , de la haine d'un rival devenu premier ministre , de la destinée des fidèles , et , pour ainsi dire , de tout le poids de la persécution. Dès le soir même , dénoncé comme chrétien par un esclave d'Hiéroclès , il est plongé dans les cachots.

Satan , Astarté , l'esprit de la fausse sagesse , poussent tous trois un cri de triomphe dans les airs , et livrent le monde au démon de l'homicide.

Lorsque cet ange furieux , quittant le séjour des douleurs , contriste la terre par sa présence , il fait sa résidence ordinaire non loin de Carthage , dans les ruines d'un temple où l'on brûlait jadis en son honneur des victimes humaines. Des hydres aux regards funestes , des dragons semblables à celui que combattit l'armée entière de Caton , des monstres inconnus , tels que l'Afrique en engendre chaque année , les fléaux de l'Égypte , les vents empoisonnés , les maladies , les guerres civiles , les lois injustes qui dépeuplent la terre , la tyrannie qui la ravage , rampent aux pieds du démon de l'homicide. Il se réveille au cri de Satan ; il s'envole du milieu des débris , en laissant après lui un long tourbillon de poussière ; il franchit la mer ; il arrive en Italie. Enveloppé dans un nuage ardent , il s'arrête au-dessus de Rome. D'une main , il élève une torche , et de l'autre un glaive ; tel autrefois il donna le signal du carnage , lorsque le premier Hérode fit massacrer les enfants d'Israël.

Ah ! si la muse sainte soutenait mon génie , si elle

m'accordait un moment le chant du cygne ou la langue dorée du poëte, qu'il me serait aisé de redire dans un touchant langage les malheurs de la persécution ! Je me souviendrais de ma patrie : en peignant les maux des Romains, je peindrais les maux des Français. Salut, épouse de Jésus-Christ, Église affligée, mais triomphante ! Et nous aussi, nous vous avons vue sur l'échafaud et dans les catacombes. Mais, c'est en vain qu'on vous tourmente, les portes de l'enfer ne prévaudront point contre vous ; dans vos plus grandes douleurs, vous apercevez toujours sur la montagne les pieds de celui qui vient vous annoncer la paix ; vous n'avez pas besoin de la lumière du soleil, parce que c'est la lumière de Dieu qui vous éclaire : c'est pourquoi vous brillez dans les cachots. La beauté du Basan et du Carmel s'efface, les fleurs du Liban se flétrissent ; vous seule, restez toujours belle !

La persécution s'étend dans un moment des bords du Tibre aux extrémités de l'empire. De toutes parts, on entend les églises s'écrouler sous les mains des soldats ; les magistrats, dispersés dans les temples et dans les tribunaux, forcent la multitude à sacrifier ; quiconque refuse d'adorer les dieux est jugé et livré aux bourreaux ; les prisons regorgent de victimes ; les chemins sont couverts de troupeaux d'hommes mutilés, qu'on envoie mourir au fond des mines ou dans les travaux publics. Les foudres, les chevalets, les ongles de fer, la croix, les bêtes féroces, déchirent les tendres enfants avec leurs mères ; ici, l'on suspend par le pied des femmes nues à des poteaux, et on les laisse expirer dans ce supplice honteux et cruel ; là, on attache les membres du martyr à deux arbres rapprochés de force : les arbres, en se redressant, emportent les lambeaux de la victime. Chaque

province a son supplice particulier : le feu lent en Mésopotamie , la roue dans le Pont , la hache en Arabie , le plomb fondu en Cappadoce. Souvent , au milieu des tourments , on apaise la soif du confesseur et on lui jette de l'eau au visage , dans la crainte que l'ardeur de la fièvre ne hâte sa mort. Quelquefois , fatigué de brûler séparément les fidèles , on les précipite en foule dans le bûcher ; leurs os sont réduits en poudre et jetés au vent avec leurs cendres.

Galérius trouvait ses délices dans ces tourments : il fait venir à grands frais des ours d'une taille prodigieuse et aussi féroces que lui. Ces bêtes ont chacune un nom terrible. Pendant ses repas, le successeur du sage Dioclétien leur fait jeter des hommes à dévorer. Le gouvernement de ce monstre avare et débauché, en répandant le trouble dans les provinces , augmente encore l'activité de la persécution. Les villes sont soumises à des juges militaires , sans connaissances et sans lettres , qui ne savent que donner la mort. Des commissaires font les recherches les plus rigoureuses sur les biens et les propriétés des sujets ; on mesure les terres , on compte les vignes et les arbres , on tient registre des troupeaux. Tous les citoyens de l'empire sont obligés de s'inscrire dans le livre du cens , devenu un livre de proscription. De crainte qu'on ne dérobe quelque partie de sa fortune à l'avidité de l'empereur , on force , par la violence des supplices , les enfants à déposer contre leurs pères , les esclaves contre leurs maîtres , les femmes contre leurs maris. Souvent les bourreaux contraignent des malheureux à s'accuser eux-mêmes , et à s'attribuer des richesses qu'ils n'ont pas. Ni la caducité ni la maladie ne sont une excuse pour se dispenser de se rendre aux ordres de l'exécuteur ; on fait

comparaître la douleur même et l'infirmité ; afin d'envelopper tout le monde dans des lois tyranniques, on ajoute des années à l'enfance, on en retranche à la vieillesse : la mort d'un homme n'ôte rien au trésor de Galérius, et l'empereur partage la proie avec le tombeau : cet homme, rayé du nombre des humains, n'est point effacé du rôle du cens, et il continue de payer pour avoir eu le malheur de vivre. Les pauvres, de qui l'on ne pouvait rien exiger, semblaient seuls à l'abri des violences par leur propre misère : mais ils ne sont point à l'abri de la pitié dérisoire du tyran : Galérius les fait entasser dans des barques, et jeter ensuite au fond de la mer, afin de les guérir de leurs maux.

Il ne manquait aux chrétiens qu'un genre d'outrages, et Hiéroclès ne voulut pas le leur épargner. Au milieu des prêtres égorgés sur le corps de Jésus-Christ percé de coups, le disciple des sages publia généreusement deux livres de blasphèmes contre le Dieu qu'il avait lui-même adoré, et qui fut le Dieu de sa mère : tant l'orgueil de l'impie est à la fois lâche et féroce ! Infatigable dans sa haine et dans son amour, l'apostat attendait avec impatience le moment où la fille d'Homère viendrait orner son triomphe. Il suspendait exprès le supplice de son rival, afin que l'espoir de sauver la vie de ce rival aimé fût une tentation pour la vierge de Messénie.

« J'emploierai, disait-il en lui-même avec un mélange de honte, de désespoir et de joie, j'emploierai ce dernier moyen de vaincre la résistance d'une insolente beauté ; je la verrai tomber dans mes bras pour racheter les jours d'Eudore ; comblant ensuite ma double vengeance, je lui montrerai mon rival entre les mains des bourreaux, et ce chrétien apprendra en mourant que son épouse est déshonorée. »

Enivré de son pouvoir, Hiéroclès ne peut gouverner ses passions. Cet impie, qui reniait l'Éternel, par une contradiction déplorable, croyait au génie du mal et à tous les secrets de la magie.

Il y avait à Rome un Hébreu, déserteur de la foi de ses pères : il vivait parmi les sépulcres, et la voix du peuple l'accusait d'entretenir un commerce secret avec l'enfer. Cet homme faisait sa demeure accoutumée dans les souterrains du palais en ruine de Néron. Hiéroclès charge un de ses confidants d'aller trouver au milieu de la nuit l'infâme Israélite. L'esclave, instruit de ce qu'il doit demander, part, et à travers des décombres descend au fond du souterrain. Il aperçoit un vieillard couvert de lambeaux, réchauffant ses mains à un feu d'ossements humains.

— Vieillard, dit l'esclave tremblant d'épouvante, peux-tu transporter dans un moment de Jérusalem à Rome une chrétienne échappée au pouvoir d'Hiéroclès ? Reçois cet or, et parle sans crainte.

L'éclat de l'or et le nom de Jérusalem arrachent un sourire affreux à l'Israélite.

— Mon fils, dit-il, je connais ton maître ; il n'y a rien que je ne tente pour le satisfaire : je vais interroger l'abîme.

Il dit, et creuse la terre ; il découvre l'urne sanglante qui renfermait les restes de Néron ; des plaintes s'échappaient de cette urne. Le magicien répand sur un autel de fer les cendres du premier persécuteur des chrétiens. Trois fois il se tourne vers l'orient, trois fois il frappe dans ses mains, trois fois il ouvre la Bible profanée ; il prononce des mots mystérieux, et du sein des ombres il évoque le démon des tyrans. Dieu permet à l'enfer de

répondre ; le feu qui brûlait la dépouille des morts s'éteint ; la terre tremble ; la frayeur pénètre jusqu'aux os de l'esclave ; le poil de sa chair se hérissé , un esprit se présente devant lui ; il voit quelqu'un dont il ne connaît pas le visage , il entend une voix faible comme un petit souffle.

— Pourquoi , dit l'Hébreu , as-tu tardé si longtemps à venir ? Dis-moi , peux-tu transporter de Jérusalem à Rome une chrétienne échappée à son maître ?

— Je ne le puis , répondit l'esprit de ténèbres : Marie défend cette chrétienne contre ma puissance ; mais , si tu le veux , je porterai dans un instant en Syrie l'édit de la persécution et les ordres d'Hiéroclès.

L'esclave accepte la proposition de l'enfer , et se hâte d'aller rendre compte de son message à l'impatient Hiéroclès. Transformé en messenger rapide , l'esprit de ténèbres descend à Jérusalem chez le centurion qui devait réclamer Cymodocée. Il le presse , au nom du ministre de Galérius , de remplir promptement sa mission et il remet l'édit fatal au gouverneur de la cité de David : aussitôt les portes des saints lieux sont fermées , et les soldats dispersent les fidèles. En vain l'épouse de Constance veut protéger les chrétiens ; Constantin fugitif , Galérius triomphant , changent en un moment la fortune d'Hélène : pour les souverains , la prospérité est mère de l'obéissance ; le malheur des rois délie les sujets du serment de fidélité.

C'était l'heure où le sommeil fermait les yeux des mortels ; l'oiseau reposait dans son nid , et le troupeau dans la vallée ; les travaux étaient suspendus ; à peine la mère de famille tournait encore ses fuseaux près des feux assoupis de son humble foyer ; Cymodocée , après avoir

longtemps prié pour son époux et pour son père , s'était endormi. Démodocus lui apparaît au milieu d'un songe. Sa barbe était négligée ; de larges pleurs tombaient de ses yeux ; il agitaient lentement son sceptre augural, et de profonds soupirs échappaient de sa poitrine. Cymodocée croyait lui adresser ces paroles :

— O mon père ! comment as-tu si longtemps abandonné ta fille ? Où est Eudore ? Vient-il réclamer la foi jurée ? Pourquoi ces pleurs qui baignent ton visage ? Ne veux-tu pas presser ta Cymodocée sur ton cœur ?

Le fantôme :

— Fuis, ma fille, fuis ! Les flammes t'environnent ; Hiéroclès te poursuit. Les dieux que tu as abandonnés te livrent à sa puissance. Ton nouveau Dieu triomphera ; mais que de larmes il fera verser à ton père !

Le spectre s'évanouit, et emporte le flambeau que Cymodocée reçut à l'autel le jour de son union avec Eudore : Cymodocée se réveille. La lueur d'un incendie rougissait les murs de son appartement et les voiles de son lit. Elle se lève ; elle aperçoit l'église du Saint-Sépulcre embrasée. Les flammes, parmi les tourbillons de fumée ; montaient jusqu'au ciel, et réfléchissaient une lumière sanglante sur les ruines de Jérusalem et les montagnes de la Judée.

Depuis que la nouvelle de la persécution s'était répandue en Syrie, Cymodocée n'avait plus quitté la princesse Hélène ; renfermée dans un oratoire avec les autres femmes chrétiennes, elle soupirait les malheurs de la nouvelle Sion. Le ministre d'Hiéroclès, désespérant de rencontrer la jeune catéchumène, et n'osant, par un reste de respect, violer l'asile de l'épouse d'un César, avait mis le feu au Saint-Sépulcre. Le palais d'Hélène touchait à l'é-

édifice sacré ; le centurion espérait forcer ainsi Cymodocée à sortir de son inviolable asile , et il l'attendait avec des soldats, pour la saisir au milieu du tumulte.

Dorothee avait démêlé ces complots : il s'ouvre un passage à travers les murs croulants et les poutres embrasées qui tombent de toutes parts ; il pénètre dans le palais d'Hélène. Déjà les galeries étaient désertes ; seulement quelques femmes éperdues étaient rassemblées dans une cour intérieure , autour d'un autel des rois de Juda. Il rencontre Cymodocée, qui cherchait vainement sa nourrice : elle ne devait plus la revoir. Euryméduse, votre sort est resté inconnu !

— Fuyons, dit Dorothee à la fille de Démodocus ; Hélène même ne vous pourrait sauver ; vos ennemis vous arracheraient de ses bras. Je connais une porte secrète, et un souterrain qui nous conduira hors des murs de Jérusalem : la Providence fera le reste.

A l'extrémité du palais, du côté de la montagne de Sion, s'ouvrait une porte cachée qui conduisit au Calvaire, c'était par là qu'Hélène se dérobaux hommages des peuples lorsqu'elle allait prier au pied de la croix. Dorothee, suivie de Cymodocée, entr'ouvre doucement cette porte ; il avance la tête, et n'aperçoit rien dehors. Il prend la main de Cymodocée : ils sortent du palais. Tantôt ils se glissent lentement au travers des ruines ; tantôt ils précipitent leurs pas dans des lieux moins embarrassés : quelquefois ils entendent marcher sur leurs traces, et ils se cachent parmi des débris ; quelquefois ils sont arrêtés par l'éclat des armes d'un soldat qui rôde au milieu des ténèbres. Le bruit de l'incendie et les clameurs confuses de la foule s'élèvent au loin derrière eux ; ils franchissent la vallée déserte qui sépare la colline du Calvaire, de la montagne de Sion.

Dans les flancs de cette montagne s'ouvrait une route inconnue : l'entrée en était fermée par des buissons d'aloès et des racines d'oliviers sauvages. Dorothée écarte ces obstacles et pénètre dans le souterrain : il frappe les veines d'un caillou, allume une branche de cyprès, et, à la clarté de cette torche, il s'enfonce sous des voûtes ténébreuses avec Cymodocée. David avait jadis pleuré son péché dans ces lieux : de toutes parts on voyait sur les murs des vers écrits de la main du monarque pénitent, lorsqu'il versa ses larmes immortelles. Sa tombe occupait le milieu du souterrain, et portait encore, gravées sur sa base une houlette, une harpe et une couronne. La terreur du présent, les souvenirs du passé, cette montagne dont le sommet vit le sacrifice d'Abraham, et dont les flancs gardent le cercueil du roi-prophète, tout agitait le cœur des deux chrétiens : ils sortent bientôt de ces détours, et se trouvent au milieu des montagnes, dans le chemin de Bethléem ; ils traversent les champs silencieux de Rama, où Rachel ne voulut pas être consolée, et viennent se reposer au berceau du Messie.

Bethéem était entièrement désert : les chrétiens avaient été dispersés. Cymodocée et son guide entrent dans la Crèche : ils admirent cette grotte où le Roi des cieux voulut naître, où les anges, les bergers et les mages le vinrent adorer, où toute la terre doit un jour apporter ses hommages. Des offrandes, laissées dans ce lieu par les pasteurs de la Judée, nourrissent abondamment les deux infortunés. Cymodocée versait des larmes de tendresse : les miracles du berceau de Jésus parlaient à son cœur.

— C'est donc là, disait-elle, que l'Enfant divin a souri à sa divine Mère ! O Marie ! protégez Cymodocée. Comme vous, elle est fugitive à Bethléem !

La fille de Démodocus remerciait ensuite le généreux Dorothée, qui s'exposait pour elle à tant de fatigues et de périls.

— Je suis un vieux chrétien, répondit l'homme éprouvé : les tribulations font ma joie.

Dorothée se prosternait devant la Crèche.

— Père de miséricordes, disait-il, prenez pitié de nous, et souvenez-vous que votre Fils offrit en ces lieux ces premiers pleurs pour le salut des hommes !

Le soleil approchait de la fin de son cours. Dorothée sort avec la fille de Démodocus, dans l'espoir de rencontrer quelque berger : il aperçoit un homme qui descendait de la montagne d'Engaddi : une ceinture de joncs était nouée autour de ses reins : sa barbe et ses cheveux croissaient en désordre ; ses épaules étaient chargées d'une corbeille pleine de sable, qu'il portait péniblement à l'entrée d'une grotte. Aussitôt qu'il découvre les voyageurs, il jette son fardeau ; et, fixant sur eux des regards indignés :

— Délices de Rome, s'écrie-t-il, venez-vous me troubler jusque dans le désert ? Évanouissez-vous ! Armé de la pénitence, je découvre vos pièges, et je me ris de vos efforts.

Il dit, et, comme l'aigle marin qui plonge au fond des eaux, il s'élançe dans la grotte. Dorothée reconnaît un chrétien ; il s'avance, et parle à travers l'ouverture du rocher :

— Nous sommes des chrétiens fugitifs : daignez nous donner l'hospitalité.

— Non, non, s'écrie le solitaire, cette femme est trop belle pour être une simple fille des hommes.

— Cette femme, reprit Dorothée, est une catéchumène qui fait l'apprentissage des pleurs que Jésus-Christ demande à ses servantes. Elle est Grecque, elle se nomme

Cymodocée ; elle est fiancée à Eudore, défenseur des chrétiens, dont le nom sera peut-être parvenu jusqu'à vous : je suis Dorothee, premier officier de Dioclétien.

Le solitaire s'élançe hors de la grotte comme un athlète qui, le front ceint d'une couronne d'olivier, paraît tout à coup aux jeux d'Olympie.

— Entrez dans ma grotte, s'écrie-t-il, épouse de mon ami !

Le solitaire se nomme. Cymodocée reconnaît cet ami d'Eudore qui s'entretenait avec lui au tombeau de Scipion. Dorothee, qui avait connu Jérôme à la cour, contemple avec étonnement cet anachorète, exténué de veilles et d'austérités, jadis brillant disciple d'Épicure. Il le suit au fond de son antre : on n'y voyait que la Bible, une tête de mort, et quelques feuilles éparses de la tradition des livres saints. Bientôt tout est éclairci entre les deux chrétiens et la jeune pèlerine. Mille souvenirs les attendrissent, mille histoires touchantes font couler leurs pleurs : ainsi des ruisseaux, descendus de diverses montagnes, mêlent leurs eaux dans une même vallée.

— Mes erreurs, dit Jérôme, ont amené ma pénitence, et désormais je ne sortirai plus de Bethléem. Le berceau du Sauveur sera ma tombe.

L'anachorète demande ensuite à Dorothee ce qu'il veut faire.

— J'irai, répond Dorothee, chercher quelques amis à Joppé...

— Quoi ! dit Jérôme en l'interrompant, vous êtes malheureux, et vous comptez sur des amis ! Un Moabite descend de ses rochers pour aller à Jéricho. C'était au printemps ; l'air était frais et serein. Le Moabite n'était point altéré : il trouve des torrents pleins d'eau à chaque pas. Il revient

chez lui dans la saison des orages, sous les feux dévorants de l'été : la soif consume le Moabite ; il cherche quelques gouttes de cette eau qu'il avait vue dans les montagnes : tous les torrents sont desséchés !

Jérôme demeure quelque temps en silence, ensuite il s'écrie :

— O grande destinée ! Eudore, tu es donc le défenseur des chrétiens ? O mon ami ! que pourrais-je faire pour toi ?

Tout à coup le solitaire se lève, frappé d'une lumière surnaturelle :

— Qu'est-ce que ces craintes ? s'écrie-t-il. Femme, tu aimes, et tu fuis ! Ton époux peut-être dans ce moment confesse la foi, et tu n'es pas là pour lui disputer la gloire du bûcher ! Crois-tu que, quand il sera monté au rang des martyrs, il te veuille recevoir sans couronne ? Roi, il ne pourra prendre qu'une reine à ses côtés ! Fais ton devoir, marche à Rome, va réclamer ton époux, va cueillir la palme qui doit orner ta pompe nuptiale... Mais que dis-je ! tu n'es pas encore au nombre des brebis choisies.

Le solitaire s'interrompt de nouveau ; il hésite, et bientôt il s'écrie :

— Tu seras chrétienne ; ma main versera sur ton front l'eau salutaire. Le Jourdain est près d'ici ; viens recevoir dans ses eaux la force qui te manque : tes jours sont exposés, il te faut mettre à l'abri de la mort. Oui, tu es assez instruite. La persécution est la doctrine : quiconque pleure pour Jésus-Christ, n'a plus rien à savoir.

Ainsi parle Jérôme, avec l'autorité d'un docteur et d'un prêtre. La douce et timide Cymodocée répond :

— Seigneur, qu'il soit fait selon votre parole. Donnez-moi le baptême : je ne serai point une reine auprès de

mon époux, je ne serai que sa servante. Si je regrette quelque chose dans la vie, ce sera de ne plus aller sur le mont Ithome voir les troupeaux avec mon père ; de ne pouvoir nourrir l'auteur de mes jours dans sa vieillesse, comme il me nourrit dans mon enfance.

Cymodocée rougit et pleura en parlant de la sorte. On reconnaissait dans son langage les accents confus de son ancienne religion et de sa religion nouvelle : ainsi, dans le calme d'une nuit pure, deux harpes, suspendues au souffle d'Éole, mêlent leurs plaintes fugitives ; ainsi frémissent ensemble deux lyres dont l'une laisse échapper les tons graves du mode dorien, et l'autre les accords voluptueux de la molle Ionie ; ainsi, dans les savanes de la Floride, deux cigognes argentées, agitant de concert leurs ailes sonores, font entendre un doux bruit au haut du ciel ; assis au bord de la forêt, l'Indien prête l'oreille aux sons répandus dans les airs, et croit reconnaître dans cette harmonie la voix des âmes de ses pères.

LIVRE DIX - NEUVIÈME

Retour de Démodocus au temple d'Homère. Sa douleur. Il apprend la nouvelle de la persécution. Il part pour Rome, où il croit qu'Hiéroclès a fait conduire Cymodocée. Cymodocée est baptisée dans le Jourdain par Jérôme. Elle arrive à Ptolémaïs et s'embarque pour la Grèce. Une tempête, suscitée par les ordres de Dieu, fait aborder Cymodocée en Italie.

Qui pourra jamais dire l'amertume des chagrins paternels ?

Après la séparation fatale, les esclaves avaient reconduit Démodocus à la citadelle d'Athènes. Il passa la nuit sous un portique du temple de Minerve, afin de découvrir aux premiers rayons du jour la galère de Cymodocée. Lorsque l'étoile du matin parut sur le mont Hymette, les larmes du vieillard coulèrent avec une nouvelle abondance.

— O ma fille ! s'écria-t-il, quand reviendras-tu de l'Orient, ainsi que cet astre, pour réjouir ton père ?

L'aurore éclaira bientôt les flots solitaires, où l'on cherchait en vain quelque voile ; mais on apercevait encore sur les vagues aplanies la trace blanchissante des vaisseaux que l'on ne voyait plus. Déjà le soleil, sortant de l'onde, dorait et brunissait à la fois la face de la mer. Des nues sereines étaient arrêtées çà et là dans l'azur du

ciel de l'Attique; quelques-unes, teintes de rose, flottaient autour de l'astre du jour, comme l'écharpe des Heures. Ce spectacle ne fit qu'irriter la douleur du prêtre d'Homère. Il pousse des sanglots : depuis que sa fille était au monde, c'est la première fois qu'il voit loin d'elle se lever le soleil. Démodocus refuse tous les soins de son hôte, qui, témoin d'une pareille douleur, s'applaudissait d'avoir vécu jusqu'alors sans enfants et sans épouse : ainsi le berger, au fond d'une vallée, écoute en frémissant le bruit du canon lointain : il plaint les victimes tombées sur le champ de bataille, et bénit ses rochers et sa cabane.

Dès le jour suivant, Démodocus voulut quitter Athènes et retourner en Messénie. Sa douleur ne lui permit pas de suivre longtemps les chemins qu'il avait parcourus avec Cymodocée. A Corinthe, il prit la route d'Olympie ; mais il ne put supporter la joie et l'éclat des fêtes qu'on célébrait alors au bord de l'Alphée. Lorsque, après avoir franchi les montagnes de l'Élide, il aperçut les sommets de l'Ithome, il tomba sans mouvement entre les bras de ses esclaves. Bientôt on le rappelle à la vie : bientôt, pâle et tremblant, il arrive au temple d'Homère. Déjà le seuil des portes était jonché de feuilles flétries ; l'herbe croissait dans tous les sentiers : tant les pas de l'homme s'effacent promptement sur la terre ! Démodocus entre au sanctuaire de son aïeul ; la lampe était éteinte. On voyait sur l'autel les cendres du dernier sacrifice que le père de Cymodocée avait offert aux dieux pour sa fille. Démodocus se prosterne devant l'image du poète.

— O toi, dit-il, qui es maintenant toute ma famille ! chante des douleurs de Priam, pleure aujourd'hui les maux du dernier rejeton de ta race.

En ce moment une des cordes de la lyre de Cymodocée

se rompit et rendit un son qui fit tressaillir le vieillard. Il relève la tête ; il aperçoit la lyre suspendue à l'autel.

— C'en est fait, s'écrie-t-il, ma fille va mourir ! les Parques m'annoncent son destin en brisant la corde de sa lyre.

A ce cri, les esclaves accourent au temple, et entraînent malgré lui Démodocus.

Chaque jour augmentait ses ennuis ; mille souvenirs déchiraient son cœur. C'était ici qu'il instruisait sa fille dans l'art des chants ; c'était là qu'il se promenait avec elle. Rien n'est cruel comme la vue des lieux que nous avons habités au temps du bonheur, lorsque nous avons perdu ce qui faisait le charme de notre vie. Les citoyens de Lessène furent touchés des chagrins de Démodocus. Ils lui permirent d'interrompre des fonctions sacrées qu'il n'exerçait qu'au milieu des larmes. Ses jours dépérissaient, il marchait à grands pas vers le tombeau ; les lettres de sa fille, égarées dans l'Orient, ne parvenaient point jusqu'à lui. La famille de Lasthénès ne pouvait donner ses soins au vieillard : elle était persécutée, et la mère d'Eudore venait de mourir. Que de victimes le prêtre d'Honneur immole à des dieux sourds à sa voix ! que d'hécatombes promises, si Neptune ramène Cymodocée aux rives du Pamysus ! Le jour s'éteint, le jour renaît, et retrouve Démodocus la main dans le sang, interrogeant les entrailles des taureaux et des génisses. Il s'adresse à tous les temples ; il va consulter des aruspices jusqu'au sommet du Ténare. Tantôt il revêt une robe de deuil et frappe aux portes d'airain du sanctuaire des Furies ; il présente aux fatales sœurs des dons expiatoires, comme si ses malheurs étaient des crimes ! Tantôt il se couronne de fleurs ! il affecte un air riant avec des yeux baignés de

larmes, afin de se rendre propice quelque divinité ennemie des pleurs. S'il est des rites depuis longtemps abandonnés, des cérémonies pratiquées aux siècles d'Inachus et de Nestor, Démodocus les renouvelle; il feuillette les livres sibyllins; il ne prononce que des mots réputés heureux; il s'abstient de certaines nourritures; il évite la rencontre de certains objets; il est attentif aux vents, aux oiseaux, aux nuages; il n'est point assez d'oracles pour son amour paternel! Ah! déplorable vieillard! écoute les sons de cette trompette qui retentit au sommet de l'Ithome, ils t'apprendront la destinée de ta fille.

Le commandant de Messène parcourait les campagnes avec une suite nombreuse, proclamant Galérius empereur et publiant l'édit de persécution. Démodocus ne sait s'il a bien entendu; il court à Messène: tout lui confirme son malheur. Un vaisseau, venu d'Orient au port de Coronée, raconte en même temps que la fille d'Homère, enlevée de Jérusalem, a été conduite à Hiéroclès. Que fera Démodocus? L'excès de l'adversité lui donne des forces: il se décide à voler à Rome, à se jeter aux pieds de Galérius, à réclamer Cymodocée. Avant de quitter le temple du demi-dieu, il consacre au pied de la statue d'Homère une petite galère d'ivoire et un vase à recueillir des larmes: offrande et symbole de son inquiétude et de sa douleur! Ensuite il vend ses pénates, la pourpre de son lit, le voile nuptial d'Epicharis, destiné à Cymodocée; il emporte avec lui sa fortune entière pour racheter l'enfant de son amour. Soins inutiles! Le ciel ne voulait point céder sa conquête et tous les trésors de la terre n'auraient pu payer la couronne de la nouvelle chrétienne.

Cymodocée n'appartenait plus au monde. En recevant les eaux du baptême, elle allait prendre son rang parmi

les esprits célestes. Déjà elle avait quitté la grotte de Bethléem avec Dorotheé. Elle marchait, au lever du jour, par des lieux âpres et stériles. Jérôme, vêtu comme saint Jean dans le désert, montrait le chemin à la catéchumène. Bientôt ils arrivent au dernier rang des montagnes de Judée, qui bordent les eaux de la mer Morte et la vallée du Jourdain.

Deux hautes chaînes de montagnes, s'étendant du nord au midi, sans détours, sans sinuosités, s'offrent aux yeux des trois voyageurs. Du côté de la Judée, ces montagnes sont des monceaux de craie et de sable qui imitent la forme de faisceaux d'armes, de drapeaux ployés, ou de tentes d'un camp assis au bord d'une plaine. Du côté de l'Arabie, ce sont de noirs rochers perpendiculaires, qui versent à la mer Morte des torrents de soufre et de bitume. Le plus petit oiseau du ciel n'y trouverait pas un brin d'herbe pour se nourrir; tout y annonce la patrie d'un temple réprouvé; tout semble y respirer l'horreur de l'inceste d'où sortirent Ammon et Moab.

La vallée comprise entre ces deux chaînes de montagnes présente un sol semblable au fond d'une mer depuis longtemps retirée : des plages de sel, une vase desséchée, des sables mouvants et comme sillonnés par les flots. Çà et là des arbustes chétifs croissent péniblement sur cette terre privée de vie : leurs feuilles sont couvertes du sel qui les a nourries, et leur écorce a le goût et l'odeur de la fumée; au lieu de villages, on aperçoit les ruines de quelques tours. Au milieu de la vallée passe un fleuve décoloré : il se traîne à regret vers le lac empesté qui l'engloutit. On ne distingue point son cours au milieu de l'arène, mais il est bordé de saules et de roseaux, où se cache l'Arabe qui attend la dépouille du voyageur et du pèlerin.

— Vous voyez, dit Jérôme à ses deux hôtes étonnés, des lieux fameux par les bénédictions et les malédictions du ciel : ce fleuve est le Jourdain, ce lac est la mer Morte; elle vous paraît brillante, mais les villes coupables qu'elle cache dans son sein ont empoisonné ses flots. Ses abîmes sont solitaires et sans aucun être vivant; jamais vaisseau n'a pressé ses ondes; ses grèves sont sans oiseaux, sans arbres, sans verdure; son eau, d'une amertume affreuse, est si pesante, que les vents les plus impétueux peuvent à peine la soulever. Ici le ciel est embrasé des feux qui consumèrent Gomorrhe. Cymodocée, ce ne sont pas là les rives du Pamysus et les vallons du Taygète. Vous êtes sur le chemin d'Hébron, dans les lieux où retentit la voix de Josué lorsqu'il arrêta le soleil. Vous foulez une terre encore fumante de la colère de Jéhovah, et que consolèrent ensuite les paroles miséricordieuses de Jésus-Christ. Jeune catéchumène, c'est par cette solitude sacrée que vous allez chercher celui que vous aimez, les souvenirs de ce désert grand et triste se mêleront à votre amour pour le fortifier et le rendre plus grave : l'aspect de ces bords désolés est également propre à nourrir ou à éteindre les passions. Fille innocente, les vôtres sont légitimes, et vous n'êtes point obligée, comme Jérôme, de les étouffer sous des fardeaux de sable brûlant!

En parlant ainsi, ils descendaient dans la vallée du Jourdain. Cymodocée, tourmentée d'une soif dévorante, cueille sur un arbrisseau un fruit semblable à un citron doré; mais, lorsqu'elle le porte à sa bouche, elle le trouve rempli d'une cendre amère et calcinée.

— C'est l'image des plaisirs du monde, s'écrie le solitaire

Et il continue son chemin en secouant la poussière de ses pieds.

Cependant les pèlerins s'avançaient vers un bois de tamarins et d'arbres de baume, qui croissaient au milieu d'une arène blanche et fine : tout à coup Jérôme s'arrête, et montre à Dorothee, presque sous ses pas, quelque chose en mouvement dans l'immobilité du désert : c'était un fleuve jaune profondément encaissé, qui roulait avec lenteur une onde épaissie. L'anachorète salue le Jourdain, et s'écrie :

— Ne perdons pas un moment, fille trop heureuse ! Venez puiser la vie à l'endroit même où les Israélites passèrent le fleuve en sortant du désert, et où Jésus-Christ voulut recevoir le baptême de la main du précurseur. Ce fut de la cime de ce mont Abarim que Moïse découvrit pour vous la terre promise ; ce fut au sommet de cette montagne opposée que Jésus-Christ pria pour vous pendant quarante jours. A la vue des murs en ruine de Jéricho, faisons tomber la barrière de ténèbres qui environne votre âme, afin que le Dieu vivant y puisse pénétrer.

Aussitôt Jérôme descend dans le fleuve, Cymodocée y descend après lui. Dorothee, unique témoin de cette scène, se met à genoux sur la rive. Il sert de père spirituel à Cymodocée, et lui confirme le nom d'Esther. Les flots se divisent autour de la chaste catéchumène, comme ils se partagèrent au même lieu autour de l'arche sainte. Les plis de sa robe virginale, entraînés par le courant, s'enflent au loin derrière elle, elle incline sa tête devant Jérôme, et, d'une voix qui charme les roseaux du Jourdain, elle renonce à Satan, à ses pompes et à ses œuvres. L'anachorète, puisant l'eau régénératrice avec une coquille du fleuve, la verse, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, sur le front de la fille d'Homère. Ses cheveux dénoués tombent des deux côtés de sa tête sous le poids de

l'onde rapide qui suit et déroule leurs anneaux : ainsi la douce pluie du printemps humecte des jasmins fleuris et glisse le long de leurs tiges parfumées. Oh ! qu'il était attendrissant ce baptême furtif dans les eaux du Jourdain ! Combien elle était touchante cette vierge qui, cachée au fond d'un désert, déroba, pour ainsi dire, le ciel ! Seule, la souveraine beauté parut plus belle en ce lieu, lorsque, les nuées s'entr'ouvrant, l'Esprit de Dieu descendit sur Jésus-Christ en forme de colombe, et que l'on entendit une voix qui disait :

— Celui-ci est mon fils bien-aimé.

Cymodocée sort des ondes pleine de foi et de courage contre les maux de la vie : la nouvelle chrétienne, portant Jésus-Christ dans son cœur, ressemblait à une femme qui, devenue mère, trouve tout à coup pour son fils des forces qu'elle n'avait pas pour elle-même.

En ce moment, une troupe d'Arabes se montra non loin du fleuve. Jérôme, d'abord effrayé, reconnut bientôt une tribu chrétienne dont il avait été l'apôtre. Cette petite Église, où Dieu était adoré sous une tente, comme aux jours de Jacob, n'avait point échappé à la persécution. Les soldats romains lui avaient enlevé ses cales et ses troupeaux : les chameaux seuls lui étaient restés. Le chef les avait appelés de loin en s'enfuyant dans la montagne, et ils s'étaient empressés de le suivre : ces fidèles serviteurs avaient porté à leurs maîtres le tribut d'un lait abondant, comme s'ils avaient deviné que ces maîtres n'avaient plus d'autre nourriture.

Jérôme vit dans cette rencontre la main de la Providence.

— Ces Arabes, dit-il à Dorothee, vous conduiront chez nos frères de Ptolémaïs, où vous trouverez facilement un vaisseau pour l'Italie.

— Gazelle au doux regard et aux pieds légers, vierge plus agréable qu'une source limpide, dit le chef des Arabes à Cymodocée, ne crains rien : je te conduirai partout où tu le désireras, si Jérôme, notre père, l'ordonne.

Le jour étant trop avancé pour se mettre en marche, on s'arrête au bord du fleuve ; on égorge un agneau qu'on fait rôtir tout entier ; on le sert sur un plateau de bois d'aloès ; chacun déchire une partie de la victime ; on boit un peu de ce lait que le chameau puise dans un sable aride, et qui conserve le goût de la datte savoureuse. La nuit vient. On s'assied autour d'un bûcher. Attachés à des piquets, les chameaux forment un second cercle en dehors des descendants d'Ismaël. Le père de la tribu raconte les maux que l'on faisait souffrir aux chrétiens. A la lueur du feu, on voyait ses gestes expressifs, sa barbe noire, ses dents blanches, les diverses formes qu'il donnait à son vêtement dans l'action de son récit. Ses compagnons l'écoutaient avec une attention profonde : tous penchés en avant, le visage sur la flamme, tantôt ils poussaient un cri d'admiration, tantôt ils répétaient avec emphase les paroles de leur chef ; quelques têtes de chameaux s'avancèrent au-dessus de la troupe et se dessinaient dans l'ombre. Cymodocée contemplait en silence cette scène de pasteurs de l'Orient ; elle admirait cette religion qui civilisait des hordes sauvages, et les portait à secourir la faiblesse et l'innocence, tandis que les faux dieux ramenaient les Romains à la barbarie et étouffaient dans leur cœur la justice et la pitié.

Au premier rayon de l'aurore, toute la troupe rassemblée offrit au bord du Jourdain ses prières à l'Éternel. Le dos d'un chameau, paré d'un tapis, fut l'autel où l'on plaça les signes sacrés de cette Église errante. Jérôme

remit à Dorothée des lettres pour les principaux fidèles de Ptolémaïs. Il exhorta Cymodocée à la patience et au courage, en se félicitant d'envoyer une épouse chrétienne à son ami.

— Allez, lui dit-il, fille de Jacob, autrefois fille d'Homère reine de l'Orient, vous sortez du désert brillante de clarté. Bravez les persécutions des hommes. La nouvelle Jérusalem ne pleure point assise sous le palmier comme la Judée captive de Titus; mais, victorieuse et triomphante, elle cueille sur ce même palmier l'immortel symbole de sa gloire !

En achevant ces mots, Jérôme prend congé de ses hôtes et retourne à la grotte de Bethléem.

La tribu arabe conduit les deux fugitifs, par des montagnes inaccessibles, jusqu'aux portes de Ptolémaïs. La Souveraine des anges, qui ne cessait de veiller sur Cymodocée, l'avait soutenue miraculeusement au milieu de ses fatigues; afin de la dérober aux yeux des païens, elle l'enveloppa d'un nuage, ainsi que Dorothée. Tous deux entrèrent dans Ptolémaïs sous ce voile. L'église, qui n'était point encore abattue, leur annonce la demeure du pasteur. En ces jours de tribulations, des chrétiens persécutés étaient des frères que l'on recevait avec respect et tendresse; on les cachait au péril de sa vie et les secours de la charité la plus vive leur étaient prodigués. On annonce au pasteur que deux étrangers se présentaient à sa porte; il s'empresse de descendre. Dorothée, sans prononcer une parole, se fait reconnaître au signe du salut.

— Des martyrs ! s'écrie aussitôt le pasteur, des martyrs ! Béni soit le jour qui vous amène à ma demeure ! Anges du Seigneur, entrez chez Gédéon : ici vous trouverez la moisson dérobée aux Moabites.

Dorothee remet au pasteur les lettres de Jérôme, et raconte en même temps les malheurs de Cymodocée.

— Quoi ! s'écria le prêtre, c'est là l'épouse de notre défenseur ! c'est là cette vierge dont l'histoire retentit dans toute la Syrie ! Je suis Pamphile de Césarée, et j'ai connu jadis Eudore en Égypte. Fille de Jérusalem, que votre gloire est grande ! Hélas ! votre illustre protectrice, Hélène la sainte, ne peut plus rien pour vous : elle est elle-même arrêtée. Les ministres d'Hiéroclès vous cherchent de tous côtés ; il faut quitter promptement cette ville ; mais il est encore des ressources : où voulez-vous porter vos pas ?

Dorothee, dont la foi n'a pas la même ardeur que celle de Jérôme, et qui ne pénètre pas comme lui les desseins du ciel ; Dorothee, qui mêle encore à sa religion des tendresses humaines, ne croit pas que Cymodocée puisse se rendre auprès de son époux.

— C'est vous livrer à Hiéroclès, dit-il, sans espoir de sauver ni même de voir Eudore, s'il est tombé entre les mains de nos ennemis. Souffrez que je vous accompagne chez votre père. Votre présence lui rendra la vie. Nous vous cacherons dans quelque grotte inconnue, et j'irai chercher à Rome le fils de Lasthénès.

— Je suis jeune, répondit Cymodocée, et sans expérience ; conduis-moi, ô le plus doux des hommes ! ta fille chrétienne doit obéir à tes conseils.

Il ne se trouva dans le port de Ptolémaïs qu'un seul vaisseau faisant voile pour Thessalonique : la nouvelle chrétienne et son généreux conducteur furent obligés d'en profiter. Ils se cachèrent sous des noms inconnus, et quittèrent ce port que saint Louis, sauvé des mains des infidèles, devait tant de siècles après illustrer de ses vertus. Hélas ! Cymodocée allait chercher son père aux bords

du Pamysus, et le vieillard lui-même la demandait inutilement aux flots du Tibre. Étranger dans Rome, sans protecteurs, sans appui, il avait compté sur Eudore, et le confesseur, séparé des hommes, ne pouvait plus l'entendre ni le secourir.

Au pied du mont Aventin, sous les murs du Capitole, s'élevait une antique prison d'État, dont l'origine remontait au siècle de Romulus. Les complices de Catilina avaient entendu, du fond de ce cachot, la voix de Cicéron qui les accusait dans le temple de la Concorde. La captivité de saint Pierre et de saint Paul purifia dans la suite cet asile des criminels. C'est là qu'Eudore attendait chaque jour l'ordre qui devait le livrer aux juges; c'est là qu'il avait reçu la nouvelle de la mort de sa mère, comme le commencement de son sacrifice. Il avait souvent adressé à la fille d'Homère des lettres pleines de religion et de tendresse : les unes avaient été arrêtées par les persécuteurs, les autres s'étaient perdues sur les flots; mais, dans la prison même, il goûtait quelques-unes de ces consolations et de ces joies douloureuses qui ne sont connues que des chrétiens. Chaque jour lui amenait des compagnons d'infortune et de gloire.

Lorsqu'un opulent laboureur recueille ses moissons nouvelles, il entasse dans une grange spacieuse et les grains qui seront foulés par les pieds des mules, et ceux qui rendront leurs trésors sous les coups du fléau, et ceux qu'un cylindre pesant détachera de la paille légère; le village retentit des cris du maître et des serviteurs, de la voix des femmes qui préparent le festin, des clameurs des enfants qui se jouent autour des gerbes, du mugissement des bœufs qui traînent ou qui vont chercher les épis jaunissants : ainsi Galérius rassemble de toutes les parties du

monde, dans les prisons de Saint-Pierre, les chrétiens les plus illustres : froment des élus, récolte divine qui doit enrichir le bon Pasteur ! Eudore voit arriver tour à tour des amis qu'il avait jadis rencontrés au fond des Gaules, en Égypte, en Grèce, en Italie : il embrasse Victor, Sébastien, Rogatien, Gervais, Protas, Lactance, Arnobe, l'ermite du Vésuve, et le descendant de Persée, qui se préparait à mourir pour le trône de Jésus-Christ, plus royalement que son aïeul pour la couronne d'Alexandre. L'évêque de Lacédémone, Cyrille, vint aussi augmenter les joies du cachot. A chaque reconnaissance, c'étaient des transports, des cantiques à la divine Providence, des baisers de paix. Ces confesseurs avaient transformé la prison en une église, où l'on entendait nuit et jour les louanges du Seigneur. Les chrétiens qui n'étaient point encore enfermés enviaient le sort de ces victimes. Les soldats qui gardaient les martyrs étaient souvent convertis par leurs discours, et les geôliers, remettant les clefs en d'autres mains, se rangeaient au nombre des prisonniers. Un ordre parfait était établi parmi ces compagnons de souffrances. On eût cru voir une famille tranquille et bien réglée, au lieu d'une foule d'hommes qui marchaient à la mort. De pieuses fraudes servaient à procurer aux confesseurs tous les soulagements de l'humanité et de la religion. Dix persécutions avaient rendu l'Église habile. Des prêtres, des diacres, déguisés en soldats, en marchands, en esclaves, des femmes, des enfants même, par d'ingénieuses et saintes impostures, pénétraient dans les prisons, au fond des mines, et jusqu'au pied des bûchers. Du fond d'une retraite ignorée, le pontife de Rome dirigeait au dehors les mouvements du zèle. Une fidélité inviolable celle de la religion et du malheur, était le lien de tous les

frères. Non-seulement l'Église secourait ses enfants, elle veillait encore sur les infortunés d'une religion ennemie : elle les recueillait dans son sein : la charité lui faisait oublier ses propres douleurs, pour ne s'occuper que des besoins du misérable.

Les fidèles, rassemblés dans les prisons, étaient témoins des aventures les plus merveilleuses. Combien Eudore fut surpris un jour de reconnaître, déguisée sous l'habit d'une servante du cachot, la belle et brillante Aglaé !

— Eudore, lui dit-elle, Sébastien a été percé de flèches à l'entrée des catacombes ; Pacôme s'est retiré dans les déserts de la Thébéïde ; Boniface a tenu parole : il m'a envoyé ses reliques sous le nom d'un martyr ; Boniface a confessé Jésus-Christ ! Priez le ciel d'accorder le même honneur à une malheureuse pécheresse !

Une autre fois on entendit un grand tumulte ; et Genès, cet acteur fameux, fut introduit dans la prison.

— Ne me craignez plus, s'écria-t-il en entrant, je suis votre frère ! Tout à l'heure encore je blasphémiais vos saints mystères, j'amusais la foule autour de moi ; dans mes jeux criminels, j'ai demandé le martyre et le baptême. Aussitôt que l'eau m'a touché, j'ai vu une main qui venait du ciel, et des anges lumineux au-dessus de ma tête ; ils ont effacé mes péchés dans un livre. Tout à coup changé, j'ai crié sérieusement : « Je suis chrétien ! » On riait, on refusait de me croire. J'ai raconté ce que j'avais vu. On m'a battu de verges, et je suis venu mourir avec vous.

En achevant ces mots, Genès embrasse Eudore. Le fils de Lathénès, au milieu des confesseurs, attirait tous les regards. L'ermite du Vésuve lui rappelait leur rencontre au tombeau de Scipion, et les espérances qu'il avait dès lors conçues de sa vertu. Les confesseurs des Gaules lui disaient :

— Vous souvenez-vous que nous avons souhaité de nous trouver réunis à Rome, comme nous le sommes maintenant ? Vous étiez encore bien loin de la gloire qui vous couronne aujourd'hui.

Tandis que les prisonniers s'entretenaient de la sorte, ils virent entrer, sous la casaque d'un soldat vétérán, un homme chargé d'années; ils ne l'avaient point encore remarqué parmi les chrétiens qui servaient les cachots; il apportait aux martyrs le saint viatique que Marcellin envoyait à l'évêque de Lacédémone. La sombre lumière de la prison ne permettait pas de découvrir les traits du vieillard; il demande Eudore; on le lui montre en prières; il s'approche de lui, le prend dans ses bras affaiblis, et le presse sur son cœur en versant des larmes. Enfin il s'écrie avec des sanglots d'attendrissement :

— Je suis Zacharie !

— Zacharie ! répète Eudore saisi de joie et de trouble, Zacharie ! Vous, mon père ! vous, Zacharie !

Et il tombe aux genoux du vieillard.

— Ah ! mon fils, dit l'Apôtre des Francs, relevez-vous. C'est à moi à me prosterner. Que suis-je auprès de vous, qu'un vieillard inutile et ignoré ?

On s'assemble autour des deux amis; on veut savoir leur histoire; Eudore la raconte : des larmes coulent de tous les yeux. Le fils de Lasthénès demande à Zacharie quel conseil de la Providence l'a ramené des bords de l'Elbe aux rives du Tibre.

— Mon fils, répond le descendant de Cassius, les Francs ont été vaincus par Constance. Pharamond m'avait donné à une petite tribu qui, totalement subjuguée, fut transportée auprès de la colonie d'Agrippine. La persécution est survenue : comme elle ne règne point encore dans les

Gaules, où César protège les chrétiens, les évêques de Lutèce et de Lugdunum ont choisi un certain nombre de prêtres pour servir les confesseurs dans les autres parties de l'empire. J'ai cru devoir me présenter de préférence à des jeunes gens, dont l'âge plus que le mien est digne de la vie. On a bien voulu accepter ma prière, et j'ai été envoyé à Rome.

Zacharie apprit ensuite à Eudore l'heureuse arrivée de Constantin auprès de son père, la maladie de Constance, et la disposition des soldats, qui réservaient la pourpre à son fils. Cette nouvelle ranima le courage des chrétiens et les soutint dans ces moments d'épreuves. Eudore n'avait jamais été sans espérance, quoique les chrétiens eussent perdu leurs puissantes protectrices : Prisca avait accompagné son époux à Salone, et Valérie avait été exilée en Asie par Galérius. Du fond même des prisons, Eudore suivait un plan pour le salut de l'Église et du monde ; il voulait engager Dioclétien à reprendre l'empire, et il lui avait envoyé un messenger au nom des fidèles.

L'Église entière s'appuyait sur le courage, la prévoyance et les conseils d'Eudore, et Cymodocée réclamait en vain la protection de son époux. Elle voguait vers les rivages de la Macédoine. Des hommes affreux l'environnaient. Des soldats et des matelots, plongés du matin au soir dans la débauche et dans l'ivresse, insultaient à chaque instant l'innocence. Ils s'aperçurent bientôt que Dorothee et la fille de Démodocus étaient chrétiens. Il y a dans la croix une vertu qui se trahit aux regards du vice. Cette découverte augmenta l'insolence de ces barbares. Tantôt ils promettaient au couple infortuné de le livrer au bourreau en arrivant au rivage, tantôt ils le menaçaient de le jeter dans la mer pour apaiser le courroux de Neptune : ils faisaient

retentir aux oreilles de Cymodocée des hants abominables; et sa beauté enflammant leur brutal désir, il était à craindre qu'ils n'en vinsent aux derniers outrages.

Dorothée défendait l'innocence avec la prudence d'un père et le courage d'un héros. Mais que pouvait un seul homme contre une troupe de tigres furieux ?

Le Fils de l'Éternel, accompagné des chœurs célestes, revenait dans ce moment des bornes les plus reculées de la création. Il était sorti des demeures incorruptibles pour rendre la vie et la jeunesse à des mondes vieilliss. De globe en globe, de soleil en soleil, ses pas majestueux avaient parcouru toutes ces sphères qu'habitent des intelligences divines, et peut-être des hommes inconnus aux hommes. Rentré dans le sanctuaire impénétrable, il s'assied à la droite de Dieu; ses regards pacifiques tombent bientôt sur la terre. De tous les ouvrages du Tout-Puissant, il n'en est point à ses yeux de plus agréable que l'homme. Le Sauveur aperçoit le vaisseau de Cymodocée; il voit les périls de cette victime innocente qui doit attirer sur les gentils la bénédiction du Dieu d'Israël. Si le ciel a permis que cette nouvelle chrétienne fût éprouvée, c'est pour lui donner la force de surmonter les dernières afflictions qui la couvriront d'une gloire immortelle. Mais l'épreuve est assez longue; Cymodocée n'ira point s'égarer loin du théâtre de sa victoire. Le jour de son triomphe est venu, et les décrets éternels appellent au lieu du combat la vierge prédestinée.

Par un signe au milieu de la nue, Emmanuel fait connaître à l'ange des mers la volonté du Très-Haut. Aussitôt le vent, qui jusqu'alors avait été favorable au vaisseau de Cymodocée, expire : un calme profond règne dans les airs; à peine des brises incertaines se lèvent tour à tour

de divers côtés, rident la surface unie des flots, et viennent agiter les voiles sans avoir la force de les soulever. Le soleil pâlit au milieu de son cours, et l'azur du ciel, traversé de bandes verdâtres, semble se décomposer dans une lumière louche et troublée. Des sillons plombés s'étendent sans fin dans une mer pesante et morte ; le pilote, levant les mains, s'écrie :

— O Neptune ! que nous présagez-vous ? Si mon art n'est pas trompeur, jamais plus horrible tempête n'aura bouleversé les flots.

A l'instant il ordonne d'abattre les voiles, et chacun se prépare au danger.

Les nuages s'amoncellent entre le midi et l'orient ; leurs bataillons funèbres paraissent à l'horizon comme une noire armée ou comme de lointains écueils. Le soleil, descendant derrière ces nuages, les perce d'un rayon livide, et découvre dans ces vapeurs entassées des profondeurs menaçantes. La nuit vient : d'épaisses ténèbres enveloppent le vaisseau ; le matelot ne peut distinguer le matelot tremblant auprès de lui.

Tout à coup un mouvement parti des régions de l'aurore annonce que Dieu vient d'ouvrir le trésor des orages. La barrière qui retenait le tourbillon est brisée, et les quatre vents du ciel paraissent devant le dominateur des mers. Le vaisseau fuit et présente sa poupe bruyante au souffle impétueux de l'orient ; toute la nuit il sillonne les vagues étincelantes. Le jour renaît, et ne verse de clarté que pour laisser voir la tempête : les flots se déroulaient avec uniformité. Sans les mâts et le corps de la galère, que le vent rencontrait dans sa course, on n'aurait entendu aucun bruit sur les eaux. Rien n'était plus menaçant que ce silence dans le tumulte, cet ordre dans le désordre.

Comment se sauver d'une tempête qui semble avoir un but et des fureurs prémédités ?

Neuf jours entiers le navire est emporté vers l'occident avec une force irrésistible. La dixième nuit achevait son tour lorsqu'on entrevit, à la lueur des éclairs, des côtes sombres qui semblaient d'une hauteur démesurée. Le naufrage parut inévitable. Le patron du vaisseau place chaque marin à son poste, et ordonne aux passagers de se retirer au fond de la galère ; ils obéissent, et ils entendent la fatale planche se refermer sur eux.

C'est dans ces moments que l'on apprend bien à connaître les hommes. Un esclave chantait d'une voix forte ; une femme pleurait en allaitant l'enfant qui bientôt n'aurait plus besoin du sein maternel ; un disciple de Zénon se lamentait sur la perte de la vie. Pour Cymodocée, elle pleurait son père et son époux, et priait avec Dorothée celui qui sait nous retrouver jusque dans les flancs des monstres de l'abîme.

Une violente secousse entr'ouvre la galère, un torrent d'eau se précipite dans la retraite des passagers ; ils roulent pêle-mêle. Un cri étouffé sort de cet horrible chaos.

Une vague avait enfoncé la poupe du navire : la fille d'Homère et Dorothée sont jetés au pied des degrés qui conduisaient sur le pont. Ils y montent à demi suffoqués, Quel spectacle ! Le vaisseau s'était échoué sur un banc de sable : à deux traits d'arc de la proue, un rocher lisse et vert s'élevait à pic au-dessus des flots. Quelques matelots emportés par la lame nageaient dispersés sur le gouffre immense ; les autres se tenaient accrochés aux cordages et aux ancres. Le pilote, une hache à la main, frappait le mât du vaisseau, et le gouvernail, abandonné, allait tournant et battant sur lui-même avec un bruit rauque.

Restait une faible espérance : le flot, en s'engouffrant dans le détroit, pouvait soulever la galère, et la jeter de l'autre côté du banc de sable. Mais qui oserait tenir le gouvernail dans un tel moment ? Un faux mouvement du pilote pouvait donner la mort à deux cents personnes. Les mariniers, domptés par la crainte, n'insultaient plus les deux chrétiens ; ils reconnaissaient au contraire la puissance de leur Dieu et les suppliaient d'en obtenir leur délivrance. Cymodocée, oubliant leurs outrages et ses périls, se jette à genoux et fait un vœu à la mère du Sauveur ; Dorothee saisit le timon abandonné ; les yeux tournés vers la poupe, la bouche entr'ouverte, il attend la lame qui va rouler sur le vaisseau ou la vie ou la mort. La lame se lève, elle approche, elle se brise : on entend le gouvernail tourner avec effort sur ses gonds rouillés ; l'écueil voisin semble changer de place, et l'on sent, avec une joie mêlée d'un doute affreux, le vaisseau soulevé et emporté rapidement. Un moment du plus terrible silence règne parmi les matelots. Tout à coup une voix demande la sonde : la sonde se précipite ; on était dans une eau profonde ! Un cri de joie s'élève jusqu'au ciel.

Étoile des mers, patronne des navigateurs, le salut de ces infortunés fut un miracle de votre bonté divine. On ne vit point un dieu imaginaire lever la tête au-dessus des vagues et leur commander le silence ; mais une lumière surnaturelle entr'ouvrit les nuées : au milieu d'une gloire on aperçut une femme céleste portant un enfant dans ses bras et calmant les flots par un sourire. Les mariniers se jettent aux genoux de Cymodocée et confessent Jésus-Christ : première récompense que l'Éternel accorde aux vertus d'une vierge persécutée.

Le vaisseau s'approche doucement de la rive, où s'élevait une chapelle chrétienne abandonnée. On précipite au fond de la mer des sacs remplis de pierres attachés à un câble de Tyr, et l'ancre sacrée, dernière ressource dans les naufrages. Parvenus à fixer la galère, on se hâte de l'abandonner. Comme une reine environnée d'une troupe de captifs qu'elle vient de délivrer de l'esclavage, Cymodocée descend à terre, portée sur les épaules des matelots. A l'instant même elle accomplit son vœu. Elle marche à la chapelle en ruines. Les matelots la suivent deux à deux, demi-nus et couverts de l'écume des flots. Soit hasard, soit dessein du ciel, il restait dans cet asile désert une image de Marie à moitié brisée, l'épouse d'Eudore y suspendit son voile, tout trempé des eaux de la mer. Cymodocée prenait possession d'une terre réservée à sa gloire : elle entrait triomphante en Italie.

LIVRE VINGTIÈME

Cymodocée, arrêtée par les satellites d'Hiéroclès, est conduite à Rome.

Émeute populaire. Cymodocée, délivrée des mains d'Hiéroclès, est renfermée dans les prisons comme chrétienne. Disgrâce d'Hiéroclès. Il reçoit l'ordre de partir pour Alexandrie. Lettre d'Eudore à Cymodocée.

L'aurore avait rappelé les mortels aux fatigues et aux douleurs ; ils reprenaient de toutes parts leurs travaux pénibles : le laboureur suivait la charrue en arrosant de ses sueurs le sillon que le bœuf avait tracé ; la forge retentissait des coups du marteau qui tombait en cadence sur le fer étincelant ; une rumeur confuse s'élevait des cités. Le ciel était serein et l'orient radieux. On n'envoya point au-devant de Cymodocée une galère ornée de bandelettes ; un char attelé de quatre chevaux blancs ne l'attendait point sur la rive. Les honneurs que lui préparait l'Italie étaient de ceux qu'elle décernait aux chrétiens : la persécution et la mort.

Les décrets du ciel avaient conduit la fille d'Homère non loin de Tarente, sous un promontoire avancé qui dérobaux yeux des naufragés la patrie d'Architas. Le pilote monta sur de hauts rochers, et, jetant ses regards autour de lui, il s'écria tout à coup :

— L'Italie ! l'Italie !

A ce nom, Cymodocée sentit ses genoux se dérober sous elle; son sein se souleva comme la vague enflée par le vent. Dorothee fut obligé de la soutenir dans ses bras, tant elle éprouva de joie à fouler la même terre que son époux. Puisque Dieu la séparait de son père, qu'elle croyait encore en Messénie, du moins elle pouvait voler à Rome.

— Je suis chrétienne à présent, disait-elle : Eudore ne peut plus m'empêcher de partager ses douleurs.

Comme Cymodocée prononçait ces mots, on vit un vaisseau tourner le promontoire voisin. Il était tiré par une barque chargée de soldats. Bientôt les matelots cessent de ramer. Les soldats coupent la corde qui servait à traîner le vaisseau; le vaisseau s'arrête, s'enfonce peu à peu, et disparaît sous les flots.

C'était une de ces galères remplies de pauvres et de malheureux que Galérius faisait noyer sur des côtes solitaires. Quelques-unes des victimes, dégagées de leur prison par les vagues, nagent vers la barque des soldats, ceux-ci les repoussent avec leurs piques, et, joignant la raillerie à l'atrocité, ils les envoient souper chez Neptune. A ce spectacle, les matelots de la galère de Cymodocée s'enfuirent épouvantés le long des sirtes; mais Dorothee et sa compagne ne peuvent vaincre dans leur cœur la charité, signe ineffaçable du chrétien. Ils appellent les infortunés qui luttent encore contre le trépas; ils leur tendent les mains, ils parviennent à les sauver. Aussitôt les ministres de Galérius abordent au rivage; ils entourent Dorothee et la fille de Démodocus.

— Qui êtes-vous, dit le centurion d'une voix menaçante, vous qui ne craignez point d'arracher à la mort les ennemis de l'empereur ?

— Je sais Dorothée, répondit le chrétien, dont l'indignation trahit la prudence; je remplis les devoirs imposés à l'homme. Ah! il faut que Tarente ait conservé ses dieux irrités pour avoir ainsi perdu tout sentiment de piété et de justice! ↘

Au nom de Dorothée, connu dans tout l'empire, le centurion n'ose porter la main sur un homme d'un rang aussi élevé; mais il demande quelle est cette femme dont la pitié imprudente s'est rendue coupable en violant les édits.

— Elle est sans doute chrétienne! s'écrie-t-il, frappé de son humanité et de sa modestie. Où allez-vous? d'où venez-vous? comment êtes-vous ici? Savez-vous qu'on ne peut entrer en Italie sans un ordre particulier d'Héroclès?

Dorothée raconte son naufrage, et cherche à cacher le nom de sa compagne. Le centurion se transporte à la galère échouée.

Lorsque, menacée par les matelots, Cymodocée s'était vue au moment de perdre la vie, elle avait écrit à son père et à son époux deux lettres d'adieux, remplies de douleur et de passion. Ces lettres, restées à bord, apprirent son nom aux soldats, et une croix trouvée sur son lit décela sa religion: ainsi Philomèle se trahit par des chants d'amour qui la découvrent à l'oiseleur; ainsi l'on reconnaît les épouses des rois à leur sceptre.

Le centurion dit à Dorothée:

— Je suis obligé de vous retenir sous ma garde avec cette Messénienne. Les ordres contre les chrétiens sont exécutés dans toute leur rigueur; et, si je vous laissais libre, je courrais risque de la vie. Je vais faire partir un messenger, et le ministre de l'empereur disposera de votre sort.

Hiéroclès exerçait alors sur le monde romain un pouvoir absolu; mais il était plongé dans de vives inquiétudes. Publius, préfet de Rome, commençait à l'emporter sur lui dans la faveur de Galérius. Le rival d'Hiéroclès le traversait dans tous ses projets. Las d'attendre le retour de Cymodocée, le persécuteur voulait-il livrer Eudore aux tourments, Publius trouvait quelque moyen de retarder le sacrifice. Hiéroclès, fidèle à ses premiers desseins, reculait-il le jugement du fils de Lathénès, Publius disait à l'empereur :

— Pourquoi le ministre de Votre Éternité n'abandonne-t-il pas au glaive le dangereux chef des rebelles ?

Le silence de l'Orient sur la fille d'Homère alarmait aussi le coupable amour du persécuteur. Dans son impatience, il avait placé des sentinelles à tous les ports de l'Italie et de la Sicile; de nombreux courriers lui apportaient nuit et jour des nouvelles du rivage. Ce fut au milieu de ces perplexités qu'il reçut le messager de Tarente. Au nom de Cymodocée, il pousse un cri de joie et se précipite de son lit : tel le chanteur d'Iliion peint le monarque du Tartare s'élançant de son trône. Les lèvres tremblantes, les yeux égarés d'amour et de joie :

— Qu'on amène en ma présence, s'écria-t-il, mon esclave messénienne! Mon bonheur me la renvoie.

En même temps il ordonne de rendre la liberté à l'officier du palais de Dioclétien.

Dorothee avait à Rome de nombreux partisans et de zélés protecteurs, même parmi les païens. Cet homme juste ne s'était jamais servi de sa fortune et de son pouvoir que pour prévenir les violences et protéger l'innocent. Il recueillait en ce moment le fruit de ses vertus, et l'opinion publique lui servait de défense contre un mi-

nistre pervers. La rencontre de ce chrétien puissant et de Cymodocée parut à Hiéroclès un effet du hasard ; il ne voulut point s'attirer de nouveaux ennemis, lorsqu'il avait déjà Publius à combattre. L'apostat sentait intérieurement que les haines publiques s'amoncelaient sur sa tête : c'est ainsi que, dans la crainte de soulever le peuple en faveur d'un vieux prêtre des dieux, il avait laissé Démodocus errer obscurément au milieu de Rome. Dieu commençait à aveugler le méchant. Au lieu de marcher droit à son but, il s'embarrassait dans des prévoyances humaines ; et, à force de politique, de finesse et de calcul, il venait tomber dans les pièges qu'il prétendait éviter. Hiéroclès, aux yeux de la foule, paraissait encore tout-puissant ; mais un œil exercé voyait en lui des signes de dépérissement et de décadence : tel s'élève un chêne dont la tête touche au ciel, dont les racines descendent aux enfers ; il semble braver les hivers, les vents et la foudre ; le voyageur, assis à ses pieds, admire ses inébranlables rameaux qui ont vu passer les générations des mortels ; mais le pâtre, qui contemple le roi des forêts du haut de la colline, le voit élever au-dessus de son feuillage verdoyant une couronne desséchée.

Sur une colline qui dominait l'amphithéâtre de Vespasien, Titus avait bâti un palais des débris de la Maison dorée de Néron. Là se trouvaient réunis tous les chefs-d'œuvre de la Grèce. De vastes péristyles, des salles incrustées de marbre d'Orient et pavées de mosaïques précieuses, étalaient aux regards les miracles de la sculpture antique : le *Mercure* de Zénodore, enlevé à la cité d'Arverne dans les Gaules, frappait par ses dimensions colossales, qui n'étaient rien à sa légèreté ; la *Joueuse de flûte* de Lysippe semblait chanceler en riant sous le pouvoir de Bacchus ;

la *Vénus* de bronze de Praxitèle disputait le prix de la *Vénus* de marbre de cet artiste divin; sa *Matrone en larmes* et sa *Phryné dans la joie* montraient la flexibilité de son art. la passion du sculpteur se décelait dans les traits de la courtisane, qui semblait promettre au génie la récompense de l'amour. Tout auprès de *Phryné*, on admirait la *Lionne sans langue*; symbole ingénieux de cette autre courtisane qu mourut dans les tourments plutôt que de trahir Harmodius et Aristogiton. La statue du *Désir*, qui le faisait naître, celle de *Mars en repos* et de *Vesta assise*, immortalisaient dans ces lieux le talent de Scopas. Galérius, à tous ces monuments sans prix, avait ajouté le Taureau d'airain que Périllus inventa pour Phalaris.

Le nouvel empereur habitait ce beau palais. Hiéroclès, son digne ministre, occupait un des portiques de la demeure du maître du monde. Les appartements du philosophe stoïque surpassaient en magnificence ceux même de Galérius. Sur les murs polis avec art étaient représentés des paysages charmants, de vastes forêts, de fraîches cascades. Les tableaux des plus grands maîtres ornaient des bains enchantés et des cabinets voluptueux : ici paraissait la *Junon Lacinienne* : pour servir de modèle à ce chef-d'œuvre, les Agrigentins avaient jadis offert leurs filles nues aux regards de Zeuxis; là, c'était la *Vénus* d'Apelles, sortant de l'onde, digne de régner sur les dieux ou d'être aimée d'Alexandre. On voyait mourir d'amour le *Satyre* de Protogène : l'habitant des bois expirait sur la mousse, à l'entrée d'une grotte tapissée de lierre; sa main laissait échapper sa flûte, son thyrsé était brisé, sa tasse renversée; et tel était l'artifice du peintre, qu'il avait su réunir ce que *Vénus* a de plus matériel dans la brute et de plus céleste dans l'homme. Malheur à celui qui fit sortir les

beaux-arts des temples de la divinité pour en décorer la demeure des mortels ! Alors les œuvres sublimes du silence, de la méditation et du génie devinrent les causes, les éléments, les témoins des plus grands crimes ou des passions les plus honteuses.

Hiéroclès attendait la fille de Démodocus dans la plus belle salle de son palais. A l'une des extrémités de cette salle respirait l'*Apollon* vainqueur du serpent ennemi de Latone ; à l'extrémité opposée s'élevait le groupe de *Laocoon et de ses fils*, comme si le sage, au milieu de ces voluptés, n'avait pu se passer de l'image de l'humanité souffrante ! La pourpre, l'or, le cristal, étincelaient de toutes parts. On entendait sans cesse le doux bruit des eaux et d'une musique lointaine. Les fleurs les plus rares de l'Asie embaumaient l'air, et des parfums exquis brûlaient dans des vases d'albâtre.

Les satellites d'Hiéroclès lui amènent enfin la proie qu'il poursuit depuis si longtemps. Par des détours obscurs et des portes secrètes que l'on referme soigneusement sur ses pas, Cymodocée est conduite aux pieds du persécuteur. Les esclaves se retirent, et la fille de Démodocus reste seule avec un monstre qui ne craint ni les hommes ni les dieux.

Elle cachait sa douleur sous les replis d'un voile. On n'entendait que le bruit de ses pleurs, comme on est frappé dans les bois du murmure d'une source qu'on ne voit point encore. Son sein, agité par la crainte, soulevait sa robe blanche. Elle remplissait la salle d'une espèce de lumière, pareille à cette clarté qui émane du corps des anges et des esprits bienheureux.

Hiéroclès demeure un moment interdit devant l'autorité de l'innocence, de la faiblesse et du malheur. Ses

avidés regards se repaissent de tant de charmes. Il contemple avec une ardeur effrayante celle qu'il n'a jamais vue si près de lui, celle dont il n'a jamais touché ni la main, ni le voile, celle dont il n'a jamais entendu la voix que dans les chœurs des vierges, et qui pourtant a disposé des jours, des nuits, des pensées, des songes, des crimes de l'apostat. Bientôt la passion de cet homme dévoué à l'enfer surmonte le premier moment d'hésitation et de trouble. Il affecte d'abord une modération que l'amour, la jalousie, la vengeance, l'orgueil, ne pouvaient permettre à son cœur. Il adresse ces mots à Cymodocée :

— Cymodocée, pourquoi cette frayeur et ces larmes ? Tu sais que je t'aime. Soumis à tes moindres volontés, tu me verras t'obéir comme ton esclave, si tu consens à m'écouter.

L'insolent favori de la fortune soulève le voile de Cymodocée. Il reste ébloui des grâces qu'il découvre. La vierge rougit, et, cachant dans son sein son visage baigné de larmes :

— Je ne veux rien de toi, dit-elle. Je ne te demande rien que de me rendre à mon père. Les bois du Pamysus sont plus agréables à mon cœur que tous tes palais.

— Eh bien, répondit Hiéroclès, je te rendrai à ton père ; je comblerai ce vieillard de gloire et de richesses : mais songe qu'une résistance inutile pourrait perdre à jamais l'auteur de tes jours.

— Me rendras-tu aussi à mon époux ? s'écria Cymodocée en joignant ses mains suppliantes.

A ce nom Hiéroclès pâlit, et, contenant à peine sa rage :

— Quoi ! dit-il, à ce perfide qui s'est emparé de ton cœur par des philtres et des enchantements ! Écoute : il va

perdre la vie dans les tourments. Juge de mon amour pour toi : j'arracherai à la mort ce rival odieux.

Cymodocée, trompée et poussant un cri de joie, tombe aux pieds d'Hiéroclès ; elle embrasse ses genoux.

— Illustre seigneur, dit-elle, vous êtes placé à la tête des sages. Démodocus, mon père, m'a souvent raconté que la philosophie élève les mortels au-dessus de ce que j'appelais les dieux. Protégez donc, ô maître des hommes ! protégez l'innocence, et réunissez deux époux injustement persécutés !

— Nymphé divine, s'écria Hiéroclès transporté d'amour, relève-toi ! Ne vois-tu pas que tes charmes détruisent l'effet de tes prières ? Eh ! qui pourrait te céder à un rival ? La sagesse, enfant trop aimable, consiste à suivre les penchans de son cœur. N'en crois pas une religion farouche qui veut commander à tes sens. Les préceptes de pureté, de modestie, d'innocence, sont sans doute utiles à la foule ; mais le sage jouit en secret des biens de la nature. Les dieux n'existent point, ou ne se mêlent point des choses d'ici-bas. Viens donc, ô vierge ingénue ! viens : abandonnons-nous sans remords aux délices de l'amour et aux faveurs de la fortune.

A ces mots Hiéroclès jette ses bras autour de Cymodocée, comme un serpent s'enlace autour d'un jeune palmier ou d'un autel consacré à la pudeur. La fille de Démodocus se dégage avec indignation des embrassements du monstre.

— Quoi ! dit-elle, c'est là le langage de la sagesse ! Ennemi du ciel, tu oses parler de vertu ! Ne m'as-tu pas promis de sauver Eudore ?

— Tu m'as mal compris, s'écrie Hiéroclès, le cœur palpitant de jalousie et de colère. Tu me parles trop de cet homme, plus horrible à mes yeux que cet enfer dont me

menacent tes chrétiens. L'amour que tu lui portes est l'arrêt de sa mort. Pour la dernière fois, sache à quel prix je laisserai vivre Eudore : il meurt si tu n'es à moi.

La réprobation parut tout entière sur le visage d'Hiéroclès. Un sourire contracte ses lèvres, et des gouttes de sang tombent de ses yeux. La chrétienne, qui jusqu'alors avait été frappée de terreur, se sentit soudain relevée par le coup qui devait l'abattre. Il n'est d'affreux que le commencement du malheur ; au comble de l'adversité, on trouve, en s'éloignant de la terre, des régions tranquilles et sereines : ainsi, lorsqu'on remonte les rives d'un torrent furieux, on est épouvanté, au fond de la vallée, du fracas de ses ondes ; mais à mesure que l'on s'élève sur la montagne, les eaux diminuent, le bruit s'affaiblit, et la course du voyageur va se terminer aux régions du silence dans le voisinage du ciel.

Cymodocée jette un regard de mépris sur Hiéroclès.

— Je te comprends, dit-elle, et je vois à présent pourquoi mon époux n'a point encore reçu sa couronne ; mais sache que je n'achèterai point par le déshonneur la vie du guerrier que j'aime plus que la lumière des cieux. Il n'est point de supplice qu'Eudore ne préfère à celui de me voir à toi ; tout faible qu'il est, mon époux se rit de ta puissance : tu ne peux que lui donner la palme, et j'espère la partager avec lui.

— Non, dit Hiéroclès furieux, je n'aurai point perdu le fruit de tant de souffrances, d'humiliations et de complots : j'obtiendrai par la force ce que tu me refuses, et tu verras périr le traître que tu ne veux pas sauver.

Il dit, et poursuit Cymodocée, qui fuit dans la vaste salle. Elle se précipite aux pieds du *Laocoon*, elle menace le persécuteur de se briser la tête contre le marbre ; elle

embrasse la statue, et semble un troisième enfant expirant de douleur aux pieds d'un père infortuné.

— Mon père ! s'écrie-t-elle, mon père, ne viendras-tu pas me secourir ? Vierge sainte, ayez pitié de moi !

A peine a-t-elle prononcé cette prière, le palais retentit des clameurs de mille voix tumultueuses. On frappe à coups redoublés aux portes d'airain.

Hiéroclès, étonné, suspend sa poursuite. Dieu, par un effroi soudain, fixe les pas et glace le cœur du pervers.

— C'est la vierge sainte ! s'écrie Cymodocée ; elle vient : méchant, tu vas être puni !

Le bruit augmente. Hiéroclès ouvre la porte d'une galerie qui dominait les cours du palais ; il aperçoit une foule immense : au milieu est un vieillard qui tient un rameau de suppliant, et porte la robe et les bandelettes d'un prêtre des dieux. On entend de toutes parts ces cris :

— Qu'on lui rende sa fille ! Qu'on livre le traître au suppliant du peuple romain !

Ces mots parviennent à Cymodocée : elle s'élançe aussitôt dans la galerie ; elle reconnaît son père . . . Démodocus à Rome ! . . . Du haut du palais, Cymodocée avance la tête, ouvre les bras et se penche vers Démodocus. Un cri s'élève :

— La voilà ! C'est une prêtresse des Muses ! c'est la fille de ce vieux prêtre des dieux.

Démodocus reconnaît sa fille ; il la nomme par son nom ; il verse des torrents de larmes, il déchire ses vêtements, il tend au peuple des mains suppliantes. Hiéroclès appelle ses esclaves ; il veut enlever Cymodocée ; mais la foule :

— Il y va de ta vie, Hiéroclès ! nous te déchirerons de

notre propre main si tu fais la moindre violence à cette vierge des Muses.

Des soldats mêlés parmi le peuple tirent leurs épées et menacent le persécuteur. Cymodocée s'attache aux colonnes de la galerie ; là Reine des anges l'y retient par des nœuds invisibles : rien ne l'en peut arracher.

Dans ce moment, Galérius, effrayé du tumulte qu'il entendait dans son palais, paraît sur un balcon opposé, entouré de sa cour et de ses gardes. Le peuple s'écrie :

— César ! justice, justice !

L'empereur, par un signe de la main, commande le silence ; et le peuple romain, avec ce bon sens qui le caractérise, se tait et écoute.

Le préfet de Rome, qui favorisait secrètement cette scène afin de perdre Hiéroclès, était auprès de Galérius ; il interroge le peuple :

— Que voulez-vous de la justice d'Auguste ?

— Vieillard, réponds ! s'écrie la foule.

Démodocus prend la parole :

— Fils de Jupiter et d'Hercule, divin empereur, aie pitié d'un père qui réclame sa fille ; Hiéroclès l'a renfermée dans ton palais : tu la vois échevelée à ce portique auprès de son ravisseur ; il veut faire violence à une prêtresse des Muses ; je suis moi-même un prêtre des dieux ; protège l'innocence, la vieillesse et les autels.

Hiéroclès répond du haut du portique :

— Divin Auguste, et vous, peuple romain, on vous trompe : cette Grecque est une esclave chrétienne, qu'injustement on me veut ravir.

Démodocus :

— Elle n'est pas chrétienne, ma fille n'est pas esclave : je suis citoyen romain. Peuple, n'écoutez pas notre ennemi.

— Ta fille est-elle chrétienne? s'écrie le peuple d'une commune voix.

— Non, répartit Démodocus, elle est prêtresse des Muses : il est vrai que, pour épouser un chrétien, elle voulait....

— Est-elle chrétienne? interrompit le peuple. Qu'elle parle elle-même.

Alors, Cymodocée, levant les yeux au ciel, répond :

— Je suis chrétienne.

— Non, tu ne l'es pas! s'écrie Démodocus avec des sanglots. Aurais-tu la barbarie de vouloir être à jamais séparée de ton père? Auguste, peuple romain, ma fille n'a pas été marquée du sceau de la religion nouvelle.

Dans ce moment, la fille d'Homère découvre Dorothée au milieu de la foule.

— Mon père, dit la vierge en larmes, je vois auprès de vous Dorothée; c'est lui, sans doute, qui vous a conduit ici pour me sauver : il sait que je suis chrétienne, que j'ai été marquée du sceau de ma religion; il a été témoin de mon bonheur. Je ne puis nier ma foi : je veux être l'épouse d'Eudore.

Le peuple s'adressant à Dorothée :

— Est-elle chrétienne?

Dorothée baissa la tête et ne répondit point.

— Vous le voyez, s'écrie Hiéroclès, elle est chrétienne. Je réclame mon esclave.

Le peuple interdit demeure suspendu entre sa fureur contre les chrétiens, sa haine pour Hiéroclès, et sa pitié pour Cymodocée, puis, satisfaisant à la fois sa justice et ses passions :

— Cymodocée est chrétienne, dit-il : qu'on la livre au préfet de Rome et qu'elle subisse le sort des chrétiens;

mais qu'on l'arrache à Hiéroclès, dont elle ne peut être l'esclave : Démodocus est citoyen romain.

Auguste confirme cette espèce de sentence par un signe de tête, et Publius se hâte de l'exécuter.

Retiré dans son palais, Galérius est agité par des mouvements de honte et de colère : il ne peut pardonner à Hiéroclès d'être la cause d'un rassemblement séditieux qui avait osé violer l'asile même du prince.

Le préfet de Rome revient trouver Galérius.

— Auguste, lui dit-il, la sédition est apaisée : cette chrétienne de Messénie est jetée dans les prisons. Prince, je ne saurais vous le cacher, votre ministre a compromis le salut de l'empire. Il prétend être l'ennemi des chrétiens ; toutefois, il épargne depuis longtemps la vie du plus dangereux des rebelles. Cymodocée était destinée pour épouse à Eudore : il est bien malheureux que votre premier ministre ait de ridicules démêlés de jalousie avec le chef de vos ennemis.

Publius s'aperçoit de l'effet de ce discours ; il se hâte d'ajouter :

— Mais, prince, ce ne sont pas là les seuls torts d'Hiéroclès : si on voulait l'en croire, ce serait lui qui vous aurait fait nommer Auguste ; ce Grec, qui doit tout à vos bontés, vous aurait revêtu de la pourpre....

Publius s'interrompt à ces mots, comme s'il eût renfermé dans son cœur des choses encore plus injurieuses à la majesté du prince. Galérius rougit, et l'habile courtisan vit qu'il avait touché la plaie secrète.

Publius n'avait point ignoré l'arrivée de Dorothée à Rome, son entrevue avec Démodocus, et les démarches de celui-ci pour conduire la foule au palais : il eût été facile à Publius de prévenir le mouvement populaire ;

mais il se garda bien de faire manquer un projet qui pouvait renverser Hiéroclès; il favorisa même par des agents secrets les desseins de Démodocus : maître de tous les ressorts qui faisaient jouer cette grande machine, ses discours insidieux achevèrent d'alarmer l'esprit de Galérius.

— Qu'on me délivre de ce chrétien et de ses complices, dit l'empereur. Je vois avec regret qu'Hiéroclès ne peut plus rester auprès de moi; mais, en récompense de ses services passés, je le nomme gouverneur de l'Égypte.

Alors Publius, au comble de la joie :

— Que votre majesté divine se repose sur moi de tous ces soins. Eudore mérite mille fois la mort; mais, comme ses trahisons ne sont pas assez prouvées, il suffira de le faire juger comme chrétien. Quant à Cymodocée, elle sera condamnée à son tour avec la foule des impies. Hiéroclès va recevoir les ordres de Votre Éternité.

Ainsi parle Publius, et sur-le-champ il fait connaître à Hiéroclès sa destinée.

Le ministre pervers relit plusieurs fois la lettre impériale qui l'éloigne de la cour. Ses joues pâles, ses yeux égarés, sa bouche entr'ouverte, exprimaient les douleurs du courtisan criminel qui voit s'évanouir dans un instant les songes de sa vie.

— Dieu des chrétiens, s'écrie-t-il, est-ce toi qui me poursuis? Pour obtenir Cymodocée, j'ai laissé vivre Eudore, et Cymodocée m'échappe, et mon rival mourra d'une autre main que de la mienne! J'ai méprisé dans Rome un obscur vieillard, j'ai cru devoir laisser la liberté à un chrétien puissant, et Démodocus et Dorothée m'ont perdu! O aveugle prévoyance humaine! ô vaine et fastueuse sagesse, qui n'as pu me conserver ma puissance et qui ne peux me consoler!

Tels étaient les aveux que la douleur arrachait à Hiéroclès. Des larmes indignes mouillaient ses paupières. Il déplorait son sort avec la faiblesse d'une femme de peu de sens et d'un moindre cœur : il eût pourtant voulu sauver Cymodocée ; mais le lâche ne se sentait pas assez de courage pour exposer sa vie.

Tandis qu'il hésite entre mille projets, qu'il ne peut ni se résoudre à braver l'orage, ni consentir à s'éloigner, Dorothee avait instruit Eudore de l'arrivée de Cymodocée et des événements du palais. Les confesseurs, rassemblés autour du fils de Lasthénès, le félicitaient d'avoir choisi une épouse si courageuse et si fidèle. La joie d'Eudore était grande, quoique troublée par les nouveaux périls qu'allait courir la jeune chrétienne.

— Elle a donc confessé Jésus-Christ la première ! s'écriait-il dans un saint transport. Cet honneur était réservé à son innocence !

Ensuite il pleurait d'attendrissement en songeant que sa bien-aimée avait reçu le baptême dans les eaux du Jourdain par la main de Jérôme.

— Elle est chrétienne ! répétait-il à tout moment. Elle a confessé Jésus-Christ devant le peuple romain ; je puis donc mourir en paix ; elle viendra me retrouver !

Un rayon d'espérance commençait à luire dans les cachots. La disgrâce d'Hiéroclès pouvait amener un changement dans l'empire. Constantin menaçait Galérius du fond de l'Occident ; le messager qu'Eudore avait envoyé à Dioclétien pouvait rapporter d'heureuses nouvelles. Lorsqu'un vaisseau pendant une nuit affreuse a fait naufrage, les matelots boivent l'onde amère et luttent à peine contre les flots ; si une aurore trompeuse perce un moment les ténèbres et découvre à ces infortunés une terre prochaine,

ils nagent avec effort vers la rive ; mais bientôt l'aurore s'éteint, la tempête recommence, et les nautoniers s'enfoncent dans l'abîme. Telle fut la courte espérance, tel fut le sort des chrétiens.

Les martyrs chantaient encore au Très-Haut un cantique de louanges, lorsqu'ils virent entrer Zacharie. Déjà l'apôtre des Francs connaissait le destin de son ami :

— Chantez, dit-il, mes frères, chantez ! Vous avez un juste sujet de joie : demain un grand saint augmentera peut-être le nombre de vos intercesseurs auprès de Dieu !

Tous les confesseurs se turent. Le silence règne un moment dans la prison. Chacun cherche à deviner quelle est l'heureuse victime, chacun désire que le sort soit tombé sur lui, chacun repasse dans son esprit les titres qu'il peut avoir à cet honneur. Eudore avait à l'instant compris Zacharie ; mais il rejetait les espérances du martyr comme une pensée superbe et une tentation de l'enfer. Il craignait de pécher par orgueil en se désignant lui-même ; il se jugeait indigne de mourir de préférence à ces vieux confesseurs qui, depuis si longtemps, combattaient pour Jésus-Christ. Zacharie fit bientôt cesser cette sublime incertitude et cette émulation divine ; il s'approche d'Eudore :

— Mon fils, dit-il, je vous ai sauvé la vie ; vous me devez votre gloire : ne m'oubliez pas quand vous serez dans le ciel.

A l'instant tous les évêques, tous les prêtres, tous les prisonniers tombent aux genoux du martyr, baisent le bas de ses vêtements et se recommandent à ses prières. Eudore, resté debout au milieu de ces vieillards prosternés, ressemblait à un jeune cèdre du Liban, seul rejeton d'une forêt antique abattue à ses pieds.

Un licteur, précédé de deux esclaves portant des torches

de cyprès, pénètre dans le cachôt. Surpris de l'adoration des prisonniers, qui demeurèrent dans la même attitude, il en croyait à peine ses regards :

— Roi des chrétiens, dit-il à l'époux de Cymodocée, quel est parmi ton peuple le tribun que l'on nomme Eudore ?

-- C'est moi, répondit le fils de Lasthénès.

— Eh bien, dit le licteur encore plus étonné, c'est donc toi qui dois mourir ?

— Vous le voyez à mes honneurs, répartit Eudore.

Un esclave déroule l'écrit fatal, et lit à haute voix l'ordonnance de Publius :

« Eudore, fils de Lasthénès, natif de Mégalopolis en Arcadie, jadis tribun de la légion britannique, maître de la cavalerie, préfet des Gaules, paraîtra demain au tribunal de Festus, juge des chrétiens, pour sacrifier aux dieux ou mourir. »

Eudore s'inclina, et le licteur sortit.

Comme dans les fêtes de la ville de Thésée on voit une jeune canéphore se dérober aux yeux de la foule qui vante sa pudeur et ses grâces, ainsi Eudore, qui porte déjà les palmes du sacrifice, se retire au fond de la prison pour éviter les louanges de ses compagnons de gloire. Il demande la liqueur mystérieuse dont les chrétiens se servaient entre eux aux temps des persécutions, et il trace ses adieux à Cymodocée.

Ange des saintes amours, vous qui gardez fidèlement l'histoire des passions vertueuses, daignez me confier la page du livre de mémoire où vous gravâtes les tendres et pieux sentiments du martyr !

« Eudore, serviteur de Dieu, enchaîné pour l'amour de Jésus-Christ à notre sœur Cymodocée, désignée pour

notre épouse et la compagne de nos combats, paix, grâce et amour.

» Ma colombe, ma bien-aimée, nous avons appris avec une joie digne de l'amour qui est pour vous dans notre cœur, que vous aviez été baptisée dans les eaux du Jourdain par notre ami le solitaire Jérôme. Vous venez de confesser Jésus-Christ devant les juges et les princes de la terre. O servante du Dieu véritable! quel éclat doit avoir maintenant votre beauté! Pourrions-nous nous plaindre, nous trop justement puni, tandis que vous, Ève encore non tombée, vous souffrez les persécutions des hommes? Ce nous est une tentation dangereuse de penser que ces bras si faibles et si délicats sont abattus sous le poids des chaînes; que cette tête ornée de toutes les grâces des vierges, et qui mériterait d'être soutenue par la main des anges, repose sur une pierre dans les ténèbres d'une prison! Ah! s'il nous eût été donné d'être heureux avec vous!... Mais loin de nous cette pensée! Fille d'Homère, Eudore va vous devancer au séjour des concerts ineffables: il faut qu'il coupe le fil de ses jours, comme un tisserand coupe le fil de sa toile à moitié tissue. Nous vous écrivons de la prison de Saint-Pierre, la première année de la persécution. Demain nous comparaitrons devant les juges, à l'heure où Jésus-Christ mourut sur la croix. Ma bien-aimée, notre amour pour vous serait-il plus fort si nous vous écrivions de la maison des rois et durant l'année du bonheur?

» Il faut vous quitter, ô vous qui êtes née la plus belle entre les filles des hommes! Nous demandons au ciel avec larmes qu'il nous permette de vous revoir ici-bas, ne fût-ce que pour un moment. Cette grâce nous sera-t-elle accordée? Attendons avec résignation les décrets de la

Providence! Ah! du moins si nos amours ont été courts, ils ont été purs! Ainsi que la Reine des Anges, vous gardez le doux nom d'épouse sans avoir perdu le beau nom de vierge. Cette pensée, qui ferait le désespoir d'une tendresse humaine, fait la consolation d'une tendresse divine. Quel bonheur est le nôtre! O Cymodocée! nous étions destiné à vous appeler ou la mère de nos enfants ou la chaste compagne de notre félicité éternelle!

» Adieu donc, ô ma sœur! adieu, ma colombe, ma bien-aimée! Priez votre père de nous pardonner ses larmes. Hélas! il vous perdra peut-être, et il n'est pas chrétien: il doit être bien malheureux!

» Voici la salutation que moi, Eudore, j'ajoute à la fin de cette lettre :

» Souvenez-vous de mes liens, ô Cymodocée!

• Que la douceur de Jésus-Christ soit avec vous! •

LIVRE VINGT ET UNIÈME

Eudore est relevé de sa pénitence. Plaintes de Démodocus. Prison de Cymodocée. Cymodocée reçoit la lettre d'Eudore. Actes du martyre d'Eudore. Le Purgatoire.

C'était à l'heure où les courtisans de Galérius, couchés sur des lits de pourpre autour d'une table pompeusement servie, prolongeaient les délices du festin dans les ombres de la nuit. Les mains chargées de branches d'aneth, le front ceint d'une couronne de roses et de violettes, chaque convive faisait éclater ses transports. Des joueuses de flûte, habiles dans l'art de Terpsichore, irritaient les désirs par des danses efféminées et des chansons voluptueuses. Une coupe d'une rare beauté et aussi profonde que celle de Nestor, animait la joyeuse assemblée. Le dieu qui porte l'arc et le bandeau, et qui se rit des maux qu'il a faits, était, comme au banquet d'Alcibiade, l'objet des discours de ces hommes heureux. Le marbre, le cristal, l'argent. l'or, les pierres précieuses, renvoyaient et multipliaient l'éclat des flambeaux, et l'odeur des parfums de l'Arabie se mêlait à celle des vins de la Grèce.

A cette heure, les confesseurs chrétiens, abandonnés du monde et condamnés à mourir, préparaient aussi une fête

et un banquet dans les cachots de Saint-Pierre. Eudore devait comparaître le lendemain au tribunal du juge; il pouvait expirer au milieu des tourments; il était donc temps de le relever de sa pénitence.

On allume une lampe dans la prison. Cyrille, à qui l'évêque de Rome a remis ses pouvoirs, doit célébrer la messe de réconciliation. Gervais et Protais sont choisis pour servir le sacrifice: ils se revêtent d'une tunique blanche apportée par les frères, leurs cheveux blonds tombent en boucles sur leur cou découvert; une pudeur virginale respire dans tous leurs traits. On eût dit qu'ils marchaient au martyre, tant il y avait de joie et de modestie peintes sur le front de ces jeunes hommes!

Les prisonniers se mettent à genoux autour de Cyrille, qui commence à voix basse une messe sans calice et sans autel. Les confesseurs alarmés ne savent où il va consacrer la victime sans tache. O sublime invention de la charité! ô touchante cérémonie! le vieil évêque dépose l'hostie sur son cœur, qui devient ainsi l'autel du sacrifice. Jésus-Christ martyr est offert en holocauste sur le cœur d'un martyr! un Dieu s'élève de ce cœur, un Dieu descend dans ce cœur.

Cependant Eudore, dépouillé de l'habit de sa pénitence, reçoit en échange une robe éclatante de blancheur. Perséus et Zacharie se lèvent pour remplir les fonctions de diacre et d'archidiacre: ils adressent au nom des chrétiens ces paroles à Cyrille:

— Très-cher à Dieu, c'est ici le moment de la miséricorde; ce pénitent veut être réconcilié, et l'Église vous le demande: il a été postulant, auditeur, prosterné; faites-le remonter au rang des élus.

Cyrille dit alors:

— Pénitent, promettez-vous de changer de vie ? Levez les mains au ciel en signe de cette promesse.

Eudore leva vers le ciel ses bras chargés de chaînes : il parut orné de ses liens, comme une jeune épouse de ses bracelets et des franges d'or qui bordent sa robe. Cyrille prononça sur lui ces paroles :

— Fidèle, je t'absous par la miséricorde de Jésus-Christ, qui délie dans le ciel tout ce que ses apôtres délient sur la terre.

A ces mots, Eudore tombe aux pieds de l'évêque : il reçoit des mains du diacre le saint Viatique, ce pain du voyageur chrétien, préparé pour le pèlerinage de l'éternité. Les confesseurs admirent au milieu d'eux le martyr désigné, qui, semblable à un consul romain choisi par le peuple, va bientôt déployer les marques de sa puissance. Le monde n'aurait aperçu dans cette assemblée de proscrits que des hommes obscurs, destinés à périr du dernier supplice ; et pourtant là se voyaient les chefs d'une race nombreuse qui devait couvrir la terre ; là se trouvaient des victimes dont le sang allait éteindre le feu de la persécution et faire régner la croix sur l'univers. Mais combien de larmes couleront encore avant que cette persécution ait amené le jour du triomphe !

Démodocus n'était arrivé à Rome que pour avoir le cœur déchiré. Averti du premier malheur qui menaçait la prêtresse des Muses, il était parvenu à rassembler le peuple et à le conduire au palais de Galérius ; mais à peine a-t-il arraché Cymodocée des mains d'Hiéroclès, qu'elle lui est enlevée comme chrétienne. On interdit au vieillard la vue de sa fille : toute pitié a disparu depuis que la jeune Messénienne s'est déclarée de la secte proscrite. Le gardien de la prison de Saint-Pierre était humain, pitoyable, ac-

cessible à l'or : on pénétrait aisément jusqu'aux martyrs ; mais Sævus, gardien du cachot de Cymodocée, était ennemi furieux des chrétiens, parce que Blanche, sa femme, qui était chrétienne, avait en horreur ses débauches. Il n'avait jamais voulu consentir que l'on parlât, même devant lui, à la fille d'Homère, et il repoussait Démodocus par des outrages et des menaces.

Non loin de l'asile de douleur où gémissait l'épouse d'Eudore, s'élevait un temple consacré par les Romains à la Miséricorde : la frise en était ornée de bas-reliefs de marbre de Carrare, représentant des sujets consacrés par l'histoire ou chantés par la muse : on reconnaissait cette pieuse fille qui nourrit son père dans la prison et devint la mère de celui dont elle avait reçu la vie ; plus loin, Manlius, après avoir immolé son fils, revenait victorieux au Capitole ; les vieillards s'avançaient au-devant de lui, mais les jeunes Romains évitaient la rencontre du triomphateur. Ici, une brillante vestale, faisant remonter sur le Tibre le vaisseau qui portait l'image de Cybèle, entraînait avec sa ceinture les destins de Rome et de Carthage ; là Virgile, encore pasteur, était obligé d'abandonner les champs paternels ; là, dans la nuit fatale de son exil, Ovide recevait les adieux de son épouse.

Les astres finissaient et recommençaient leur cours, et retrouvaient Démodocus assis dans la poussière sous le portique de ce temple. Un manteau sale et déchiré, une barbe négligée, des cheveux en désordre et souillés de cendres, annonçaient le chagrin du vénérable suppliant. Tantôt il embrassait les pieds de la statue de la Miséricorde en les arrosant de ses pleurs ; tantôt il implorait la pitié du peuple : quelquefois il chantait sur la lyre pour tendre un piège aux passants, pour attirer par les accents

du plaisir l'attention que les hommes craignent de donner aux larmes.

— O siècle d'airain ! s'écriait-il, hommes haïs de Jupiter pour votre dureté ! quoi ! vous restez insensibles à la douleur d'un père ! Romains, vos ancêtres ont élevé des temples à la Piété filiale, et mes cheveux blancs ne peuvent vous toucher ! suis-je donc un parricide en horreur aux peuples et aux cités ? Ai-je mérité d'être dévoué aux Euménides ? Hélas ! je suis un prêtre des dieux ; j'ai été nourri sur les genoux d'Homère, au milieu du chœur sacré des Muses ! j'ai passé ma vie à implorer le ciel pour les hommes, et ils se montrent inexorables à mes prières ! Que demandé-je pourtant ? Qu'on me permette de voir ma fille, de partager ses fers, de mourir dans ses bras avant qu'elle me soit ravie. Romains, songez à l'âge si tendre de ma Cymodocée ! Ah ! j'étais le plus heureux des mortels que le soleil éclaire dans sa course ! Aujourd'hui quel esclave voudrait changer son sort contre le mien ? Jupiter m'avait donné un cœur hospitalier : de tous les hôtes que j'ai reçus à mes foyers, et qui ont bu avec moi la coupe de la joie, en est-il un seul qui vienne partager ma douleur ? Insensé est le mortel qui croit sa prospérité constante ! La Fortune ne se repose nulle part.

A ces mots, Démodocus, frappant ses mains avec désespoir, se roule sur la terre. Ses cris ne percent point les murs du cachot de sa fille. Les fidèles qui avaient précédé la nouvelle chrétienne dans ce lieu sanglant avaient tous donné leur vie pour Jésus-Christ. Cymodocée habitait seule la prison. Fatigué des soins qu'il était obligé de rendre à l'orpheline, Sævus insultait souvent à son malheur : ainsi, lorsque de grossiers villageois ont enlevé un aiglon sur la montagne, ils enferment dans une indigne cage l'héritier de l'empire des airs ; ils insultent par d'ignobles jeux

et des traitements inhumains à la majesté tombée : ils frappent cette tête couronnée ; ils éteignent ces yeux qui auraient contemplé le soleil ; ils tourmentent en mille façons ce jeune roi qui n'a point d'ailes pour fuir ou de serres pour repousser les outrages.

Nourrie dans les riantes idées de la mythologie, environnée jusqu'alors des images les plus douces et les plus gracieuses, Cymodocée avait à peine connu le nom de la tristesse et de l'adversité. Elle n'avait point été formée à cette école chrétienne où, dès le berceau, l'homme apprend à souffrir. Depuis quelque temps, soumise aux épreuves de la Providence, la fille d'Homère avait changé de religion en changeant de fortune, et le christianisme était venu lui donner contre les afflictions de la vie des secours que ne lui offrait point le culte des faux dieux. Elle étudiait avec ardeur les livres saints qu'elle avait trouvés dans sa prison et qui avaient appartenu à quelque martyr ; mais sans cesse obsédée par les souvenirs de son enfance et de sa jeunesse, elle ne pouvait goûter encore parfaitement ces hautes consolations de la religion qui nous élèvent au-dessus des regrets et des misères humaines. Souvent, au milieu de sa lecture, sa tête tombait sur la page sacrée, et la nouvelle chrétienne, saisie de douleur, redevenait un moment la prêtresse des Muses. Elle se représentait cette brillante lumière de la Messénie ; elle croyait errer dans les bois d'Amphise ; elle revoyait ces belles fêtes de la Grèce, ces chars roulant sous les ombrages de Némée, ces religieuses Théories parcourant, au son des flûtes, les sommets de l'Ira ou la plaine de Sténiclare. Elle songeait au bonheur dont elle jouissait autrefois avec son père, et au chagrin qui accablait maintenant ce vieillard. Où est-il ? que fait-il ? qui prend soin

de son âge et de ses larmes? Oh! que les peines de Cymodocée sont légères auprès de celles qui doivent accabler son père et son époux!

« Tandis que la fille de Démodocus se livre à ces pensers amers, elle entend tout à coup retentir des pas au fond de la prison. Blanche, la femme du gardien, s'avance et remet à Cymodocée la lettre d'Eudore, avec le secret nécessaire pour lire ces tristes adieux. Cette chrétienne timide, qui n'ose braver ouvertement son époux et les supplices, se hâte de sortir et referme les portes du cachot.

Cymodocée, restée seule, prépare aussitôt la liqueur qui, versée sur la page blanche, doit faire paraître les traits mystérieux que l'amour et la religion y avaient tracés. Au premier essai, elle reconnaît l'écrit d'Eudore; bientôt elle parvient à lire les premiers témoignages de l'amour de son époux; les expressions du martyr deviennent plus tendres; on entrevoit quelque annonce funeste; Cymodocée n'ose plus déchiffrer l'écrit fatal. Elle s'arrête; elle recommence, s'arrête de nouveau, recommence encore; enfin, elle arrive à ces mots :

« Fille d'Homère, Eudore va peut-être vous devancer au séjour des concerts ineffables. Il faut qu'il coupe le fil de ses jours, comme un tisserand coupe le fil de sa toile à moitié tissue. »

Soudain les yeux de la jeune chrétienne s'obscurcissent, et elle tombe évanouie sur la pierre de la prison.

Mais, ô Muse céleste! d'où viennent ces transports de joie qui éclatent dans les parvis éternels? Pourquoi les harpes d'or font-elles entendre ces sons mélodieux? Pourquoi le roi-prophète soupire-t-il ses plus beaux cantiques? Quelle allégresse parmi les anges! Le premier des martyrs, le glorieux Étienne, a pris dans le Saint des Saints

une palme éclatante; il la porte vers la terre avec un front incliné et respectueux. Cieux, racontez le triomphe du juste! Le moment si court des afflictions de la vie va produire un bonheur qui ne finira plus. Eudore a paru devant le juge!

Il dit adieu à ses amis; il a recommandé à leur charité son épouse et Démodocus. Les soldats ont conduit le martyr au temple de la Justice, bâti par Auguste, près du théâtre de Marcellus. Au fond d'une salle immense et découverte, s'élève une chaire d'ivoire surmontée de la statue de Thémis, mère de l'Équité, de la Loi et de la Paix. Le juge est placé sur cette chaire: à sa gauche sont des sacrificateurs, un autel; une victime; à sa droite des centurions et des soldats; devant lui, des entraves, un chevalet, un bûcher, une chaise de fer, mille instruments de supplice et de nombreux bourreaux: dans la salle est la foule du peuple. Eudore, enchaîné, se tient debout au pied du tribunal. Les hérauts, ministres de Jupiter et des hommes, commandent le silence. Le juge interroge, et l'écrivain grave sur des tablettes les Actes du martyr.

Festus, suivant les formes usitées, dit:

— Quel est ton nom?

Eudore répond:

— Je m'appelle Eudore, fils de Lasthénès.

Le juge dit:

— N'as-tu pas connaissance des édits qui ont été publiés contre les chrétiens?

Eudore répond:

— Je les connais.

Le juge dit:

— Sacrifie donc aux dieux.

Eudore répond:

— Je ne sacrifie qu'à un seul Dieu, créateur du ciel et de la terre.

Festus ordonne de dépouiller Eudore, de l'étendre sur le chevalet et de lui attacher des poids aux pieds.

Le juge dit :

— Eudore, je te vois pâlir, tu souffres. Aie pitié de toi-même : souviens-toi de ta gloire et des honneurs dont tu as été comblé ! Jette les yeux sur ta maison, près de tomber par ta chute : vois les larmes de ton père, écoute les plaintes de tes aïeux. Ne crains-tu point de combler d'un ennui éternel la déplorable vieillesse de ceux qui t'ont donné la vie ?

Eudore répond :

— Ma gloire, mes honneurs et mes parents sont dans le ciel.

Le juge dit :

— Seras-tu donc insensible aux douceurs et aux promesses d'un chaste hyménée ?

Eudore ne répond point.

Le juge dit :

— Tu t'attendris, achève ; laisse-toi toucher : sacrifie, ou tremble des maux qui t'attendent !

Eudore répond :

— Que me servirait d'avoir tremblé devant un juge qui doit mourir comme moi ?

Festus fait déchirer Eudore avec des ongles de fer. Le sang couvre le corps du confesseur, comme la pourpre de Tyr teint l'ivoire de l'Inde ou la laine la plus blanche de Milet.

Alors le juge :

— Es-tu vaincu ? Vas-tu sacrifier aux dieux ? Songe, si tu t'obstines, que tu entraîners dans ta perte ton

père, tes sœurs, et celle qui était destinée à ton lit.

Eudore s'écrie :

— D'où me vient ce bonheur d'être sacrifié trois fois pour mon Dieu ?

On écarte les pieds du confesseur dans les entraves ; on fait rougir la chaise de fer : on prépare la poix bouillante et les tenailles. Eudore ne paraît pas souffrir. On voyait sur son visage briller l'allégresse jointe à une douce gravité, et la majesté au milieu des grâces. La chaise de fer est préparée. Le docteur des chrétiens, assis dans le fauteuil embrasé, prêche plus éloquemment l'Évangile. Des séraphins répandent sur Eudore une rosée céleste, et son ange gardien lui fait une ombre de ses ailes. Il paraissait dans la flamme comme un pain délicieux préparé pour les tables éternelles. Les païens les plus intrépides détournaient la tête : ils ne pouvaient soutenir l'éclat du martyr. Les bourreaux fatigués se relayaient les uns les autres ; le juge regardait le chrétien avec un secret effroi : il croyait voir un dieu sur cette chaise ardente. Le confesseur lui crie :

— Remarquez bien mon visage, afin de le reconnaître à ce jour terrible où tous les hommes seront jugés !

A ces mots, Festus, troublé, fait suspendre le supplice. Il se précipite de son tribunal, passe derrière le rideau, et laisse l'écrivain lire en tremblant cette sentence :

« La clémence de l'invincible Auguste ordonne que celui qui, refusant d'obéir aux sacrés édits, n'a pas voulu sacrifier, soit exposé aux bêtes, dans l'amphithéâtre, le jour de la divine naissance de notre empereur éternel. »

Aussitôt Eudore est reporté par les soldats à la prison. Lèjà les confesseurs étaient instruits de son triomphe. Au moment où la porte du cachot s'entr'ouvre et laisse voir

aux évêques le martyr pâle et mutilé, ils s'avancent au-devant de lui, Cyrille à leur tête, et entonnent tous à la fois ce cantique :

« Il a vaincu l'enfer, il a cueilli la palme ! Entrez dans le tabernacle du Seigneur, ô prêtre illustre de Jésus-Christ !

« Quel éclat sort de ses plaies ! il a été éprouvé par le feu, comme l'argent raffiné, jusqu'à sept fois.

« Il a vaincu l'enfer, il a cueilli la palme ! Entrez dans le tabernacle du Seigneur, ô prêtre illustre de Jésus-Christ ! »

Les anges répétaient dans le ciel ce cantique, et un nouveau sujet d'allégresse charmait les esprits bienheureux.

Eudore, dans le cours de ses Actes glorieux, avait offert secrètement son sacrifice pour le salut de sa mère. Depuis longtemps averti en songe de la destinée de Séphora, il priait le Très-Haut d'accorder à cette vertueuse femme un rang parmi les élus. Elle était tombée, au sortir du monde, dans le lieu où les âmes achèvent d'expier leurs erreurs, parce qu'elle avait aimé ses enfants avec trop de faiblesse, et qu'elle était ainsi devenue la première cause des égarements de son fils. Eudore, par l'hommage volontaire de son sang, avait obtenu la fin des épreuves de Séphora. Les trois prophètes qui lisent devant l'Éternel le livre de vie, Isaïe, Élie et Moïse, proclament le nom de l'âme délivrée. Marie se lève de son trône : les anges qui lui présentent les vœux des mères, les pleurs des enfants, les douleurs des pauvres et des infortunés, suspendent un moment leurs offrandes. Elle monte vers son Fils : elle entre dans la région où l'Agneau règne au milieu des vingt-quatre vieillards ; elle s'avance jusqu'aux pieds d'Emmanuel, et s'inclinant devant la seconde Essence créée :

— O mon Fils ! si n'étant encore qu'une faible mortelle, j'ai porté dans mon sein le poids de votre éternité ; si vous daignâtes confier à mon amour le soin de votre humanité souffrante, daignez écouter ma prière. Vos prophètes ont annoncé la délivrance de la mère du nouveau martyr. Les fidèles vont-ils enfin jouir de la paix du Seigneur ? Fille des hommes, vous m'avez permis de vous présenter leurs larmes. Je vois un confesseur qu'un tigre va déchirer ; le sang qu'il a déjà répandu ne suffit-il pas pour racheter ce chrétien et le faire rentrer dans votre gloire ? Faut-il qu'il achève son sacrifice, et la voix de Marie ne peut-elle rien changer à la rigueur de vos conseils ?

Ainsi parle la Mère des sept douleurs. Alors le Messie, d'un ton miséricordieux :

— O ma mère ! vous le savez, je compatis aux larmes des hommes ; je me suis chargé pour eux du fardeau de toutes les misères du monde. Mais il faut que les décrets de mon Père s'accomplissent. Si mes confesseurs sont persécutés un moment sur la terre, ils jouiront dans le ciel d'une gloire sans fin. Cependant, ô Marie ! le moment de leur triomphe approche : la grâce même a commencé. Descendez vers les lieux où les fautes sont effacées par la pénitence ; ramenez au ciel avec vous la femme dont les prophètes ont déclaré la béatitude, et que la félicité du martyr pour lequel vous m'implorez, commence par le bonheur de sa mère.

Un sourire accompagne les paroles pacifiques du Sauveur du monde. Les vingt-quatre vieillards s'inclinent sur leurs trônes, les chérubins se voilent de leurs ailes, les sphères célestes s'arrêtent pour écouter le Verbe éternel ; et les profondeurs du chaos tressaillent et sont éclairées, comme si quelque création nouvelle allait sortir du néant.

Aussitôt Marie descend vers le lieu de la purification des âmes. Elle s'avance par un chemin semé de soleils, au milieu des parfums incorruptibles et des fleurs célestes que les anges répandent sous ses pas. Le chœur des vierges la précède en chantant des hymnes. Auprès d'elle paraissent les femmes les plus illustres : Élisabeth, dont l'enfant tressaillit à l'approche de Marie ; Madeleine, qui répandit un nard précieux sur les pieds de son maître et les essuya de ses cheveux ; Salomé, qui suivit Jésus au Calvaire ; la mère des Machabées, celle des sept enfants martyrs ; Lia et Rachel ; Esther, reine encore ; Débora, de qui la tombe vit croître le chêne des pleurs, et l'épouse d'Élimélech, que les anges ont appelée Belle et les hommes Noémi.

Entre le ciel et l'enfer s'étend une vaste demeure consacrée aux expiations des morts. Sa base touche aux régions des douleurs infinies et son sommet à l'empire des joies intarissables ; Marie porte d'abord la consolation aux lieux les plus éloignés du séjour des béatitudes. Là, des malheureux, haletants et couverts de sueur, s'agitent au milieu d'une nuit obscure. Leurs noires paupières ne sont éclairées que par les flammes voisines de l'enfer. Les âmes éprouvées dans cette enceinte ne partagent point les supplices éternels, mais elles en ont la terreur. Elles entendent le bruit des tourments, le retentissement des fouets, le fracas des chaînes. Un fleuve brûlant, formé des pleurs des réprouvés, les sépare seul de l'abîme où elles craindraient d'être ensevelies, si elles n'étaient rassurées par un espoir sans cesse éteint et toujours renaissant.

L'apparition de la Reine des anges au milieu de ces infortunés suspendit un moment l'horreur de leurs craintes. Une lumière divine éclaira les prisons expiatoires, pénétra

jusque dans l'enfer, et l'enfer étonné crut voir entrer l'Espérance. Saisie d'une pitié céleste, Marie passe avec sa pompe angélique à des régions moins obscures et moins malheureuses. A mesure qu'on s'élève dans ces lieux d'épreuves, ces lieux s'embellissent, et les peines deviennent plus douces et moins durables. Des anges compatissants, bien que sévères, veillent aux pénitences des âmes éprouvées. Au lieu d'insulter à leurs peines, comme les esprits pervers aux pleurs des damnés, ils les consolent et les invitent au repentir : ils leur peignent la beauté de Dieu et le bonheur d'une éternité passée dans la contemplation de l'Être suprême.

Un spectacle extraordinaire frappe surtout les regards des saintes femmes descendues des cieux avec la Reine des vierges : des âmes deviennent peu à peu rayonnantes et lumineuses, au milieu des autres âmes qui les entourent ; une auréole glorieuse se forme autour de leur front : transfigurées par degré, elles s'envolent à des régions plus élevées, d'où elles entendent les divins concerts. C'étaient des morts dont les peines étaient abrégées par les prières des parents et des amis qu'ils avaient encore sur la terre. Céleste prérogative de l'amitié, de la religion et du malheur ! Plus celui qui prie ici-bas est infortuné, pauvre, infirme, méprisé, plus ses vœux ont de puissance pour donner un bonheur éternel à quelque âme délivrée !

L'heureuse Séphora brillait d'un éclat extraordinaire au milieu de ces morts rachetés. La mère des Machabées prend aussitôt par la main la mère d'Eudore, et la présente à Marie. Le cortège remonte lentement vers les sacrés tabernacles. Les mondes divers, ceux qui frappent nos regards pendant la nuit, ceux qui échappent à notre vue dans la profondeur des espaces, les soleils, la création

entière, les chœurs [des puissances qui président à cette création, chantent l'hymne à la Mère du Sauveur :

« Ouvrez-vous, portes éternelles : laissez passer la Souveraine des cieux !

» Je vous salue, Marie, pleine de grâce, modèle des vierges et des épouses ! Chérubins ardents, portez sur vos ailes la fille des hommes et la Mère de Dieu. Quelle tranquillité dans ses regards baissés ! que son sourire est calme et pudique ! Ses traits conservent encore la beauté de la douleur qu'elle éprouva sur la terre, comme pour tempérer les joies éternelles ! Les mondes frémissent d'amour à son passage, elle efface l'éclat de la lumière incréée dans laquelle elle marche et respire. Salut, vous qui êtes bénie entre toutes les femmes ! refuge des pécheurs, consolatrice des affligés !

» Ouvrez-vous, portes éternelles : laissez passer la Souveraine des cieux ! »

LIVRE VINGT-DEUXIÈME

L'ange exterminateur frappe Galérius et Hiéroclès. Hiéroclès va trouver le juge des chrétiens. Retour du messager envoyé à Dioclétien. Tristesse d'Eudore, de Démodocus et de Cymodocée. repas libre. Tentation.

Que sont les peines du corps auprès des tourments de l'âme ! Quel feu peut être comparé au feu des remords ! Le juste est tourmenté dans son corps ; mais son âme, comme une forteresse inexpugnable, reste paisible quand tout est ravagé au dehors : le méchant, au contraire, repose parmi les fleurs ou sur un lit de pourpre : il semble jouir de la paix, mais l'ennemi s'est glissé au dedans ; des signes funestes trahissent le secret de cet homme qui semble heureux : ainsi au milieu d'une campagne florissante on découvre le drapeau funèbre qui flotte sur les tours d'une cité dont la peste et la mort se disputent les débris.

Hiéroclès a renié le ciel : le ciel l'a abandonné à l'enfer. Publius, qui veut achever de perdre un rival, a découvert les infidélités du ministre de l'Empereur : le sophiste avait fait entrer dans ses trésors une partie des trésors du prince. Chacun cherche à Hiéroclès un crime nouveau : car on devient aussi lâche à accuser le méchant abattu qu'on

était lâche à l'excuser triomphant. Que fera l'ennemi de Dieu? Partira-t-il pour Alexandrie, sans essayer de sauver celle qu'il a perdue? Restera-t-il à Rome pour assister aux funérailles sanglantes de Cymodocée? La haine publique le poursuit; un prince terrible le menace; un effroyable amour brûle dans son cœur. Dans cette perplexité, les yeux du pervers se tachent de sang, son regard devient fixe, ses lèvres s'entr'ouvrent, et ses joues livides tremblent avec tout son corps: ainsi lorsqu'un serpent s'est empoisonné lui-même avec les sucs mortels dont il compose son venin, le reptile, couché dans la voie publique, s'agite à peine sur la poussière, ses paupières sont à demi fermées, sa gueule noircie laisse échapper une écume impure, sa peau détendue et jaunie ne s'arrondit plus sur ses anneaux: il inspire encore l'effroi, mais cet effroi n'est plus ennobli par l'idée de sa puissance.

Oh! combien différent est le chrétien de qui les veines épuisées de sang en ont toutefois assez retenu pour animer un grand cœur! Mais c'était peu que les douleurs et les remords avant-coureurs des châtimens réservés au persécuteur des fidèles: Dieu fait un signe à l'ange exterminateur, et du doigt lui marque deux victimes. Le ministre des vengeances attache aussitôt à ses épaules des ailes de feu, dont le frémissement imite le bruit lointain du tonnerre. D'une main il prend une des sept coupes d'or pleines de la colère de Dieu; de l'autre, il saisit le glaive qui frappa les nouveau-nés de l'Égypte et fit reculer le soleil à l'aspect du camp de Sennachérib. Les nations entières, condamnées pour leurs crimes, s'évanouissent devant cet esprit inexorable, et l'on cherche en vain leurs tombeaux. Ce fut lui qui traça sur la muraille, pendant le festin de Balthazar, les mots inconnus; ce fut lui

qui jeta sur la terre la faux qui vendange et la faux qui moissonne, lorsque Jean entrevit dans l'île de Patmos les formidables figures de l'avenir.

L'ange exterminateur descend dans un éclair, comme ces étoiles qui se détachent du ciel et portent l'épouvante au cœur du matelot. Il entre enveloppé d'un nuage dans le palais des Césars, au moment même où Galérius, assis à la table du festin, célébrait ses prospérités. Aussitôt les lampes du banquet pâlisent; on entend au dehors comme le roulement d'une multitude de chariots de guerre; les cheveux des convives se hérissent sur leur front; des larmes involontaires coulent de leurs yeux; les ombres des vieux Romains se levèrent dans les salles, et Galérius eut un pressentiment confus de la destruction de l'empire. L'ange s'approche invisible de ce maître du monde, et verse dans sa coupe quelques gouttes du vin de la colère céleste. Poussé par son mauvais destin, l'empereur porte à ses lèvres la liqueur dévorante; mais à peine a-t-il bu à la fortune des Césars, qu'il se sent soudain enivré; un mal aussi prompt qu'inattendu le renverse aux pieds de ses esclaves: Dieu dans un moment a couché ce géant sur la terre.

Une poutre coupée sur le sommet du Gargare a vieilli dans un palais, séjour d'une race antique; tout à coup le feu rayonnant au foyer du roi monte jusqu'au chêne desséché, la poutre s'embrase et tombe avec fracas dans les salles qui mugissent: ainsi tombe Galérius. L'ange l'abandonne à ce premier effet du poison éternel, et vole à la demeure où gémissait Hiéroclès. D'un coup du glaive du Seigneur, il flétrit les flancs du ministre impie. A l'instant une hideuse maladie, dont Hiéroclès avait puisé les germes dans l'Orient, se déclare. L'infortuné voit une lèpre

épaisse couvrir tout son corps : ses vêtements s'attachent à sa chair, comme la robe de Déjanire ou la tunique de Médée. Sa tête s'égaré ; il blasphème contre le ciel et les hommes, et tout à coup il implore les chrétiens, pour le délivrer des esprits des ténèbres dont il se sent obsédé. La nuit était au milieu de son cours. Hiéroclès appelle ses esclaves ; il leur ordonne de préparer une litière ; il sort de son lit, s'enveloppe dans un manteau, et se fait porter, à moitié en délire, chez le juge des chrétiens.

— Festus, lui dit-il, tu tiens en ta puissance une chrétienne qui fait le tourment de ma vie : sauve-la de la mort ; ne la condamne point aux bêtes ; l'édit te permet de la livrer aux lieux infâmes... tu m'entends ?

A ces mots, le pervers jette une bourse d'or aux pieds du juge : il s'éloigne ensuite en poussant un sourd mugissement, comme un taureau malade qui se traîne parmi des roseaux au fond d'un marais.

Dans ce moment même, le dernier espoir des chrétiens venait de s'évanouir : le messenger qu'Eudore avait envoyé à Dioclétien pour l'engager à reprendre l'empire était revenu de Salone : Zacharie l'introduisit dans les cachots. Les confesseurs avaient tous reçu leur sentence : ils étaient condamnés à mourir dans l'amphithéâtre avec Eudore. Entouré des évêques qui pansaient ses plaies, le fils de Lathénès était étendu à terre sur les robes des martyrs : tel un guerrier blessé et couché sur les drapeaux qu'il a conquis, au milieu de ses compagnons d'armes. Le messenger, saisi de douleur, restait muet et interdit, les yeux attachés sur l'époux de Cymodocée.

— Parlez, mon frère, lui dit Eudore ; la chair est un peu abattue, mais l'esprit conserve encore sa vigueur.

Félicitez-moi d'être soulagé par des mains qui ont tant de fois touché le corps de Jésus-Christ.

Le messager, essayant ses pleurs, rendit compte en ces mots de son entrevue avec Dioclétien

— Eudore, je m'embarquai d'après vos ordres sur la mer Adriatique, et j'abordai bientôt au rivage de Salone. Je demandai Dioclès, autrefois Dioclétien empereur. On me dit qu'il habitait ses jardins à quatre milles de la ville. Je m'y rendis à pied. J'arrivai à la demeure de Dioclès, je traversai des cours, où je ne rencontrai ni gardes ni surveillants. Des esclaves étaient occupés çà et là à des travaux champêtres. Je ne savais à qui m'adresser. J'aperçus un homme avancé en âge qui travaillait dans le jardin; je m'approchai de lui pour lui demander où l'on trouvait le prince que je cherchais.

— Je suis Dioclès, répondit le vieillard en continuant son travail. Vous pouvez vous expliquer, si vous avez quelque chose à me dire.

Je demeurai muet d'étonnement.

— Eh bien! me dit Dioclétien, quelle affaire vous amène ici? Avez-vous des graines rares à me donner, et voulez-vous que nous fassions des échanges?

Je remis votre lettre au vieil empereur; je lui peignis les malheurs des Romains, et le désir que les chrétiens avaient de le revoir à la tête de l'État. A ces mots Dioclétien, suspendant son travail, s'écria :

— Plût aux dieux que ceux qui vous envoient vissent comme vous les légumes que je cultive de mes propres mains à Salone! ils ne m'inviteraient pas à reprendre l'empire.

Je lui fis observer qu'un autre jardinier avait bien consenti à porter la couronne.

— Le jardinier sidonien, répliqua-t-il, n'était pas, comme moi, descendu du trône, et il fut tenté d'y monter : Alexandre n'aurait pas réussi auprès de moi.

Je ne pus en obtenir d'autre réponse. En vain je voulais insister.

— Rendez-moi un service, me dit-il brusquement : voilà un puits ; je suis vieux, vous êtes jeune ; tirez-moi de l'eau, mes légumes en manquent.

A ces mots, Dioclétien me tourna le dos, et Dioclès reprit son arrosoir.

Le messenger se tut. Cyrille lui adressa la parole :

— Mon frère, vous ne sauriez nous apporter une meilleure nouvelle. Eudore, après votre départ, nous avait instruits de l'objet de votre voyage : les évêques craignaient que vous n'eussiez réussi. Le martyre a éclairé le fils de Lasthénès ; il connaît maintenant ses devoirs : Galérius est notre souverain légitime.

— Oui, dit Eudore repentant et humilié, je me reconnais justement puni pour un dessein criminel.

Ainsi parlaient ces martyrs, brisés par les fers et les chevalets de Galérius : tel l'animal courageux qui lance les ours et les sangliers dans les brunes forêts de l'Achéloüs tombe, sans l'avoir mérité, dans la disgrâce du chasseur ; percé de l'épieu destiné aux bêtes farouches, le limier tourne sous le coup fatal, se débat sur la mousse ensanglantée ; mais, en expirant, il jette un regard soumis vers son maître, et semble lui reprocher de s'être privé d'un serviteur fidèle.

Cependant, au moment de quitter la terre, Eudore était tourmenté d'une tendre inquiétude. Malgré la ferveur de sa foi et l'exaltation de son âme, le martyr ne pouvait songer sans frémir au destin de la fille d'Homère. Que

deviendra cette victime ? Retombera-t-elle entre les mains d'Hiéroclès ? Sera-t-elle interrogée par le juge ? Pourra-t-elle soutenir d'aussi terribles épreuves ? A-t-elle été condamnée à la mort sur son premier aveu, avec les confesseurs de la prison de Saint-Pierre ? Eudore se représentait Cymodocée déchirée par des lions, et implorant en vain le secours de l'époux pour qui elle donnait sa vie. A ce tableau il opposait celui du bonheur qu'il aurait pu goûter avec une femme si belle et si pure. Mais une voix s'élevait tout à coup dans sa conscience et lui criait :

— Martyr, sont-ce là les pensées qui doivent occuper ton âme ? L'éternité ! l'éternité !

Les évêques, habiles dans la connaissance du cœur, s'apercevaient des combats intérieurs de l'athlète. Ils devinaient ses pensées, et cherchaient à relever son courage.

— Compagnon, lui disait Cyrille, soyons pleins de joie : bientôt nous irons à la gloire. Voyez dans cette prison, comme dans une riante campagne, ce champ d'épis mûrs qui seront tous moissonnés et rempliront les granges du bon Pasteur ! Cymodocée sera peut-être avec nous : c'est une fleur qui s'est trouvée au milieu du froment, et qui parfamera les corbeilles. Si Dieu l'ordonne ainsi, que sa volonté soit faite ! Mais demandons plutôt au ciel qu'il laisse votre épouse ici-bas, afin qu'elle offre pour nous à l'Éternel le sacrifice agréable de ses innocentes prières.

Lorsque après une nuit brûlante d'été un vent frais s'élève de l'orient avec le jour, le nautonier, dont le vaisseau languissait sur une mer immobile, salue le Zéphire, enfant de l'Aurore, qui lui ramène la fraîcheur et lui abrège le chemin : ainsi les paroles de Cyrille, comme un souffle bienfaisant, raniment le martyr et le poussent dans la voie du ciel. Toutefois, il ne peut se dépouiller entiè-

rement de l'homme : depuis longtemps il a chargé des chrétiens intrépides de sauver Cymodocée, et de n'épargner ni soins, ni peines, ni trésors : il se confie surtout au courage de Dorothée, qui déjà deux fois a vainement essayé pendant la nuit d'escalader la prison de la fille d'Homère.

Plus heureux à l'égard de Démodocus, Dorothée était parvenu à l'arracher des portes du cachot et à le conduire dans une retraite assurée.

— Infortuné vieillard, lui disait-il, pourquoi précipiter ainsi la fin de vos jours ? Craignez-vous qu'ils ne s'enfuient pas assez vite ? Réservez vos cheveux blancs pour votre fille. Si Dieu la veut rendre à vos embrassements, elle aura plus besoin de vos consolations que vous n'aurez besoin des siennes : elle aura perdu son époux !

— Eh ! comment, répondait le vieillard, veux-tu que je cesse de redemander ma fille ? C'était sur elle que je tournais mes regards des bords du tombeau. Dernière héritière de la lyre d'Homère, les Muses l'avaient comblée de dons précieux. Elle gouvernait ma maison ; personne en sa présence, n'eût osé insulter à ma vieillesse. J'aurais vu croître, sur mes genoux, des fils semblables à leur mère ! Cymodocée, dont les paroles avaient tant de charme, que sont devenues tes promesses ? Tu me disais : « Quelle sera ma douleur, ô mon père ! si les Parques inflexibles te ravissent jamais à mon amour ! Je couperai mes cheveux sur ton bûcher, et je passerai mes jours à te pleurer avec mes compagnes. Hélas ! ô ma fille ! c'est moi qui reste à te pleurer ! C'est moi qui, dans une terre étrangère, sans enfants, sans patrie, courbé sous le faix des ans, c'est moi qui t'appellerai trois fois autour de ton lit funèbre !

Comme un taureau qu'on arrache aux honneurs du pâturage pour le séparer de la génisse que l'on va sacrifier aux dieux, ainsi Dorothee avait entraîné Démodocus loin de la prison de Cymodocée.

La nouvelle chrétienne avait rouvert les yeux à la lumière, ou plutôt aux ténèbres des cachots. Elle lit et relit vingt fois la lettre d'Eudore, et vingt fois elle l'arrose de ses pleurs.

— Époux chéri, dit-elle dans le langage confus de ses deux religions, seigneur, mon maître, héros semblable à une divinité, vous allez donc paraître devant les juges!... Un fer cruel!... Et je ne suis pas là pour panser tes plaies!... O mon père! pourquoi m'avez-vous abandonnée? Accourez; conduisez mes pas vers le plus beau des mortels! Tombez, murs impitoyables! je veux porter ma vie au souverain maître de mon cœur.

Ainsi se plaignait Cymodocée dans le silence de son cachot, tandis que le bruit et le tumulte environnaient la prison des martyrs. Ils entendaient au dehors une rumeur confuse, semblable au bouillonnement des grandes eaux, au fracas des vents sur de hautes montagnes, au mugissement d'un incendie allumé dans une forêt de pins par l'imprudence d'un berger : c'était le peuple.

Il y avait à Rome un antique usage : la veille de l'exécution des criminels condamnés aux bêtes, on leur donnait, à la porte de la prison, un repas public, appelé le repas libre. Dans ce repas on leur prodiguait toutes les délicatesses d'un somptueux festin : raffinement barbare de la loi ou brutale clémence de la religion : l'une, qui voulait faire regretter la vie à ceux qui l'allaient perdre; l'autre, qui, ne considérant l'homme que dans les plaisirs, voulait du moins en combler l'homme expirant.

Ce dernier repas était servi sur une table immense, dans le vestibule de la prison. Le peuple, curieux et cruel, était répandu alentour, et des soldats maintenaient l'ordre. Bientôt les martyrs sortent de leurs cachots et viennent prendre leurs places autour du banquet funèbre : ils étaient tous enchaînés, mais de manière à pouvoir se servir de leurs mains. Ceux qui ne pouvaient marcher à cause de leurs blessures étaient portés par leurs frères. Eudore se traînait appuyé sur les épaules de deux évêques, et les autres confesseurs, par pitié et par respect, étendaient leurs manteaux sous ses pas. Quand il parut hors de la porte, la foule ne put s'empêcher de pousser un cri d'attendrissement, et les soldats donnèrent à leur ancien capitaine le salut des armes. Les prisonniers se rangèrent sur les lits en face de la foule. Eudore et Cyrille occupaient le centre de la table ; les deux chefs des martyrs unissaient sur leurs fronts ce que la jeunesse et la vieillesse ont de plus beau : on eût cru voir Joseph et Jacob assis au banquet de Pharaon. Cyrille invita ses frères à distribuer au peuple ce repas fastueux, afin de le remplacer par une simple agape, composée d'un peu de pain et de vin pur : la multitude étonnée faisait silence ; elle écoutait avidement les paroles des confesseurs.

— Ce repas, disait Cyrille, est justement appelé le repas libre, puisqu'il nous délivre des chaînes du monde et des maux de l'humanité. Dieu n'a pas fait la mort, c'est l'homme qui l'a faite. L'homme nous donnera demain son ouvrage, et Dieu, qui est auteur de la vie, nous donnera la vie. Prions, mes frères, pour ce peuple : il semble aujourd'hui touché de notre destinée ; demain il battra des mains à notre mort : il est bien à plaindre ! prions pour lui et pour Galérius notre empereur.

Et les martyrs priaient pour le peuple et pour Galérius leur empereur.

Les païens, accoutumés à voir les criminels se réjouir follement dans l'orgie funèbre, ou se lamenter sur la perte de la vie, ne revenaient pas de leur étonnement. Les plus instruits disaient :

— Quelle est donc cette assemblée de Catons qui s'entretiennent paisiblement de la mort la veille de leur sacrifice? Ne sont-ce point des philosophes, ces hommes qu'on nous représente comme les ennemis des dieux? Quelle majesté sur leur front! quelle simplicité dans leurs actions et dans leur langage!

La foule disait :

— Quel est ce vieillard qui parle avec tant d'autorité et qui enseigne des choses si innocentes et si douces? Les chrétiens prient pour nous et pour l'empereur : ils nous plaignent, ils nous donnent leur repas; ils sont couverts de plaies, et ils ne disent rien contre nous ni contre les juges. Leur Dieu serait-il le véritable Dieu?

Tels étaient les discours de la multitude. Parmi tant de malheureux idolâtres, quelques-uns se retirèrent saisis de frayeur, quelques autres se mirent à pleurer et criaient :

— Il est grand, le Dieu des chrétiens! Il est grand, le Dieu des martyrs!

Ils restèrent pour se faire instruire, et ils crurent en Jésus-Christ.

Quel spectacle pour Rome païenne! Quelle leçon ne lui donnait point cette communion des martyrs! Ces hommes qui devaient bientôt abandonner la vie continuaient à tenir entre eux des discours pleins d'onction et de charité : lorsque de légères hirondelles se préparent

quitter nos climats, on les voit se réunir au bord d'un étang solitaire ou sur la tour d'une église champêtre : tout retentit des doux chants du départ; aussitôt que l'aquilon se lève, elles prennent leur vol vers le ciel et vont chercher un autre printemps et une terre plus heureuse.

Au milieu de cette scène touchante, on voit accourir un esclave : il perce la foule; il demande Eudore; il lui remet une lettre de la part du juge. Eudore déroule la lettre : elle était conçue en ces termes :

« Festus, juge, à Eudore, chrétien, salut :

» Cymodocée est condamnée aux lieux infâmes : Hiéroclès l'y attend. Je t'en supplie par l'estime que tu m'as inspirée, sacrifie aux dieux ; viens redemander ton épouse : je jure de te la rendre pure et digne de toi! »

Eudore s'évanouit ; on s'empresse autour de lui : les soldats qui l'entourent se saisissent de la lettre ; le peuple la réclame ; un tribun en fait lecture à haute voix ; les évêques restent muets et consternés ; l'assemblée s'agite en tumulte. Eudore revient à la lumière ; les soldats étaient à ses genoux et lui disaient :

— Compagnon, sacrifiez ! Voilà nos aigles, au défaut d'autels.

Et ils lui présentaient une coupe pleine de vin pour la libation. Une tentation horrible s'empare du cœur d'Eudore. Cymodocée aux lieux infâmes ! Cymodocée dans les bras d'Hiéroclès ! La poitrine du martyr se soulève : l'appareil de ses plaies se brise, et son sang coule en abondance. Le peuple, saisi de pitié, tombe lui-même à genoux, et répète avec les soldats :

— Sacrifiez ! sacrifiez !

Alors Eudore, d'une voix sourde :

— Où sont les aigles?

Les soldats frappent leurs boucliers en signe de triomphe et se hâtent d'apporter les enseignes. Eudore se lève, les centurions le soutiennent; il s'avance au pied des aigles; le silence règne parmi la foule. Eudore prend la coupe; les évêques se voilent la tête de leurs robes, et les confesseurs poussent un cri : à ce cri, la coupe tombe des mains d'Eudore, il renverse les aigles, et, se tournant vers les martyrs, il dit :

— Je suis chrétien !

LIVRE VINGT-TROISIÈME

Satan ranime le fanatisme du peuple. Fête de Bacchus. Explication de la lettre de Festus. Mort d'Iliococlès. L'ange de l'espérance descend vers Cymodocée. Cymodocée reçoit la robe des martyrs. Dorothee enlève Cymodocée de la prison. Joie d'Eudore et des confesseurs. Cymodocée retrouve son père. L'ange du sommeil.

Le prince des ténèbres regardait en frémissant de rage la pitié du peuple et la victoire des confesseurs.

— Quoi ! s'écria-t-il, j'aurai fait trembler sur son trône celui que des anges esclaves ont nommé le Tout-Puisant ; quelques instants m'auront suffi pour flétrir l'ouvrage de six jours ; l'homme sera devenu ma facile proie ; et, près de triompher du Christ, mon dernier ennemi, un martyr insulterait à ma puissance ! Ah ! ranimons contre les chrétiens la fureur d'un peuple insensé, et que Rome s'enivre aujourd'hui de l'encens des idoles et du sang des martyrs !

Il dit, et prend aussitôt la figure, la démarche et la voix de Tagès, chef des auspices. Il dépouille sa tête immortelle des restes de sa brillante chevelure outragée par les feux de l'abîme ; les cicatrices que le désespoir et la foudre ont tracées sur son front se changent en rides véné-

rables ; il cache ses ailes repliées dans les amples contours d'une robe de lin, et, courbant son corps sur un bâton augural, il s'avance au-devant de la foule qui revenait du banquet des martyrs.

— Peuple romain, s'écrie-t-il, d'où naît aujourd'hui cet attendrissement sacrilège ? Quoi ! votre empereur vous prépare des spectacles, et vous pleurez sur des scélérats, vil rebut des nations ! Soldats, on renverse vos aigles, et vous vous laissez toucher ! Que diraient les Scipion et les Camille s'ils revoyaient la lumière ? Bannissez une compassion criminelle, et, au lieu de plaindre ici les ennemis du ciel et des hommes, allez prier dans vos temples pour le salut du prince et célébrer la fête des dieux.

En prononçant ces paroles, l'ange rebelle souffle sur la foule inconstante un esprit de vertige et de fureur. La soif du sang et des plaisirs s'allume dans les âmes, où la pitié s'éteint tout à coup. Un victimaire s'écrie :

— O ciel ! quel prodige frappe mes regards ! J'ai laissé Tagès au Capitole, et je le retrouve ici. Romains, n'en doutez pas, c'est quelque divinité cachée sous la figure du chef des aruspices qui vient vous reprocher votre pitié coupable et vous annoncer les volontés de Jupiter.

A ces mots, le prince des ténèbres disparaît du milieu de la foule, et le peuple, saisi de terreur, court aux autels des idoles expier un moment d'humanité.

Galérius célébrait à la fois le jour de sa naissance et son triomphe sur les Perses. Ce jour tombait aux fêtes de Flore. Afin de se rendre le peuple et les soldats plus favorables, l'empereur rétablit les fêtes de Bacchus, depuis longtemps supprimées par le sénat. Tant d'horreurs devaient être couronnées par les jeux de l'amphithéâtre, où les prisonniers chrétiens étaient condamnés à mourir.

D'imprudentes largesses, dont la source était dans la ruine des citoyens, et surtout dans la dépouille des fidèles, avaient renversé l'esprit de la foule. Toute licence était permise et même commandée. A la lueur des flambeaux, dans la voie Patricienne, une partie du peuple assistait à des prostitutions publiques : des courtisanes nues, rassemblées au son de la trompette, célébraient par des chants obscènes cette Flore qui laissa sa fortune impudique à un peuple alors rempli de pudeur. Galérius montait au Capitole sur un char tiré par des éléphants ; devant lui marchait la famille captive de Narsès, roi des Perses. Les danses et les hurlements des bacchantes variaient et multipliaient le désordre. Des outres et des amphores sans nombre étaient ouvertes près des fontaines et aux carrefours de la ville. On se barbouillait le visage de lie, on pétrissait la boue avec le vin. Bacchus paraissait élevé sur un tréteau. Ses prêtresses agitaient autour de lui des torches enflammées, des thyrses entourés de pampres de vigne, et bondissaient au son des cymbales, des tambours et des clairons ; leurs cheveux flottaient au hasard : elles étaient vêtues de la peau d'un cerf, rattachée sur leurs épaules par des couleuvres qui se jouaient autour de leurs cous. Les unes portaient dans leurs bras des chevreaux naissants ; les autres présentaient la mamelle à des louveteaux ; toutes étaient couronnées de branches de chêne et de sapin ; des hommes déguisés en satyres les accompagnaient, traînant un bouc orné de guirlandes. Pan se montrait avec sa flûte ; plus loin s'avancait Silène ; sa tête, appesantie par le vin, roulait de l'une à l'autre épaule ; il était monté sur un âne et soutenu par des Faunes et des Sylvains. Une Ménade portait sa couronne de lierre ; un Égypan sa tasse demi-pleine ; le bruyant cortège tré-

buchait en marchant, et buvait à Bacchus, à Vénus et à l'Injure. Trois chœurs chantaient alternativement :

« Chantons Évohé, redisons sans cesse : Évohé, Évohé !

» Fils de Sémélé, honneur de Thèbes au bouclier d'or, viens danser avec Flore, épouse de Zéphire et reine des fleurs ! Descends parmi nous, ô consolateur d'Ariadne ! toi qui parcours les sommets de l'Ismare, du Rhodope et du Cythéron ! Dieu de la joie, enfant de la fille de Cadmus, les nymphes de Nyssa t'élevèrent, par le secours des Muses, dans une caverne embaumée. A peine sorti de la cuisse de Jupiter, tu domptas les humains rebelles à ton culte. Tu te moquas des pirates de Tyrsène, qui t'enlevaient comme l'enfant d'un mortel. Tu fis couler un vin délicieux dans le noir vaisseau, et tomber du haut des voiles les branches d'une vigne féconde ; un lierre chargé de ses fruits entoura le mât verdoyant ; des couronnes couvrirent les bancs des rameurs ; un lion parut à la poupe ; les matelots, changés en dauphins, s'élançèrent dans les vagues profondes. Tu riais, ô roi Évohé !

» Chantons Évohé, redisons sans cesse : Évohé, Évohé !

» Nourrisson des Hyades et des Heures, élève des Muses et de Silène, toi qui as les yeux noirs des Grâces, les cheveux dorés d'Apollon et sa jeunesse immortelle, ô Bacchus ! quitte les bords de l'Inde soumise, et viens régner sur l'Italie ! On y recueille les vins de Falerne et de Cécube : deux fois l'année le fruit mûri pend à l'arbre et l'agneau à la mamelle de sa mère. On voit voler dans nos campagnes des chevaux ardents pour la course, et traîner le long du Clytümne les taureaux sans tache qui marchent au Capitole devant le triomphateur romain. Deux mers apportent à nos rivages les trésors du monde. L'airain,

l'argent et l'or coulent en ruisseaux dans les entrailles de cette terre sacrée. Elle a donné naissance à des peuples fameux, à des héros plus fameux encore. Salut, terre féconde, terre de Saturne, mère des grands hommes ! Puisses-tu porter longtemps les trésors de Cérès et tressaillir au cri d'Évohé !

» Chantons Évohé, redisons sans cesse : Évohé, Évohé ! »

Hélas ! les hommes habitent la même terre ; mais combien ils diffèrent entre eux ! Pourrait-on prendre pour des frères et des citoyens d'une même cité ces habitants, dont les uns passent les jours dans la joie, et les autres dans les pleurs ; les heureux qui chantent un hymen, et les infortunés qui célèbrent des funérailles ? Qu'il était touchant, dans le délire de Rome païenne, de voir les chrétiens offrir humblement à Dieu leurs prières, déplorer des excès criminels, et donner tous les exemples de la modestie et de la raison au milieu de la débauche et de l'ivresse ! Quelques autels secrets dans les cachots, au fond des catacombes, sur les tombeaux des martyrs, rassemblaient les fidèles persécutés. Ils jeûnaient, ils veillaient, victimes volontaires, pour expier les crimes du monde ; et tandis que les noms de Flore et de Bacchus retentissaient dans les hymnes abominables, au milieu du sang et du vin, les noms de Jésus-Christ et de Marie se répétaient en secret dans de chastes cantiques au milieu des larmes.

Tous les chrétiens se tenaient renfermés dans leurs maisons, évitant à la fois la fureur du peuple et le spectacle de l'idolâtrie. On ne voyait errer au dehors que quelques prêtres attachés au service des hospices et des prisons, des diacres chargés de sauver les pauvres voués à

la mort par Galérius, des femmes qui recueillaient les esclaves abandonnés par leurs maîtres et les enfants exposés par leurs mères. O charité des premiers fidèles ! Leur trépas était le principal ornement des fêtes païennes, et ils s'occupaient du sort des idolâtres, comme si les idolâtres eussent été pour eux des frères pleins de compassion et de tendresse !

Cependant, après avoir repoussé les assauts du prince des ténèbres, les martyrs victorieux étaient rentrés dans leurs cachots : ainsi jadis, sous les murs d'Iliou, une troupe de héros s'élançait sur l'ennemi qui tenait la ville assiégée : les travaux sont détruits, les fossés comblés, les palissades arrachées, et les fils de Laomédon rentrent triomphants dans leurs sacrés remparts. Mais Eudore, fatigué du dernier combat, ne peut soulever sa tête abattue : en vain les évêques lui parlent, le consolent, élèvent aux cieux son courage, il reste muet et insensible à leurs discours. L'image des nouveaux périls de Cymodocée ne peut sortir de sa mémoire. Quels devaient être les tourments de ce martyr ! Déjà presque assis sur les nuées, il a pu balancer, et peut-être balance encore entre la honte de l'apostasie, l'éternité des douleurs de l'enfer et les maux qu'il endure en ce moment !

Le fils de Lasthénès ignorait qu'il avait été trompé à dessein par le juge. Festus était l'ami du préfet de Rome, et cette raison seule l'eût empêché de livrer Cymodocée à Hiéroclès. Mais Festus avait d'ailleurs été frappé des réponses et de la magnanimité d'Eudore. En descendant du tribunal, il s'était rendu au palais de Galérius, et avait supplié l'empereur de nommer un autre juge aux chrétiens.

— Il n'est plus besoin de juges ! s'écria le tyran irrité.

Ces scélérats se font une gloire de leurs supplices, et l'entêtement qu'ils y mettent corrompt le peuple et les soldats. Avec quelle insolence a osé souffrir le chef de ces impies ! Je ne veux plus qu'on perde le temps à les tourmenter. Je condamne aux bêtes tous les chrétiens des prisons, sans distinction d'âge ni de sexe, pour le jour de ma naissance. Allez, et publiez cet arrêt.

Festus connaissait la violence de Galérius : il ne répliqua point. Il sortit et fit déclarer les ordres du prince, mais en se disant comme Pilate :

— Je suis innocent de la mort de ces justes.

Lorsque Hiéroclès vint le trouver au milieu de la nuit, il se sentit saisi d'une nouvelle pitié pour Eudore. Un homme naturellement cruel, comme l'était le juge des chrétiens, peut toutefois être ennemi de la bassesse : il fut indigné des lâches desseins du ministre tombé ; il lui vint en pensée de profiter de la proposition de ce méchant pour sauver le fils de Lasthénès en l'engageant à sacrifier aux dieux. Il écrivit alors la lettre qu'Eudore reçut au repas funèbre.

Dieu, qui voulait le triomphe de son Église, faisait tourner à la gloire des martyrs tout ce qui aurait pu leur ravir la couronne. Ainsi la fermeté d'Eudore dans les supplices ne fit que hâter la mort de ses compagnons, et la lettre de Festus aggrava des maux qu'elle était destinée à prévenir. Galérius, instruit de la scène du banquet, cassa les centurions qui avaient montré quelque respect pour leur ancien général ; on éloigna de Rome, sous différents prétextes, les légions étrangères, et les prétoriens, gorgés de vin et d'or, eurent seuls la garde de la ville. Le nom de Cymodocée, d'Eudore et d'Hiéroclès, frappant de nouveau les oreilles de l'empereur, le plongea dans une vio-

lente colère : Galérius désigna particulièrement l'épouse d'Eudore pour le massacre du lendemain ; il ordonna que le fils de Lasthénès parût seul, et le premier, dans l'amphithéâtre, le privant ainsi du bonheur de mourir avec ses frères : enfin, il commanda de jeter Hiéroclès au fond d'un vaisseau, et de le conduire au lieu de son exil.

Cette sentence, subitement portée à Hiéroclès, lui donna le coup de la mort. La patience et la miséricorde de Dieu touchaient à leur terme, et la justice allait commencer. A peine Hiéroclès était sorti de la maison du juge, qu'il se sentit de nouveau frappé par le glaive de l'ange exterminateur. Dans un instant la maladie dont il est dévoré ne laisse plus aux médecins aucune espérance. Les païens, qui regardent la lèpre comme une malédiction du ciel, s'éloignent de l'apostat ; ses esclaves mêmes l'abandonnent. Délaisse du monde entier, il ne trouve de secours que dans les hommes qu'il a si cruellement poursuivis. Les chrétiens, dont la charité ose seule braver toutes les misères humaines, ouvrent leurs hospices à leur persécuteur. Là, couché près d'un confesseur mutilé, Hiéroclès voit ses douleurs soulagées par la même main qui vient de panser les plaies d'un martyr. Mais tant de vertus ne font qu'irriter cet homme repoussé de Dieu : tantôt il appelle à grands cris Cymodocée ; tantôt il croit apercevoir Eudore, une épée flamboyante à la main, et le menaçant du haut du ciel. Ce fut au milieu d'un de ces transports qu'on vint lui annoncer le dernier ordre de Galérius. Alors, se soulevant comme un spectre sur son lit pestiféré, le faux sage murmure ces mots d'une voix effrayée et incertaine :

— Je vais me reposer pour jamais.

Il expire. Effroyable et trompeuse espérance ! Cette

âme, qui croyait mourir avec le corps, au lieu d'une nuit profonde et tranquille, aperçoit tout à coup au fond du tombeau une lumière prodigieuse. Une voix qui sort du milieu de cette lumière prononce distinctement ces paroles :

— Je suis Celui qui suis.

A l'instant l'éternité vivante est révélée à l'âme de l'athée. Trois vérités frappent à la fois cette âme confondue : sa propre existence, celle de Dieu, et la certitude des récompenses sans terme et des châtiments sans fin. Oh ! que n'est-elle ensevelie sous les débris de l'univers, pour se cacher à la face du souverain Juge ! Une force invincible la porte, dans un clin d'œil, nue et tremblante, au pied du tribunal de Dieu. Elle voit, pour un seul moment, celui qu'elle a renié dans le temps et qu'elle ne verra plus de l'éternité. Le Tout-puissant paraît sur les nuées, son Fils est assis à sa droite, l'armée des saints l'entourne ; l'enfer accourt pour réclamer sa proie ; l'ange protecteur d'Hiéroclès, confus et touché jusqu'aux larmes, se tient encore auprès de l'infortuné.

— Ange, dit le souverain Arbitre, pourquoi n'as-tu pas défendu cette âme ?

— Seigneur, répond l'ange se voilant de ses ailes, vous êtes le Dieu des miséricordes !

— Créature, dit la même voix, l'ange ne t'aurait-il pas donné des avertissements salutaires ?

L'âme, dans une terreur profonde, s'était jugée elle-même, et elle ne répondit point.

— Elle est à nous ! s'écrièrent les anges rebelles : cette âme a trompé le monde par une fausse sagesse, elle a persécuté l'innocence, outragé la pudeur, versé le sang innocent ; elle ne s'est point repentie.

— Ouvrez le livre de vie, dit l'Ancien des jours.

Un prophète ouvrit le livre de vie : le nom d'Hiéroclès était effacé.

— Va, maudit, aux feux éternels, dit le Juge incorruptible.

A l'instant l'âme de l'athée commence à haïr Dieu de la haine des réprouvés, et tombe en des profondeurs brûlantes. L'enfer s'ouvre pour la recevoir, et se referme sur elle en prononçant :

— L'éternité !

L'écho de l'abîme répète :

— L'éternité !

Le Père des humains, qui vient de punir le crime, songe à couronner l'innocence.

Il est dans le ciel une puissance divine, compagne assidue de la Religion et de la Vertu ; elle nous aide à supporter la vie, s'embarque avec nous pour nous montrer le port dans les tempêtes, également douce et secourable aux voyageurs célèbres, aux passagers inconnus. Quoique ses yeux soient couverts d'un bandeau, ses regards pénètrent l'avenir ; quelquefois elle tient des fleurs naissantes dans sa main, quelquefois une coupe pleine d'une liqueur enchanteresse ; rien n'approche du charme de sa voix, de la grâce de son sourire ; plus on avance vers le tombeau, plus elle se montre pure et brillante aux mortels consolés : la Foi et la Charité lui disent : « Ma sœur ! » et elle se nomme l'Espérance.

L'Éternel ordonne à ce beau séraphin de descendre vers Cymodocée et de lui montrer de loin les joies célestes, afin de la soutenir au milieu des tribulations de la terre. Un faux rapport avait interrompu pour quelques instants les chagrins de la jeune chrétienne. Le bruit s'était répandu

dans Rome qu'Eudore venait de recevoir sa grâce : la lettre de Festus et la scène du repas libre mal expliquée avaient donné naissance à cette rumeur populaire. Blanche s'était empressée de communiquer ce faux rapport comme une nouvelle certaine à la fille de Démodocus ; mais combien Blanche se repentit de son indiscrete bonté lorsqu'elle connut le véritable destin d'Eudore et l'arrêt qui condamnait à mort tous les chrétiens des prisons ! Sævus, plein d'une brutale joie, lui commande de porter à Cymodocée le vêtement des femmes martyres. C'était une tunique bleue, une ceinture noire, des brodequins noirs, un manteau noir et un voile blanc. La faible et désolée gardienne accomplit en pleurant son message de douleur. Elle n'eut pas la force de détromper l'orpheline et de lui apprendre son sort.

— Voilà, lui dit-elle, ma sœur, un vêtement nouveau. Que la paix du Seigneur soit avec vous !

— Qu'est-ce que ce vêtement ? dit Cymodocée. Est-ce ma robe nuptiale ? Est-ce mon époux qui me l'envoie ?

— C'est pour lui qu'il faut la prendre, répliqua la femme du gardien.

— Oh ! dit Cymodocée pleine de joie, mon époux a reçu sa grâce, nous achèverons notre hymen !

Blanche avait le cœur brisé ; elle se contenta de dire :

— Priez, ma sœur, pour vous et pour moi !

Elle sortit.

Demeurée seule avec le vêtement de gloire, Cymodocée le considère, et le prend dans ses mains charmantes.

— On m'ordonne, dit-elle, de me parer pour mon époux ; il faut obéir.

Aussitôt elle revêt la tunique, qu'elle rattache avec la ceinture ; les brodequins couvrent ses pieds plus blancs

que le marbre de Paros ; elle jette le voile sur sa tête, et suspend à son épaule le manteau : telle la Muse des mensonges nous peint la Nuit, mère de l'Amour, enveloppée de ses voiles d'azur et de ses crêpes funèbres ; telle Marcie (moins jeune, moins belle, moins vertueuse) se montra aux yeux du dernier Caton, quand elle le réclama pour époux au milieu des malheurs de Rome, et qu'elle parut à l'hôtel de l'Hymen avec l'habit d'une veuve éplorée. Cymodocée ne sait pas qu'elle porte la robe de la mort ! Elle se regarde dans ce triste appareil, qui la rend cent fois plus touchante ; elle se rappelle le jour où elle se couvrit des ornements des Muses pour aller avec son père remercier la famille de Lasthénès.

— Ma robe nuptiale, disait-elle, n'est pas aussi éclatante ; mais elle plaira peut-être davantage à mon époux, parce que c'est une robe chrétienne.

Le souvenir de son premier bonheur et du doux pays de la Grèce inspira la fille d'Homère. Elle s'assit devant la fenêtre de la prison, et, reposant sur sa main sa tête embellie du voile des martyrs, elle soupira ces paroles harmonieuses :

« Légers vaisseaux de l'Ausonie, fendez la mer calme et brillante ! Esclaves de Neptune, abandonnez la voile au souffle amoureux des vents ! Courbez-vous sur la rame agile. Reportez-moi, sous la garde de mon époux et de mon père, aux rives fortunées du Pamysus.

» Volez, oiseaux de Libye, dont le cou flexible se courbe avec grâce, volez au sommet de l'Ithome, et dites que la fille d'Homère va revoir les lauriers de la Messénie !

» Quand retrouverai-je mon lit d'ivoire, la lumière du jour si chère aux mortels, les prairies émaillées de fleurs qu'une eau pure arrose, que la pudeur embellit de son souffle

» J'étais semblable à la tendre génisse sortie du fond d'une grotte, errante sur les montagnes et nourrie au son des instruments champêtres. Aujourd'hui, dans une prison solitaire, sur la couche indigente de Cérès!...

» Mais d'où vient qu'en voulant chanter comme la fauvette, je soupire comme la flûte consacrée aux morts? Je suis pourtant revêtue de la robe nuptiale; mon cœur sentira les joies et les inquiétudes maternelles; je verrai mon fils s'attacher à ma robe, comme l'oiseau timide qui se réfugie sous l'aile de sa mère. Eh! ne suis-je pas moi-même un jeune oiseau ravi au sein paternel?

» Que mon père et mon époux tardent à paraître! Ah! s'il m'était permis d'implorer encore les Grâces et les Muses! Si je pouvais interroger le ciel dans les entrailles de la victime! Mais j'offense un Dieu que je connais à peine: reposons-nous sur la croix. »

Déjà la nuit enveloppait Rome enivrée. Tout à coup les portes de la prison s'ouvrent, et le centurion chargé de lire aux chrétiens la sentence de l'empereur paraît devant Cymodocée. Il était accompagné de plusieurs soldats: quelques autres, arrêtés dans les cours extérieures, retenaient le gardien et lui prodiguaient le vin des idoles.

Comme une colombe que le chasseur a surprise dans le creux d'un rocher reste immobile de frayeur et n'ose s'envoler dans les plaines du ciel, ainsi la fille de Démodocus demeure frappée d'étonnement et de crainte sur le siège à demi brisé où elle était assise. Les soldats allument un flambeau. O prodige! l'épouse d'Eudore reconnaît Dorothée sous l'habit du centurion! Dorothée contemple à son tour, sans pouvoir parler, cette femme dans l'appareil du martyr. Jamais il ne l'avait vue si belle: la tunique bleue, le manteau noir, faisaient éclater la blan-

cheur de son teint ; et ses yeux, fatigués par les pleurs, avaient une douceur angélique : elle ressemblait à un tendre narcisse qui penche sa tête languissante au bord d'une eau solitaire. Dorothee et les autres chrétiens déguisés en soldats lèvent les bras au ciel et fondent en larmes.

— C'est toi, compagnon de mes courses loin de ma patrie ! s'écria la jeune Messénienne en se mettant à genoux et tendant les mains à Dorothee. Tu visites enfin ton Esther ! Mortel généreux, viens-tu guider mes pas vers mon père et vers mon époux ? Que la nuit eût été longue sans toi !

Dorothee, la voix entrecoupée par les pleurs, répondit :

— Cymodocée, vous connaissez donc votre sort ? Cette robe...

— C'est ma robe nuptiale, dit la vierge ingénue. Mais, si tout est fini, si mon époux est sauvé, si je suis libre, pourquoi ces pleurs et ce mystère ?

— Fuyons, repartit Dorothee ; enveloppez-vous dans cette toge : nous n'avons pas un moment à perdre. Accompagné de ces braves amis, je me suis glissé dans votre prison à la faveur de ce déguisement, j'ai montré la sentence de l'empereur : Sævus m'a pris pour le centurion qui vient vous annoncer l'arrêt fatal.

— Quel arrêt ? dit la fille d'Homère.

— Vous ne savez donc pas, repartit Dorothee, que les chrétiens des prisons sont condamnés à mourir demain dans l'amphithéâtre ?

— Mon époux est-il compris dans cet arrêt ? dit la nouvelle chrétienne en se levant avec une gravité qu'elle n'avait pas encore montrée ; parlez, ne me trompez pas. Je ne connais pas le serment inviolable des chrétiens ; autrefois j'aurais juré par l'Erèbe et par le génie de mon

père. Voilà votre livre sacré; il est écrit dans ce livre : « Vous ne mentirez pas; » jurez donc sur l'Évangile qu'Eudore est sauvé.

Dorothee pâlit; les yeux noyés de larmes, il s'écria :

— Femme, voulez-vous donc que je vous parle de la gloire dont votre époux s'est couvert et de celle qui l'attend encore ?

Cymodocée trembla comme le palmier frappé de la foudre.

— Vos paroles, dit-elle, ont descendu dans mon cœur comme un glaive. Je vous entends. Et vous voulez que je fuie ! Je ne reconnais pas là les maximes d'un chrétien. Eudore est couvert de plaies pour son Dieu ; il combattra demain les bêtes féroces , et l'on me conseille de me soustraire à mon sort, de l'abandonner au sien ! Je sens à mes côtés je ne sais quelle espérance qui me fait entrevoir un bonheur et des beautés divines. Si quelquefois, faible et découragée, j'ai jeté un regard complaisant sur la vie, toutes ces craintes sont dissipées. Non, l'eau du Jourdain n'aura pas coulé en vain sur ma tête ! Je vous salue, robe sacrée, dont je ne connaissais pas le prix ! Je le vois, vous êtes la robe du martyr ! La pourpre qui vous teindra demain sera immortelle et me rendra plus digne de paraître devant mon époux.

En prononçant ces mots, Cymodocée, saisie d'un enthousiasme divin, portait sa robe à ses lèvres et la baisait avec respect.

— Eh bien ! s'écria Dorothee, si vous ne voulez pas nous suivre, nous périrons tous avec vous ; nous demeurerons ici, nous nous déclarerons chrétiens, et demain vous nous conduirez à l'amphithéâtre. Mais quoi ! la religion vous commande-t-elle cette barbarie ? Vous voulez

mourir sans recevoir la bénédiction de votre père, sans embrasser ce vieillard qui vous attend et que votre résolution va conduire au tombeau ! Ah ! si vous l'aviez vu souiller ses cheveux avec des cendres brûlantes, déchirer ses habits, se rouler au pied des murs de votre prison, Cymodocée, vous vous laisseriez attendrir.

Comme la glace qu'une seule nuit a formée dans les premiers jours du printemps se fond aux rayons du soleil, comme la fleur près d'éclorre brise la légère enveloppe du bouton qui la retient, ainsi la résolution de Cymodocée s'évanouit à ces paroles, ainsi la piété filiale éclate et refléurit au fond de son cœur. Elle ne peut se résoudre à compromettre les hommes généreux qui s'exposent pour la sauver ; elle ne peut mourir sans chercher à consoler Démodocus ; elle garde un moment le silence ; elle écoute les conseils de l'ange des espérances célestes qui parle à son âme ; puis soudain, renfermant en elle-même un projet sublime :

— Allons revoir mon père !

Les chrétiens, au comble de la joie, couvrent d'un casque les cheveux de la jeune fille ; ils enveloppent Cymodocée dans une de ces toges blanches bordées de pourpre que les adolescents prenaient à Rome, au sortir de l'enfance : on eût cru voir la légère Camille, le bel Ascagne, ou l'infortuné Marcellus. Les chrétiens placent la fille d'Homère au milieu d'eux ; ils éteignent les flambeaux, sortent tous ensemble, et laissent le gardien, plongé dans l'ivresse, fermer soigneusement des cachots vides.

La troupe sainte se disperse dans la nuit, et Zacharie va porter à Eudore la nouvelle de la délivrance de Cymodocée.

Déjà l'on connaissait dans la prison de Saint-Pierre le

mensonge généreux d'un billet de Festus, et le fils de Lathénès était soulagé d'une douleur insupportable. Mais lorsque Zacharie vint lui dire que la brebis était sortie de la caverne des lions, il poussa un cri de joie qui fut répété par tous les martyrs. Les confesseurs, en admirant les fidèles qui combattaient pour la foi, ne désiraient point voir couler le sang de leurs frères. Les victimes, attristées par le deuil du fils de Lathénès, reprirent leur sérénité : il ne s'agissait plus que de mourir ! On commença par remercier le Dieu qui sauva Joas des mains d'Athalie. Ensuite revinrent les discours graves, les exhortations pieuses : Cyrille parlait avec majesté, Victor avec force, Genès avec gaieté, Gervais et Protais avec une onction fraternelle ; Perséus, le descendant d'Alexandre, offrait des leçons tirées de l'histoire ; Thraséas, l'ermite du Vésuve, enveloppait ses maximes dans les images riantes.

— Puisque toute la vie, disait-il à Perséus, se réduit à quelques jours, que vous serait-il revenu des grandeurs de votre naissance ? Que vous importe aujourd'hui d'avoir accompli le voyage dans un esquif ou sur une trirème ? L'esquif même est préférable, car il vogue sur le fleuve auprès de la terre, qui lui présente mille abris ; le vaisseau navigue sur une mer orageuse, où les ports sont rares, les écueils fréquents, et où souvent on ne peut jeter l'ancre à cause de la profondeur de l'abîme.

Tels étaient la liberté d'esprit, l'enjouement, les grâces de ces hommes qui passaient leur dernière nuit sur la terre. Les jeunes et les vieux martyrs, animés du souffle de l'Esprit-Saint, répandaient tous les trésors des vertus et présentaient réunis et confondus les fruits les plus aimables de la sagesse : tels sont les champs fertiles de la Campanie ; le jeune froment est semé à l'ombre du vieux

peuplier qui porte la vigne ; bientôt le chaume jaunissant monte pour chercher la grappe rougie qui descend à son tour vers les épis dorés ; un vent du ciel se glisse parmi les berceaux, agite les peupliers, les épis, les guirlandes de la vigne, et mêle les douces odeurs des moissons, des jardins et des bois.

Mais Dorothée, comme un courageux pasteur, s'est ouvert un chemin à travers la foule idolâtre. Sur le flanc du mont Esquilin s'élevait une retraite qu'avait habitée Virgile ; un laurier planté à la porte s'offrait à la vénération du peuple. Dorothée, aux jours de sa puissance, avait acheté cette demeure pour l'embellir. C'est là qu'il vint cacher la fille d'Homère. Démodocus remplissait déjà cet asile sacré du bruit de ses pleurs. Le vieillard était assis dans la poussière, sous un portique : il croit voir deux guerriers s'avancer à travers les ombres :

— Qui êtes-vous ? s'écrie-t-il d'une voix éclatante. Fantômes envoyés par les sanglantes Euménides, venez-vous m'entraîner dans la nuit du Tartare ? Êtes-vous des génies chrétiens qui m'annoncez la mort de ma fille ? Tombent le Christ et ses temples ! tombe le Dieu qui attache à la croix ses adorateurs !

— Ce sont eux cependant qui te ramènent ta fille ! dit Cymodocée en se jettant au cou de son père.

Le casque de la jeune martyre roule à terre, ses cheveux descendent sur ses épaules : le guerrier devient une vierge charmante. Démodocus perd l'usage de ses sens ; on s'empresse de le faire revenir à la vie : on lui explique des mystères que dans sa joie il peut à peine comprendre. Cymodocée le soulage par des paroles et par des caresses :

— O mon père ! je te retrouve enfin après une sépa-

ration cruelle ! Me voilà donc encore à tes pieds ! C'est moi , c'est ta Cymodocée , pour qui ta bouche a appris à prononcer le tendre nom de fille. Tu me reçus dans tes bras à ma naissance ; tu me comblas de tes caresses et de tes bénédictions. Que de fois, suspendue à tes bras, que de fois j'ai promis de te rendre le plus heureux des mortels ! Et j'ai pu faire couler des larmes de tes yeux ! O mon père ! est-ce toi que je presse sur mon sein ? Ah ! jouissons bien de ces moments d'un bonheur inespéré ! Tu le sais : le ciel est prompt à reprendre les dons qu'il nous fait.

Alors Démodocus :

— Gloire de mes ancêtres , fille plus précieuse à mon cœur que la lumière qui éclaire les ombres heureuses dans l'Élysée , pourrais-je te raconter mes douleurs ? Comme je te cherchais aux lieux où je t'avais vue et autour de ces prisons qui te dérobaient à mon amour ! Ah ! me disais-je, je ne préparerai point sa couche nuptiale ; je n'allumerai point la torche de son hyménée ; je resterai seul sur la terre, où les dieux m'auront enlevé ma couronne et ma joie ! Lorsque je serrais ma fille dans mes bras aux rivages de l'Attique , je l'embrassais donc pour la dernière fois ! Quel doux regard elle attachait sur moi ! Comme elle me souriait avec tendresse ! Était-ce là son dernier sourire ! O traits chéris que j'ai retrouvés ! Ô front où se peignent la candeur et l'innocence ! vous semblez faits pour le bonheur. Quel plaisir de sentir palpiter ce cœur jeune et plein de vie sur ce cœur vieilli et épuisé par la douleur !

Tels sont les gémissements de Démodocus et de Cymodocée : Alcyon, qui bâtit son nid sur les vagues, fait entendre avec ses petits de douces plaintes dans le berceau

flottant que la vaste mer doit bientôt engloutir. Dorothée fait apporter des flambeaux et conduit le père et la fille dans une salle où l'on avait préparé deux lits ; il se retire et les laisse à leur tendresse. La nuit entière se fût écoulée dans des récits mutuels et de touchantes caresses, si le prêtre des dieux, se jetant tout à coup aux pieds de Cymodocée, ne se fût écrié :

— O ma fille ! mets un terme à mes craintes et à mes malheurs ! Abjure des autels qui t'exposent sans cesse à de nouvelles persécutions ; reviens au culte de ton père ! Hiéroclès n'est plus à craindre. Celui qui devait être ton époux...

Cymodocée se précipite à son tour aux genoux du veillard :

— Mon père à mes pieds ! s'écrie-t-elle en relevant Démodocus. Ah ! je n'ai pas la force de supporter cette épreuve. O mon père ! épargnez une fille pleine de faiblesse, ne la séduisez pas ; laissez-lui le Dieu de son époux ! Si vous saviez combien ce Dieu a augmenté pour vous mon respect et mon amour !

— Ce Dieu, dit Démodocus, a voulu me ravir ma fille ; il t'enlève ton époux !

— Non, dit Cymodocée, je ne perdrai point Eudore ; il vivra toujours, sa gloire rejaillira sur moi.

— Quoi ! reprit le prêtre d'Homère, tu ne perdras point Eudore descendu au tombeau ?

— Il n'est point de tombeau pour lui, dit la vierge inspirée : on ne pleure point les chrétiens morts pour leur Dieu comme on pleure les autres hommes.

Cependant Cymodocée, qui cache un profond dessein dans son cœur, invite son père à se reposer. Elle le contraint par ses prières à se jeter sur un lit. Le vieil-

lard ne pouvait se résoudre à perdre un moment des yeux sa fille retrouvée ; il croyait toujours qu'elle allait lui échapper : ainsi , lorsqu'un homme a été longtemps poursuivi par un songe funeste, au moment de son réveil il voit encore l'image effrayante , et la naissante aurore ne rassure point ses esprits. Cymodocée se plaint de la fatigue qu'elle éprouve ; elle s'incline sur le second lit à l'autre extrémité de la salle , et adresse tout bas cette prière à l'Éternel :

« Dieu inconnu qui pénètres le fond de mon cœur , Dieu qui as vu mourir ton Fils unique , si mes desseins te sont agréables , fais descendre sur mon père un de ces esprits qu'on appelle tes anges : ferme ses yeux appesantis par les larmes , et souviens-toi de lui quand je l'aurai quitté pour toi. »

Elle dit, et sa prière, sur des ailes de flamme , s'envole au sein de l'Éternel. L'Éternel la reçoit dans sa miséricorde, et l'ange du sommeil abandonne aussitôt les voûtes éthérées. Il tient à la main son sceptre d'or, qui lui sert à calmer les peines des justes. Il franchit d'abord la région des soleils et s'abaisse vers la terre , où le conduit un long cri de douleur. Descendu sur ce globe , il s'arrête un moment au plus haut sommet des montagnes de l'Arménie ; il cherche des yeux les déserts où furent les campagnes d'Eden ; il se souvient du premier sommeil de l'homme , alors que Dieu tira du côté d'Adam la belle compagne qui devait perdre et sauver la race humaine. Bientôt il prend son vol vers le mont Liban ; il voit au-dessous de lui les vallées profondes, les torrents blanchis, les cèdres sublimes ; il touche aux plaines innocentes où les patriarches goûtaient ses dons sous un palmier. Il plane ensuite sur les mers de Sidon et de Tyr, et, laissant

au loin l'exil de Teucer, la tombe d'Aristomène, la Crète chérie des rois, la Sicile aimée des pasteurs, il découvre les bords de l'Italie. Il fend les airs sans bruit et sans agiter ses ailes; il répand sur son passage la fraîcheur et la rosée; il paraît: les flots s'assoupissent, les fleurs s'inclinent sur leurs tiges, la colombe cache sa tête sous son aile, et le lion s'endort dans son antre. Les sept collines de la ville éternelle s'offrent enfin aux regards de l'ange consolateur. Il voit avec horreur un million d'idolâtres troubler le calme de la nuit: il les abandonne à leur coupable veille: il est sourd à la voix de Galérius; mais il ferme, en passant, les yeux des martyrs; il vole à la retraite solitaire de Démodocus. Ce père infortuné s'agitait, brûlant, sur sa couche; le messager divin étend son sceptre pacifique et touche les paupières du vieillard: Démodocus tombe à l'instant dans un repos profond et délicieux. Il n'avait connu jusqu'alors que ce sommeil frère de la mort, habitant des enfers, enfant de ces démons appelés dieux parmi les hommes: il ignorait ce sommeil de vie qui vient du ciel; charme puissant composé de paix et d'innocence, qui n'amène point de songes, qui n'appesantit point l'âme et qui semble être une douce vapeur de la vertu. L'ange du repos n'ose approcher de Cymodocée: il s'incline avec respect devant cette vierge qui prie, et, la laissant sur la terre, il va l'attendre dans le ciel.

LIVRE VINGT-QUATRIÈME

Adieux à la muse. Maladie de Galérius. L'amphithéâtre de Vespasien. Eudore est conduit au martyre. Michel plonge Satan dans l'abîme. Cymodocée s'échappe d'auprès de son père; et vient trouver Eudore à l'amphithéâtre. Galérius apprend que Constantin a été proclamé César. Martyre des deux époux. Triomphe de la religion chrétienne.

O Muse, qui daignas me soutenir dans une carrière aussi longue que périlleuse! retourne maintenant aux célestes demeures. J'aperçois les bornes de la course; je vais descendre du char, et pour chanter l'hymne des morts je n'ai plus besoin de ton secours. Quel Français ignore aujourd'hui les cantiques funèbres? Qui de nous n'a mené le deuil autour d'un tombeau, n'a fait retentir le cri des funérailles? C'en est fait, ô Muse! encore un moment, et pour toujours j'abandonne tes autels! Je ne dirai plus les amours et les songes séduisants des hommes: il faut quitter la lyre avec la jeunesse. Adieu, consolatrice de mes jours, toi qui partageas mes plaisirs, et bien plus souvent mes douleurs! Puis-je me séparer de toi sans répandre des larmes? J'étais à peine sorti de l'enfance, tu montas sur mon vaisseau rapide, et tu chantas les tempêtes qui déchiraient ma voile; tu me

suivis sous le toit d'écorce du sauvage , et tu me fis trouver dans les solitudes américaines les bois du Pinde. A quel bord n'as-tu pas conduit mes rêveries ou mes malheurs ? Porté sur ton aile , j'ai découvert au milieu des nuages les montagnes désolées de Morven , j'ai pénétré les forêts d'Erminsul , j'ai vu couler les flots du Tibre , j'ai salué les oliviers du Céphise et les lauriers de l'Eurotas. Tu me montras les hauts cyprès du Bosphore et les sépulcres déserts du Simoïs. Avec toi je traversai l'Hermus, rival du Pactole ; avec toi j'adorai les eaux du Jourdain et je priai sur la montagne de Sion. Memphis et Carthage nous ont vus méditer sur leurs ruines ; et, dans les débris des palais de Grenade, nous évoquâmes les souvenirs de l'honneur et de l'amour. Tu me disais alors :

— Sache apprécier cette gloire dont un obscur et faible voyageur peut parcourir le théâtre en quelques jours.

O Muse ! je n'oublierai point tes leçons. Je ne laisserai point tomber mon cœur des régions élevées où tu l'as placé. Les talents de l'esprit que tu dispenses s'affaiblissent par le cours des ans ; la voix perd sa fraîcheur, les doigts se glacent sur le luth : mais les nobles sentiments que tu inspires peuvent rester quand tes autres dons ont disparu. Fidèle compagne de ma vie , en remontant dans les cieux laisse-moi l'indépendance et la vertu. Qu'elles viennent, ces vierges austères, qu'elles viennent fermer pour moi le livre de la poésie et m'ouvrir les pages de l'histoire. J'ai consacré l'âge des illusions à la riante peinture du mensonge ; j'emploierai l'âge des regrets au tableau sévère de la vérité.

Mais que dis-je ! ne l'ai-je point déjà quitté le doux pays du mensonge ? Ah ! les maux que Galérius a fait

souffrir aux chrétiens ne sont pas de vaines fictions.

Il est temps que le ciel venge sur l'oppresseur la cause de l'innocence opprimée. L'ange du sommeil n'a point voulu prêter l'oreille aux prières de Galérius : il l'a laissé en proie à l'ange exterminateur. Le vin de la colère de Dieu, en pénétrant dans les entrailles du persécuteur des fidèles, a fait éclater un mal caché, fruit de l'intempérance et de la débauche. Depuis la ceinture jusqu'à la tête, Galérius n'est plus qu'un squelette recouvert d'une peau livide, enfoncée entre des ossements ; le bas de son corps est enflé comme une outre, et ses pieds n'ont plus de forme. Lorsqu'au bord d'un vivier couvert de roseaux et de glaïeuls un serpent s'est attaché aux flancs d'un taureau, l'animal se débat dans les nœuds du reptile : il frappe l'air de sa corne ; mais bientôt, dompté par le venin, il tombe et se roule en mugissant : ainsi s'agite et rugit Galérius. La gangrène dévore ses intestins. Pour attirer au dehors les vers qui rongent ce maître du monde, on livre à ses plaies affamées des animaux nouvellement égorgés. On invoque Apollon, Esculape, Hygie : vaines idoles qui ne peuvent se défendre elles-mêmes des vers qui leur percent le cœur ! Galérius fait trancher la tête aux médecins qui ne trouvent point de remèdes à ses souffrances.

— Prince, lui dit l'un d'entre eux, élevé secrètement dans la foi des chrétiens, cette maladie est au-dessus de notre art : il faut remonter plus haut. Souvenez-vous de ce que vous avez fait contre les serviteurs de Dieu, et vous saurez à qui vous devez avoir recours. Je suis prêt à mourir comme mes frères ; mais les médecins ne vous guériraient pas.

Cette franchise plonge Galérius dans des transports de

rage. Il ne peut se résoudre à reconnaître l'impiété de ce titre d'Éternel dont il a surchargé une vie d'un moment. Sa fureur contre les chrétiens redouble : loin de vouloir suspendre leurs supplices, il confirme sa première sentence, et n'attend lui-même que le jour pour montrer à l'amphithéâtre le spectacle d'un prince mourant qui vient voir mourir ses sujets.

Son impatience ne fut pas longtemps éprouvée : déjà les flots jaunissants du Tibre, les coteaux d'Albe, les bois de Lucretile et de Tibur souriaient aux feux naissants de l'aurore. La rosée brillait suspendue aux plantes comme une manne : la campagne romaine se montrait tout éclatante de la fraîcheur et pour ainsi dire de la jeunesse de la lumière. Les monts lointains de la Sabine, qu'enveloppait une vapeur diaphane, se peignaient de la couleur du fruit du prunier, quand sa pourpre violette est légèrement blanchie par sa fleur. On voyait la fumée s'élever des hameaux, les brouillards fuir le long des collines, et la cime des arbres se découvrir : jamais plus beau jour n'était sorti de l'Orient pour contempler les crimes des hommes. O soleil ! sur le trône élevé d'où tu jettes un regard ici-bas, que te font nos larmes et nos malheurs ? Ton levant et ton coucher ne peuvent être troublés par le souffle de nos misères ; tu éclaires des mêmes rayons le crime et la vertu ; les générations passent, et tu poursuis ta course !

Pendant le peuple s'assemblait à l'amphithéâtre de Vespasien : Rome entière était accourue pour boire le sang des martyrs. Cent mille spectateurs, les uns voilés d'un pan de leur robe, les autres portant sur la tête une ombelle, étaient répandus sur les gradins. La foule, vomie par les portiques, descendait et montait le long des esca-

liers extérieurs et prenait son rang sur les marches revêtues de marbre. Des grilles d'or défendaient le banc des sénateurs de l'attaque des bêtes féroces. Pour rafraîchir l'air, des machines ingénieuses faisaient monter des sources de vin et d'eau safranée, qui retombaient en rosée odoriférante. Trois mille statues de bronze, une multitude infinie de tableaux, des colonnes de jaspe et de porphyre, des balustrés de cristal, des vases d'un travail précieux décoraient la scène. Dans un canal creusé autour de l'arène, nageaient un hippopotame et des crocodiles ; cinq cents lions, quarante éléphants, des tigres, des panthères, des taureaux, des ours, accoutumés à déchirer des hommes, rugissaient dans les cavernes de l'amphithéâtre. Des gladiateurs non moins féroces essayaient çà et là leurs bras ensanglantés. Auprès des autels du trépas s'élevaient des lieux de prostitution publique : des courtisanes nues et des femmes romaines du premier rang augmentaient, comme aux jours de Néron, l'horreur du spectacle, et venaient, rivales de la mort, se disputer les faveurs d'un prince mourant. Ajoutez les derniers hurlements des Ménades couchées dans les rues, et expirant sous l'effort de leur dieu, et vous connaîtrez toutes les pompes et tout le déshonneur de l'esclavage.

Les prétoriens chargés de conduire les confesseurs au martyre assiégeaient déjà les portes de la prison de Saint-Pierre. Eudore, selon les ordres de Galérius, devait être séparé de ses frères et choisi pour combattre le premier : ainsi, dans une troupe valeureuse, on cherche à terrasser d'abord le héros qui la guide. Le gardien de la prison s'avance à la porte du cachot et appelle le fils de Lathénès.

— Me voici, dit Eudore, que voulez-vous ?

— Sors pour mourir ! s'écria le gardien.

— Pour vivre ! répondit Eudore.

Et il se lève de la pierre où il était couché. Cyrille, Gervais, Protais, Rogatien et son frère, Victor, Genès, Perséus, l'ermite du Vésuve, ne peuvent retenir leurs larmes.

— Confesseurs, leur dit Eudore, nous allons bientôt nous retrouver. Un instant séparés sur la terre, nous nous rejoindrons dans le ciel.

Eudore avait réservé pour ce dernier moment une tunique blanche, destinée jadis à sa pompe nuptiale ; il ajoute à cette tunique un manteau brodé par sa mère : il paraît plus beau qu'un chasseur d'Arcadie qui va disputer le prix des combats de l'arc ou de la lyre dans les champs de Mantinée.

Le peuple et les prétoriens impatients appellent le fils de Lasthénès à grands cris.

— Allons ! dit le martyr.

Et, surmontant les douleurs du corps par la force de l'âme, il franchit le seuil du cachot. Cyrille s'écrie :

— Fils de la femme, on vous a donné un front de diamant : ne les craignez point, et n'ayez pas peur devant eux.

Les évêques entonnent le cantique des louanges, nouvellement composé à Carthage par Augustin, ami d'Eudore.

« O Dieu ! nous te louons !... O Dieu ! nous te bénissons. Les cieux, les anges, les Trônes, les chérubins te proclament trois fois saint, Seigneur, Dieu des armées ! »

Les évêques chantaient encore l'hymne de la victoire, et Eudore, sorti de la prison, jouissait déjà de son triom-

phe : il était livré aux outrages. Le centurion de la garde le poussa rudement et lui dit :

— Tu te fais bien attendre !

— Compagnon , répondit Eudore en souriant, je marchais aussi vite que vous à l'ennemi; mais, aujourd'hui, vous le voyez, je suis blessé.

On lui attacha sur la poitrine une feuille de papyrus, portant ces deux mots :

« EUDORE CHRÉTIEN. »

Le peuple le chargeait d'opprobres.

— Où est maintenant son Dieu, disait-il. Que lui a servi de préférer son culte à la vie ? Nous verrons s'il ressuscitera avec son Christ, ou si le Christ sera assez puissant pour l'arracher de nos mains !

Et cette foule cruelle rendait mille louanges à ses dieux, et elle se réjouissait de la vengeance qu'elle tirait des ennemis de leurs autels.

Le prince des ténèbres et ses anges , répandus sur la terre et dans les airs, s'enivraient d'orgueil et de joie ; ils se croyaient prêts à triompher de la croix, et la croix allait les précipiter dans l'abîme. Ils excitaient les fureurs des païens contre le nouvel apôtre : on lui lançait des pierres, on jetait sous ses pieds blessés des débris de vases et des cailloux ; on le traitait comme s'il eût été lui-même le Christ, pour lequel ces infortunés avaient tant d'horreur. Il s'avançait lentement du pied du Capitole à l'amphithéâtre, en suivant la voie sacrée. Au temple de Jupiter Stator, aux Rostres, à l'arc de Titus, partout où se présentait quelque simulacre des dieux, les hurlements de la foule redoublaient : on voulait contraindre le martyr à s'incliner devant les idoles.

— Est-ce au vainqueur à saluer le vaincu ? disait Eu-

dore. Encore quelques instants, et vous jugerez de ma victoire. O Rome ! j'aperçois un prince qui met son diadème aux pieds de Jésus-Christ. Le temple des esprits de ténèbres est fermé, ses portes ne s'ouvriront plus, et des verrous d'airain en défendront l'entrée aux siècles à venir !

— Il nous prédit des malheurs ! s'écrie le peuple : écrasons, déchirons cet impie !

Les prétoriens peuvent à peine défendre le prophète martyr de la rage de ces idolâtres.

— Laissez-les faire, dit Eudore, c'est ainsi qu'ils ont souvent traité leurs empereurs ; mais vous ne serez point obligés d'employer la pointe de vos épées pour me forcer à lever la tête.

On avait brisé toutes les statues triomphales d'Eudore. Une seule était restée, et elle se trouva sur le passage du martyr ; un soldat, ému de ce singulier hasard, baissa son casque pour cacher l'attendrissement de son visage. Eudore l'aperçut et lui dit :

— Ami, pourquoi pleurez-vous ma gloire ? C'est aujourd'hui que je triomphe ! Méritez les mêmes honneurs.

Ces paroles frappèrent le soldat, et, quelques jours après, il embrassa la religion chrétienne.

Eudore parvient ainsi jusqu'à l'amphithéâtre, comme un noble coursier, percé d'un javelot sur le champ de bataille, s'avance encore au combat sans paraître sentir sa blessure mortelle.

Mais tous ceux qui pressaient le confesseur n'étaient pas des ennemis : un grand nombre étaient des fidèles qui cherchaient à toucher le vêtement du martyr, des vieillards qui recueillaient ses paroles, des prêtres qui lui

donnaient l'absolution du milieu de la foule, des jeunes gens, des femmes, qui criaient :

— Nous demandons à mourir avec lui !

Le confesseur calmait d'un mot, d'un geste, d'un regard, ces élans de la vertu, et ne paraissait occupé que du péril de ses frères. L'enfer l'attendait à la porte de l'arène pour lui livrer un dernier assaut. Les gladiateurs, selon l'usage, voulurent revêtir le chrétien d'une robe des prêtres de Saturne.

— Je ne mourrai point, s'écrie Eudore, dans le déguisement d'un lâche déserteur et sous les couleurs de l'idolâtrie : je déchirerai plutôt de mes mains l'appareil de mes blessures. J'appartiens au peuple romain et à César : si vous les privez par ma mort du combat que je leur dois, vous en répondrez sur votre tête.

Intimidés par cette menace, les gladiateurs ouvrirent les portes de l'amphithéâtre, et le martyr entra seul et triomphant dans l'arène.

Aussitôt un cri universel, des applaudissements furieux, prolongés depuis le faite jusqu'à la base de l'édifice, en font mugir les échos. Les lions et toutes les bêtes renfermés dans les cavernes répondent dignement aux éclats de cette joie féroce : le peuple lui-même tremble d'épouvante ; le martyr seul n'est point effrayé. Tout à coup il se souvient du pressentiment qu'il eut jadis dans ce même lieu. Il rougit de ses erreurs passées ; il remercie Dieu qui l'a reçu dans sa miséricorde et l'a conduit, par un merveilleux conseil, à une fin si glorieuse. Il songe avec attendrissement à son père, à ses sœurs, à sa patrie ; il recommande à l'Éternel Démodocus et Cymodocée : ce fut sa dernière pensée de la terre, il tourne son esprit et son cœur uniquement vers le ciel.

L'empereur n'était point encore arrivé, et l'intendant des jeux n'avait pas donné le signal. Le martyr blessé demande au peuple la permission de s'asseoir sur l'arène, afin de mieux conserver ses forces : le peuple y consent, dans l'espoir de voir un plus long combat. Le jeune homme, enveloppé de son manteau, s'incline sur le sable qui va boire son sang, comme un pasteur se couche sur la mousse au fond d'un bois solitaire.

Cependant, dans les profondeurs de l'éternité, une plus vive lumière sortait du Saint des saints. Les anges, les Trônes, les Dominations, prosternés, entendaient, saisis de joie, une voix qui disait :

« Paix à l'Église ! paix aux hommes ! »

L'hostie était acceptée : la dernière goutte du sang du juste allait faire triompher cette religion qui devait changer la face de la terre. La cohorte des martyrs s'ébranle, les divins guerriers s'assemblent au bruit d'une trompette sonnée par l'ange des armées du Seigneur. Là brille Étienne, le premier des confesseurs ; là se montrent l'intrépide Laurent, l'éloquent Cyprien, et vous, honneur de cette pieuse et fidèle cité que le Rhône ravage et que la Saône caresse. Tous, portés sur une nuée lumineuse, ils descendent pour recevoir l'heureux soldat à qui la grande victoire est réservée. Les cieux s'abaissent et s'entr'ouvrent. Les chœurs des patriarches, des prophètes, des apôtres, des anges, viennent admirer le combat du juste. Les saintes femmes, les veuves, les vierges environnent et félicitent la mère d'Eudore, qui seule détourne ses yeux de la terre, et les tient attachés sur le trône de Dieu.

Alors Michel arme sa droite de ce glaive qui marche devant le Seigneur, et qui frappe des coups inattendus : il prend dans sa main gauche une chaîne forgée au feu

des éclairs, dans les arsenaux de la colère céleste. Cent archanges en formèrent les anneaux indestructibles, sous la direction d'un ardent chérubin ; par un travail admirable, l'airain fondu avec l'argent et l'or se façonna sous leurs marteaux pesants ; ils y mêlèrent trois rayons de la vengeance éternelle, le désespoir, la terreur, la malédiction, un carreau de la foudre, et cette matière vivante qui composait les roues du char d'Ézéchiël. Au signal du Dieu fort, Michel s'élança des cieux comme une comète. Les astres effrayés croient toucher à la borne de leur cours. L'archange met un pied sur la mer et l'autre sur la terre. Il crie d'une voix terrible, et sept tonnerres parlent avec lui :

— Le règne du Christ est établi ; l'idolâtrie est passée ; la mort ne sera plus. Race perverse, délivrez le monde de votre présence ; et toi, Satan, rentre dans le puits de l'abîme, où tu seras enchaîné pour mille ans.

A ces accents formidables, les anges rebelles sont saisis d'épouvante. Le prince des enfers veut résister encore et combattre l'envoyé du Très-Haut ; il appelle à lui Astarté et les démons de la fausse sagesse et de l'homicide ; mais, déjà précipités dans l'asile des douleurs, ils sont punis par de nouveaux tourments des maux qu'ils viennent de faire subir aux hommes. Satan, demeuré seul, essaye en vain de résister au guerrier céleste : la force lui est subitement ôtée ; il sent que son sceptre est brisé et sa puissance détruite. Précédé de ses légions éperdues, il se plonge avec un affreux rugissement dans le puits de l'abîme. Les chaînes vivantes tombent avec lui, l'embrassent et le lient sur un rocher enflammé, au centre de l'enfer.

Le fils de Lasthénès entend dans les airs des concerts

ineffables, et les sons lointains de mille harpes d'or, mêlés à des voix mélodieuses. Il lève la tête et voit l'armée des martyrs renversant dans Rome les autels des faux dieux et sapant les fondements de leurs temples parmi des tourbillons de poussière. Une échelle merveilleuse descend d'une nue jusqu'aux pieds d'Eudore. Cette échelle était de jaspe, d'hyacinthe, de saphirs et d'émeraudes, comme les fondements de la Jérusalem céleste. Le martyr contemple la vision de splendeur, et appelle par ses soupirs l'instant où il pourra suivre ce chemin du ciel.

Et pourtant ce n'est pas là toute la gloire que le Dieu de Jacob réserve à son peuple. Il entretient encore dans le cœur d'une faible femme les plus nobles et les plus généreux desseins. Quand l'alouette matinale attend sur des guérets nouveaux le retour de la lumière, aussitôt que le jour naissant a blanchi le bord des nuages, elle quitte la terre et fait entendre, en montant dans les airs, un hymne qui charme le voyageur : ainsi la vigilante Cymodocée veille attentivement à la première clarté de l'aube, pour aller chanter dans le ciel des cantiques qui raviront Israël. Un rayon de l'aurore parvient jusqu'à la jeune chrétienne, à travers le laurier de Virgile. Aussitôt elle se lève en silence, et reprend le vêtement du martyre qu'elle avait eu soin de garder. Le prêtre d'Homère goûtait encore le sommeil que l'ange avait répandu sur ses yeux. Cymodocée s'approche doucement et se met à genoux au bord du lit de Démodocus. Elle contemple son père en versant des larmes muettes ; elle écoute la respiration paisible du vieillard, elle songe à son affreux réveil, elle peut à peine étouffer les sanglots de la piété filiale. Soudain elle rappelle son courage, ou plutôt son

amour et sa foi : elle s'échappe furtivement, comme la nouvelle épouse à Sparte se dérobaît aux regards de sa mère pour aller jouir des embrassements de son époux.

Dorothee n'avait point passé la nuit dans la maison de Virgile; les chrétiens ne s'endormaient point ainsi la veille de la mort de leurs frères : accompagné de tous ses serviteurs, il s'était rendu à l'amphithéâtre avec Zacharie. Déguisés, au milieu de la foule, ils attendaient le combat du martyr, afin de dérober ensuite le corps glorieux et de lui donner la sépulture : ainsi une troupe de colombes, près d'une ferme où l'on bat le blé nouveau, attend que les moissonneurs se soient retirés, pour cueillir le grain resté sur l'aire.

Cymodocée ne rencontre donc point d'obstacles à sa fuite. Qui aurait pu deviner ses desseins? Elle descend sous le péristyle, et, ouvrant la porte extérieure, elle s'élance dans cette Rome qui lui était inconnue.

Elle erre d'abord par des rues désertes : tout le peuple s'était porté vers l'amphithéâtre. Elle ne sait où tourner ses pas; elle s'arrête et prête une oreille attentive, comme une sentinelle qui cherche à surprendre le bruit de l'ennemi. Il lui semble entendre un murmure lointain; elle court aussitôt de ce côté : plus elle approche, plus s'accroît le murmure. Bientôt elle aperçoit une longue file de soldats, d'esclaves, de femmes, d'enfants, de vieillards, qui suivaient tous le même chemin; elle voit passer des litières, voler des chars et des cavaliers. Mille accents, mille voix s'élèvent, et dans cette rumeur confuse Cymodocée distingue ce cri répété :

— Les chrétiens aux bêtes!

— Me voici! dit-elle avant qu'on pût l'entendre.

Et elle s'avancait sur une hauteur qui dominait la foule répandue autour de l'amphithéâtre. Cymodocée, descendant de la colline au lever de l'aurore, parut comme cette étoile du matin que la nuit prête un moment au jour. La Grèce, à genoux, l'eût prise pour l'amante de Zéphire ou de Céphale; Rome reconnut à l'instant une chrétienne: sa robe d'azur, son voile blanc, son manteau noir, la trahirent encore moins que sa modestie.

— C'est une chrétienne échappée! s'écria la foule; arrêtons-la.

— Oui, répondit Cymodocée en rougissant devant cette multitude, je suis chrétienne; mais je ne suis point échappée: je ne suis qu'égarée. J'ai pu me tromper de chemin, moi qui suis jeune et née loin d'ici, sur le rivage de la Grèce, ma douce patrie. Puissants enfants de Romulus, voulez-vous me conduire à l'amphithéâtre?

Ce langage, qui aurait désarmé des tigres, n'attira sur Cymodocée que des railleries et des outrages. Elle était tombée dans un groupe d'hommes et de femmes chancelants sous les fumées du vin. Une voix voulut dire que cette Grecque n'était peut-être pas condamnée aux bêtes.

— Je le suis, répondit la jeune chrétienne avec timidité; on m'attend à l'amphithéâtre.

La troupe aussitôt l'y conduisit en poussant des hurlements. Le gladiateur commis à l'introduction des martyrs n'avait point d'ordre pour cette victime, et refusait de l'admettre au lieu du sacrifice; mais une des portes de l'arène, venant à s'ouvrir, laisse voir Eudore dans l'enceinte: Cymodocée s'élance comme une flèche légère, et va tomber dans les bras de son époux.

Cent mille spectateurs se lèvent sur les gradins de l'amphithéâtre et s'agitent en tumulte. On se penche en

avant, on regarde dans l'arène, on se demande quelle est cette femme qui vient de se jeter dans les bras du chrétien. Ceux-ci disaient :

— C'est son épouse, c'est une chrétienne qui va mourir : elle porte la robe des condamnés.

Ceux-là :

— C'est l'esclave d'Hiéroclès, nous la reconnaissons ; c'est cette Grecque qui s'est déclarée ennemie des dieux orsque nous voulions la sauver.

Quelques voix timides :

— Elle est si jeune et si belle !

Mais la multitude :

— Eh bien ! qu'elle soit livrée aux bêtes, avant de multiplier dans l'empire la race des impies !

L'horreur, le ravissement, une affreuse douleur, une joie inouïe, ôtaient la parole au martyr : il pressait Cymodocée sur son cœur : il aurait voulu la repousser ; il sentait que chaque minute écoulée amenait la fin d'une vie pour laquelle il eût donné un million de fois la sienne. A la fin il s'écrie, en versant des torrents de pleurs :

— O Cymodocée ! que venez-vous faire ici ! Dieu ! est-ce dans ce moment que je devais jamais vous voir ? Quel charme ou quel malheur vous a conduite sur ce champ de carnage ? Pourquoi venez-vous ébranler ma foi ? Comment pourrai-je vous voir mourir ?

— Seigneur, dit Cymodocée avec des sanglots, pardonnez à votre servante. J'ai lu dans vos livres saints : « La femme quittera son père et sa mère pour s'attacher à son époux. » J'ai quitté mon père, je me suis dérobée à son amour pendant son sommeil ; je viens demander votre grâce à Galérius, ou partager votre sort.

Cymodocée aperçoit le visage pâle d'Eudore, ses bles-

LES MARTYRS

sures couvertes d'un vain appareil : elle jette un cri, et, dans un saint transport, elle baise les pieds du martyr et les plaies sacrées de ses bras et de sa poitrine. Qui pourrait exprimer les sentiments d'Eudore, lorsqu'il sent ces lèvres pures presser son corps défiguré ? Qui pourrait dire l'inconcevable charme de ces premières caresses d'une femme aimée, ressenties à travers les plaies du martyr ? Tout à coup le ciel inspire le confesseur ; sa tête paraît rayonnante et son visage resplendissant de la gloire de Dieu ; il tire de son doigt un anneau, et, le trempant dans le sang de ses blessures :

— Je ne m'oppose plus à vos desseins, dit-il à Cymodocée : je ne puis vouloir vous ravir plus longtemps une couronne que vous recherchez avec tant de courage. Si j'en crois la voix secrète qui parle à mon cœur, votre mission sur cette terre est finie : votre père n'a plus besoin de vos secours ; Dieu s'est chargé du soin de ce vieillard : il va connaître la vraie lumière et bientôt il rejoindra ses enfants dans ces demeures où rien ne pourra plus les lui ravir. O Cymodocée ! je vous l'avais prédit, nous serons unis ; il faut que nous mourions époux. C'est ici l'autel, l'église, le lit nuptial. Voyez cette pompe qui nous environne, ces parfums qui tombent sur nos têtes. Levez les yeux, et contemplez au ciel, avec les regards de la foi, cette pompe bien autrement belle. Rendons légitimes les embrassements éternels qui vont suivre notre martyr : prenez cet anneau et devenez mon épouse.

Le couple angélique tombe à genoux au milieu de l'arène ; Eudore met l'anneau trempé de son sang au doigt de Cymodocée.

— Servante de Jésus - Christ, s'écrie-t-il, recevez ma foi. Vous êtes aimable comme Rachel, sage comme Ré-

becca, fidèle comme Sara sans avoir eu sa longue vie. Croissons, multiplions pour l'éternité; remplissons le ciel de nos vertus.

A l'instant le ciel, ouvert, célèbre ces noces sublimes : les anges entonnent le cantique de l'épouse; la mère d'Eudore présente à Dieu ses enfants unis, qui vont bientôt paraître au pied du trône éternel; les vierges martyres tressent la couronne nuptiale de Cymodocée; Jésus-Christ bénit le couple bienheureux, et l'Esprit-Saint lui fait le don d'un intarissable amour.

Cependant la foule, qui voyait les deux chrétiens à genoux, croyait qu'ils lui demandaient la vie. Tournant aussitôt le pouce vers eux, comme dans les combats de gladiateurs, elle repoussait leur prière par ce signe et les condamnait à mort. Le peuple romain, que ses nobles privilèges avaient fait surnommer le peuple-roi, avait depuis longtemps perdu son indépendance : il n'était resté le maître absolu que dans la direction de ses plaisirs; et, comme on se servait de ces mêmes plaisirs pour l'enchaîner et le corrompre, il ne possédait en effet que la souveraineté de son esclavage. Le gladiateur des portiques vint dans ce moment recevoir les ordres du peuple sur le sort de Cymodocée.

— Peuple libre et puissant, dit-il, cette chrétienne est entrée hors de son rang dans l'arène; elle était condamnée à mourir avec le reste des impies, après le combat de leur chef; elle s'est échappée de la prison. Égarée dans Rome, son mauvais génie, ou plutôt le génie de l'empire, l'a ramenée à l'amphithéâtre.

Le peuple cria d'une commune voix :

— Les dieux l'ont voulu : qu'elle reste et qu'elle meure!

Un petit nombre, intérieurement travaillé par le Dieu

des miséricordes, paraissait touché de la jeunesse de Cymodocée : il voulait que l'on fit grâce à cette chrétienne ; mais la foule répétait :

— Qu'elle reste et qu'elle meure ! Plus la victime est belle, plus elle est agréable aux dieux.

Ce n'étaient plus ces enfants de Brutus, qui maudissaient le grand Pompée pour avoir fait combattre de paisibles éléphants ; c'étaient des hommes abrutis par la servitude, aveuglés par l'idolâtrie, et chez qui toute humanité s'était éteinte avec le sentiment de la liberté.

Une voix s'échappe des combles de l'amphithéâtre. C'en est fait : Dorothee renonce à la vie.

— Romains, s'écrie-t-il, c'est moi qui ai tout fait, c'est moi qui, cette nuit même, avais enlevé cet ange du ciel qui vient se remettre entre vos mains. Je suis chrétien, je demande le combat. Puisse l'infâme Jupiter tomber bientôt avec son temple ! Puisse-t-il écraser dans sa chute ses horribles adorateurs ! Puisse l'éternité allumer ses flammes vengeresses pour engloutir des barbares qui restent insensibles à tous les charmes du malheur, de la jeunesse et de la vertu !

En prononçant ces paroles, Dorothee renverse une statue de Mercure. Aussitôt l'attention et l'indignation du peuple se tournent de ce côté.

— Un chrétien dans l'amphithéâtre ! qu'on le saisisse, qu'on le livre aux gladiateurs.

Dorothee est entraîné hors de l'édifice, et condamné à périr avec la foule des confesseurs.

Tout à coup retentit le bruit des armes : le pont qui conduisait du palais de l'empereur à l'amphithéâtre s'abaisse, et Galérius ne fait qu'un pas de son lit de douleur au carnage : il avait surmonté son mal, pour se présenter une dernière

LES MARTYRS

for au peuple. Il sentait à la fois l'empire et la vie lui échapper : un messenger arrivé des Gaules venait de lui apprendre la mort de Constance. Constantin, proclamé César par les légions, s'était en même temps déclaré chrétien et se disposait à marcher vers Rome. Ces nouvelles, en portant le trouble dans l'âme de Galérius, avaient rendu plus cuisante la plaie hideuse de son corps : mais, renfermant ses douleurs dans son sein, soit qu'il cherchât à se tromper lui-même, soit qu'il voulût tromper les hommes, ce spectre vint s'asseoir au balcon impérial, comme la mort couronnée. Quel contraste avec la beauté, la vie, la jeunesse, exposées dans l'arène à la fureur des léopards!

Lorsque l'empereur parut, les spectateurs se levèrent et lui donnèrent le salut accoutumé. Eudore s'incline respectueusement devant César ; Cymodocée s'avance sous le balcon pour demander à l'empereur la grâce d'Eudore, et s'offrir elle-même en sacrifice. La foule tira Galérius de l'embarras de se montrer miséricordieux ou cruel : depuis longtemps elle attendait le combat ; la soif du sang avait redoublé à la vue des victimes. On crie de toutes parts :

— Les bêtes ! Qu'on lâche les bêtes ! Les impies aux bêtes !

Eudore veut parler au peuple en faveur de Cymodocée ; mille voix étouffent sa voix :

— Qu'on donne le signal ! Les bêtes ! Les chrétiens aux bêtes !

Le son de la trompette se fait entendre : c'est l'annonce de l'apparition des bêtes féroces. Le chef des rétiaires¹ traverse l'arène, et vient ouvrir la loge d'un tigre connu par sa férocité.

Alors s'élève entre Eudore et Cymodocée une ~~conteste~~

1. Gladiateurs qui combattaient avec un filet.

tion à jamais mémorable : chacun des deux époux voulait mourir le dernier.

— Eudore, disait Cymodocée, si vous n'étiez pas blessé, je vous demanderais à combattre la première; mais à présent j'ai plus de force que vous, et je puis vous voir mourir.

— Cymodocée, répondit Eudore, il y a plus longtemps que vous que je suis chrétien : je pourrai mieux supporter la douleur ; laissez-moi quitter la terre le dernier.

En prononçant ces paroles, le martyr se dépouille de son manteau ; il en couvre Cymodocée, afin de mieux dérober aux yeux des spectateurs les charmes de la fille d'Homère, lorsqu'elle sera traînée sur l'arène par le tigre. Eudore craignait qu'une mort aussi chaste ne fût souillée par l'ombre d'une pensée impure, même dans les autres. Peut-être aussi était-ce un dernier instinct de la nature, un mouvement de cette jalousie qui accompagne le véritable amour jusqu'au tombeau.

La trompette sonne pour la seconde fois.

On entend gémir la porte de fer de la caverne du tigre : le gladiateur qui l'avait ouverte s'enfuit effrayé. Eudore place Cymodocée derrière lui. On le voyait debout, uniquement attentif à la prière, les bras étendus en forme de croix et les yeux levés vers le ciel.

La trompette sonne pour la troisième fois.

Les chaînes du tigre tombent, et l'animal furieux s'élanche en rugissant dans l'arène : un mouvement involontaire fait tressaillir les spectateurs. Cymodocée, saisie d'effroi, s'écrie :

— Ah ! sauvez-moi !

Et elle se jette dans les bras d'Eudore, qui se tourne vers elle. Il la serre contre sa poitrine, il aurait voulu la

cache dans son cœur. Le tigre arrive aux deux martyrs. Il se lève debout, et, enfonçant ses ongles dans les flancs du fils de Lasthénès, il déchire avec ses dents les épaules du confesseur intrépide. Comme Cymodocée, toujours pressée dans le sein de son époux, ouvrait sur lui des yeux pleins d'amour et de frayeur, elle aperçoit la tête sanglante du tigre auprès de la tête d'Eudore. A l'instant la chaleur abandonne les membres de la vierge victorieuse; ses paupières se ferment; elle demeure suspendue aux bras de son époux, ainsi qu'un flocon de neige aux rameaux d'un pin du Ménale ou du Lycée. Les saintes martyres Eulalie, Félicité, Perpétue, descendent pour chercher leur compagne : le tigre avait brisé le cou d'ivoire de la fille d'Homère. L'ange de la mort coupe en souriant le fil des jours de Cymodocée. Elle exhale son dernier soupir sans effort et sans douleur; elle rend au ciel un souffle divin qui semblait tenir à peine à ce corps formé par les Grâces : elle tombe comme une fleur que la faux du villageois vient d'abattre sur le gazon. Eudore la suit un moment après dans les éternelles demeures : on eût cru voir un de ces sacrifices de paix où les enfants d'Aaron offraient au Dieu d'Israël une colombe et un jeune taureau.

Les époux martyrs avaient à peine reçu la palme, que l'on aperçut au milieu des airs une croix de lumière semblable à ce Labarum qui fit triompher Constantin; la foudre gronda sur le Vatican, colline alors déserte, mais souvent visitée par un esprit inconnu; l'amphithéâtre fut ébranlé jusque dans ses fondements, toutes les statues des idoles tombèrent, et l'on entendit, comme autrefois à Jérusalem, une voix qui disait :

« LES DIEUX S'EN VONT. »

La foule éperdue quitte les jeux. Gaérius, rentré dans son

palais, s'abandonne aux plus noires fureurs; il ordonne qu'on livre au glaive les illustres compagnons d'Eudore. Constantin paraît aux portes de Rome. Galérius succombe aux horreurs de son mal : il expire en blasphémant l'Éternel. En vain un nouveau tyran s'empare du pouvoir suprême : Dieu tonne du haut du ciel; le signe du salut brille; Constantin frappe; Maxence est précipité dans le Tibre. Le vainqueur entre dans la cité reine du monde : les ennemis des chrétiens se dispersent. Le prince ami d'Eudore s'empresse alors de recueillir les derniers soupirs de Démodocus, que la douleur enlève à la terre et qui demande le baptême pour aller rejoindre sa fille bien-aimée. Constantin vole au lieu où l'on avait entassé les corps des victimes : les deux époux conservaient toute leur beauté dans la mort. Par un miracle du ciel, toutes leurs plaies se trouvaient fermées, et l'expression de la paix et du bonheur était empreinte sur leur front. Une fosse est creusée pour eux dans ce cimetière où le fils de Lasthénès fut autrefois retranché du nombre des fidèles. Les légions des Gaules, jadis conduites à la victoire par Eudore, entourent le monument de leur ancien général. L'aigle guerrière de Romulus est décorée de la croix pacifique. Sur la tombe des jeunes martyrs Constantin reçoit la couronne d'Auguste, et sur cette même tombe il proclame la religion chrétienne religion de l'empire.

SUR LA

LÉGISLATION PRIMITIVE¹

Novembre 1802.

« Peu d'hommes naissent avec une disposition particulière et déterminée à un seul objet, qu'on appelle talent ; bienfait de la nature, si des circonstances favorables en secondent le développement, en permettent l'emploi ; malheur réel, tourment de l'homme, si elles le contrarient. »

Ce passage est tiré du livre même que nous annonçons aujourd'hui au public. Rien n'est plus touchant et en même temps plus triste que les plaintes involontaires qui échappent quelquefois au véritable talent. L'auteur de la *Législation primitive*, comme tant d'écrivains célèbres, semble n'avoir reçu les dons de la nature que pour en sentir les dégoûts. Comme Épictète, il a pu réduire la philosophie à ces deux maximes : « Souffrir et s'abstenir, —

¹ A propos d'un ouvrage de M. le vicomte de Bonald.

Ἐπέχου καὶ ἀπέχου. » C'est dans l'obscur chaumière d'un paysan d'Allemagne, au fond d'une terre étrangère, qu'il a composé sa *Théorie du pouvoir politique et religieux*; c'est au milieu de toutes les privations de la vie et encore sous la menace d'une loi de proscription, qu'il a publié ses observations sur le *divorce*: traité admirable, dont les dernières pages surtout sont un modèle de cette éloquence de pensées, bien supérieure à l'éloquence de mots, et qui soumet tout, comme le dit Pascal, par *droit de puissance*; enfin c'est au moment où il va abandonner Paris, les lettres, et, pour ainsi dire, son génie, qu'il nous donne sa *Législation primitive*: Platon couronna ses ouvrages par ses *Lois*, et Lycurgue s'exila de Lacédémone après avoir établi les siennes. Malheureusement nous n'avons pas, comme les Spartiates, juré d'observer les *saintes lois* de notre nouveau législateur. Mais que M. de Bonald se rassure: quand on joint comme lui l'autorité des bonnes mœurs à l'autorité du génie; quand on n'a aucune de ces faiblesses qui prêtent des armes à la calomnie et consolent la médiocrité, les obstacles tôt ou tard s'évanouissent, et l'on arrive à cette position où le talent n'est plus un *malheur*, mais un *bienfait*.

Les jugements que l'on porte sur notre littérature moderne nous semblent un peu exagérés. Les uns prennent notre jargon scientifique et nos phrases ampoulées pour les progrès des lumières et du génie; selon eux, la langue et la raison ont fait un pas depuis Bossuet et Racine: quel pas! Les autres, au contraire, ne trouvent plus rien de passable; et, si on veut les en croire, nous n'avons pas un seul bon écrivain. Cependant n'est-il pas à peu près certain qu'il y a eu des époques en France où les lettres ont été au-dessous de ce qu'elles sont aujourd'hui? Som-

mes-nous juges compétents dans cette cause, et pouvons-nous bien apprécier les écrivains qui vivent avec nous ? Tel auteur contemporain dont nous sentons à peine la valeur sera peut-être un jour la gloire de notre siècle. Combien y a-t-il d'années que les grands hommes du siècle de Louis XIV sont mis à leur véritable place ? Racine et La Bruyère furent presque méconnus de leur vivant. Nous voyons Rollin, cet homme plein de goût et de savoir, balancer le mérite de Fléchier et de Bossuet et faire assez comprendre qu'on donnait généralement la préférence au premier. La manie de tous les âges a été de se plaindre de la rareté des bons écrivains et des bons livres. Que n'a-t-on point écrit contre le *Télémaque*, contre les *Caractères* de La Bruyère, contre les chefs-d'œuvre de Racine ? Qui ne connaît l'épigramme sur *Athalie* ? D'un autre côté, qu'on lise les journaux du dernier siècle ; il y a plus, qu'on lise ce que La Bruyère et Voltaire ont dit eux-mêmes de la littérature de leur temps : pourrait-on croire qu'ils parlent de ces temps où vécurent Fénelon, Bossuet, Pascal, Boileau, Racine, Molière, La Fontaine, J.-J. Rousseau, Buffon et Montesquieu ?

La littérature française va changer de face ; avec la révolution vont naître d'autres pensées, d'autres vues des choses et des hommes. Il est aisé de prévoir que les écrivains se diviseront. Les uns s'efforceront de sortir des anciennes routes : les autres tâcheront de suivre les antiques modèles, mais toutefois en les présentant sous un jour nouveau. Il est assez probable que les derniers finiront par l'emporter sur leurs adversaires, parce qu'en s'appuyant sur les grandes traditions et sur les grands hommes, ils auront des guides bien plus sûrs et des documents bien plus féconds.

M. de Bonald ne contribuera pas peu à cette victoire : déjà ses idées commencent à se répandre ; on les retrouve par lambeaux dans la plupart des journaux et des livres du jour. Il y a de certains sentiments et de certains styles qui sont, pour ainsi dire, contagieux, et qui (si l'on nous pardonne l'expression) teignent de leurs couleurs tous les esprits. C'est à la fois un bien et un mal ; un mal, en ce que cela dégoûte l'écrivain dont on fane la fraîcheur et dont on en rend l'originalité vulgaire ; un bien, quand cela sert à répandre des vérités utiles.

Le nouvel ouvrage de M. de Bonald est divisé en quatre parties.

La première (comprise dans le discours préliminaire) traite du rapport des êtres et des principes fondamentaux de la législation ;

La seconde considère l'état ancien du *ministère public* en France ;

La troisième regarde l'*éducation publique* ;

Et la quatrième examine l'état de l'Europe chrétienne et mahométane.

Si, dans l'extrait que l'on va donner de la *Législation primitive*, on se permet quelquefois de n'être pas de l'opinion de l'auteur, il voudra bien le pardonner. Combattre un homme tel que lui, c'est lui préparer de nouveaux triomphes.

Pour remonter aux principes de la législation, M. de Bonald commence par remonter aux principes des êtres, afin de trouver la loi primitive, exemplaire éternel des lois humaines, qui ne sont bonnes ou mauvaises qu'autant qu'elles se rapprochent ou s'éloignent de cette loi, qui n'est qu'un écoulement de la sagesse divine... *Lex... rerum omnium principem expressa naturam, ad quam leges*

hominum diriguntur, quæ supplicio improbos afficiunt, et defendunt et tuentur bonos. M. de Bonald trace rapidement l'histoire de la *philosophie*, qui, selon lui, voulait dire chez les anciens *amour de la sagesse*, et parmi nous *recherche de la vérité*. Ainsi les Grecs faisaient consister la sagesse dans la *pratique* des mœurs, et nous dans la *théorie*. « Notre philosophie, dit l'auteur, est vaine dans ses pensées, superbe dans ses discours. Elle a pris des stoïciens l'orgueil et des épicuriens la licence. Elle a ses sceptiques, ses pyrrhoniens, ses éclectiques ; et la seule doctrine qu'elle n'ait pas embrassée est celle des privations. »

Sur la cause de nos erreurs, M. de Bonald fait cette observation profonde :

« On peut préjuger en physique des erreurs particulières ; on doit préjuger en morale des vérités générales ; et c'est pour avoir fait le contraire, pour avoir préjugé la vérité en physique, que le genre humain a cru si longtemps aux absurdités de la physique ancienne ; comme c'est pour avoir préjugé l'erreur dans la morale générale des nations, que plusieurs ont, de nos jours, fait naufrage. »

L'auteur est bientôt conduit à l'examen du problème des idées *innées*. Sans embarrasser l'opinion qui les rejette ni se ranger au parti qui les adopte, il croit que Dieu a donné aux hommes en *général*, et non à l'homme en *particulier*, une certaine quantité de principes ou de sentiments innés (tels que révélation de l'Être suprême, de l'immortalité de l'âme, des premières notions de la morale, etc.), absolument nécessaires à l'établissement de l'ordre social. D'où il arrive qu'on peut trouver, à la rigueur, un homme isolé qui n'ait aucune connaissance de

ces principes, mais qu'on n'a jamais rencontré une société d'hommes qui les ait totalement ignorés. Si ce n'est pas là la vérité, convenons du moins qu'un esprit qui sait produire de pareilles raisons n'est pas un esprit ordinaire.

De là M. de Bonald passe à l'examen d'un autre principe sur lequel il a élevé toute sa législation, savoir : *Que la parole a été enseignée à l'homme, et qu'il n'a pu l'inventer lui-même.*

Il reconnaît trois sortes de paroles : le geste, la parole et l'écriture.

Il fonde son opinion sur des raisons qui paraissent d'un très-grand poids :

1° Parce qu'il est nécessaire de penser sa parole avant de parler sa pensée ;

2° Parce que le sourd de naissance qui n'entend pas la parole est muet, preuve que la parole est une chose apprise et non inventée ;

3° Parce que si la parole est d'invention humaine, il n'y a plus de vérités nécessaires, etc.

M. de Bonald revient souvent à cette idée, d'où dépend, selon lui, toute la controverse des théistes et des athées, des chrétiens et des philosophes. On peut dire en effet que, s'il était prouvé que la parole est révélée et non inventée, on aurait une preuve physique de l'existence de Dieu, et Dieu n'aurait pu donner le verbe à l'homme sans lui donner aussi des règles et des lois. Tout deviendrait positif dans la société ; et c'était déjà, ce nous semble, l'opinion de Platon et du philosophe romain : *Legem neque hominum ingenii excogitatam, neque scitum aliquod esse populorum, sed æternum quiddam, etc.*

Il devenait nécessaire à M. de Bonald de développer son idée, et c'est ce qu'il a fait dans une excellente disserta-

tion qui se trouve au second volume de son ouvrage. On y remarque cette comparaison, que l'on croirait traduite du *Phédon* ou de la *République* :

« Cette correspondance naturelle et nécessaire des pensées et des mots qui les expriment, et cette nécessité de la parole pour rendre présentes à l'esprit ses propres pensées et les pensées des autres, peuvent être rendues sensibles par une comparaison..... dont l'extrême exactitude prouverait toute seule une analogie parfaite entre les lois de notre être intelligent et celles de notre être physique.

» Si je suis dans un lieu obscur, je n'ai pas la vision oculaire, ou la connaissance par la vue de l'existence des corps qui sont près de moi, pas même de mon propre corps; et, sous ce rapport, ces êtres sont à mon égard comme s'ils n'étaient pas. Mais si la lumière vient tout à coup à paraître, tous les objets en reçoivent une couleur relative, pour chacun, à la texture particulière de sa surface; chaque corps se produit à mes yeux, je les vois tous, et je juge les rapports de forme, d'étendue, de distance, que ces corps ont entre eux et avec le mien.

» Notre entendement est ce lieu obscur où nous n'apercevons aucune idée, pas même celle de notre propre intelligence, jusqu'à ce que la parole, pénétrant par le sens de l'ouïe ou de la vue, porte la lumière dans les ténèbres et appelle, pour ainsi dire, chaque idée, qui répond, comme les étoiles dans Job : *Me voilà!* Alors seulement nos idées sont *exprimées*; nous avons la conscience ou la connaissance de nos pensées, et nous pouvons la donner aux autres; alors seulement nous nous *idéons* nous-mêmes, nous *idéons* les autres êtres et les rapports qu'ils ont entre eux et avec nous; et de même que l'œil distingue chaque corps à sa couleur, l'esprit distingue chaque idée à son expression. »

Trouve-t-on souvent une aussi puissante métaphysique unie à une si vive expression? Chaque idée *qui répond à la parole, comme les étoiles dans Job : ME VOILA*, n'est-ce pas là un ordre de pensées bien élevé, un caractère

de style bien rare? J'en appelle à des hommes plus habiles que moi : *Quantum eloquentia valeat, pluribus credere potest.*

Cependant nous oserons proposer quelques doutes à l'auteur et soumettre nos observations à ses lumières. Nous reconnaissons, comme lui, le principe de la transmission ou de l'enseignement de la parole. Mais ne pose-t-il pas trop rigoureusement le principe? En en faisant la seule preuve positive de l'existence de Dieu et des lois fondamentales de la société, ne met-il pas en péril les plus grandes vérités, si l'on vient à lui contester sa preuve unique? La raison qu'il tire des sourds-muets en faveur de l'enseignement de la parole n'est peut-être pas assez convaincante; car on peut lui dire: Vous prenez un exemple dans une exception, et vous allez chercher une preuve dans une imperfection de la nature. Supposons un homme sauvage, ayant tous ses sens, mais point encore la parole. Cet homme, pressé par la faim, rencontre dans les forêts un objet propre à la satisfaire; il pousse un cri de joie en le voyant ou en le portant à sa bouche. N'est-il pas possible qu'ayant *entendu* le cri, le son tel quel, il le retienne et le répète ensuite toutes les fois qu'il apercevra le même objet ou sera pressé du même besoin? Le cri deviendra le premier mot de son vocabulaire, et ainsi de suite, et jusqu'à l'expression des idées purement intellectuelles.

Il est certain que l'idée ne peut sortir de l'entendement sans la parole; mais on pourrait peut-être admettre que l'homme, avec la permission de Dieu, allume lui-même *ce flambeau du verbe* qui doit éclairer son âme: que le sentiment ou l'idée fait naître d'abord l'expression, et que l'expression à son tour rentre dans l'intelligence pour y

porter la lumière. Si l'auteur disait que, pour former une langue de cette sorte, il faudrait des millions d'années, et que J.-J. Rousseau lui-même *a cru que la parole est bien nécessaire pour inventer la parole*, nous convenons aussi de la difficulté ; mais M. de Bonald ne doit pas oublier qu'il a affaire à des hommes qui nient toutes les traditions et qui disposent à leur gré de *l'éternité* du monde.

Il y a d'ailleurs une objection plus sérieuse. Si la parole est nécessaire à la manifestation de l'idée, et que la parole entre par les sens, l'âme dans une autre vie, dépouillée des organes du corps, n'a donc pas la conscience de ses pensées ? Il n'y aurait plus qu'une ressource, qui serait de dire que Dieu l'éclaire alors de son propre verbe et qu'elle voit ses idées dans la Divinité : c'est retomber dans le système de Malebranche.

Les esprits profonds aimeront à voir comment M. de Bonald déroule le vaste tableau de l'ordre social ; comment il suit et définit l'administration civile, politique et religieuse. Il prouve évidemment que la religion chrétienne a achevé l'homme, comme le suprême législateur le dit lui-même en expirant :

Tout est consommé.

M. de Bonald donne une singulière élévation et une profondeur immense au christianisme ; il suit les rapports mystiques du *Verbe* et du *Fils*, et montre que le véritable Dieu ne pouvait être connu que par la révélation ou l'*Incarnation* de son *Verbe*, comme la pensée de l'homme n'a été manifestée que par la parole ou l'*incarnation de la pensée*. Hobbes, dans sa *Cité chrétienne*, avait expliqué le

Verbe comme l'auteur de la Législation : *In Testamento Novo græce scripto, Verbum Dei sæpe ponitur, non pro eo quod loquutus est Deus, sed pro eo quod de Deo et de regno ejus... In hoc autem sensu idem significant λόγος Θεοῦ.*

M. de Bonald distingue essentiellement la constitution de la société domestique, ou l'ordre de la famille, de la constitution politique; rapports qu'on a trop confondus dans ces derniers temps. Dans l'examen de l'ancien *ministère public* en France, il montre une connaissance approfondie de notre histoire. Il examine le principe de la souveraineté du peuple, que Bossuet avait attaqué dans son *cinquième avertissement*, en réponse à M. Jurieu. « Où tout est indépendant, dit l'évêque de Meaux, il n'y a rien de souverain. » Axiome foudroyant, manière d'argumenter précisément telle que l'exigeaient les ministres protestants, qui se piquaient surtout de raison et de logique. Ils s'étaient plaints d'être écrasés par l'éloquence de Bossuet; l'orateur s'était aussitôt dépouillé de son éloquence, comme ces guerriers chrétiens qui, s'apercevant, au milieu d'un combat, que leurs adversaires étaient désarmés, jetaient à l'écart leurs armes pour ne pas remporter une victoire trop aisée. Bossuet, passant ensuite aux preuves historiques et montrant que le prétendu *pacte social* n'a jamais existé, fait voir, ainsi qu'il le dit lui-même, qu'il y a là *autant d'ignorance que de mots*; que si le peuple est souverain, il a le droit incontestable de changer tous les jours sa constitution, etc. Ce grand homme (que M. de Bonald, digne d'être son admirateur, cite avec tant de complaisance) établit aussi l'excellence de la succession au pouvoir suprême. « C'est un bien pour le peuple, dit-il dans le même *avertissement*, que le gouvernement devienne aisé, qu'il se perpétue par les mêmes lois qui perpé-

tuent le genre humain, et qu'il aille, pour ainsi dire, avec la nature. »

M. de Bonald nous reproduit cette force de bon sens, et quelquefois cette simple grandeur de style. C'est un sujet d'étonnement dont on a peine à revenir, que l'ignorance ou la mauvaise foi dans laquelle est tombé notre siècle relativement au siècle de Louis XIV. On croit que ces écrivains ont méconnu les principes de l'ordre social, et cependant il n'y a pas de question politique dont Bossuet n'ait parlé, soit dans son *Histoire universelle*, soit dans sa *Politique tirée de l'Écriture*, soit surtout dans ses controverses avec les protestants.

Au reste, si l'on peut faire quelques objections à M. de Bonald sur les deux premiers volumes de son ouvrage, il n'en est pas ainsi du troisième. L'auteur y parle de l'éducation avec une supériorité de lumière, une force de raisonnement, une netteté de vue, dignes des plus grands éloges. C'est véritablement dans les questions particulières de morale ou de politique que M. de Bonald excelle. Il y répand partout une *modération féconde*, pour employer la belle expression de d'Aguesseau. Je ne doute point que son *Traité d'éducation* n'attire les yeux des hommes d'État, comme sa question du divorce fixa l'attention des meilleurs esprits de la France. On reviendra incessamment sur ce troisième volume, qui mérite seul un extrait.

Le style de M. de Bonald pourrait être quelquefois plus harmonieux et moins négligé. Sa pensée est toujours éclatante et d'un heureux choix ; mais je ne sais si son expression n'est pas quelquefois un peu terne et commune : légers défauts que le travail fera disparaître. On pourrait aussi désirer plus d'ordre dans les matières et plus de

clarté dans les idées : les génies forts et élevés ne compatissent pas assez à la faiblesse de leurs lecteurs ; c'est un abus naturel de la puissance. Quelquefois encore les distinctions de l'auteur paraissent trop ingénieuses, trop subtiles. Comme Montesquieu, il aime à appuyer une grande vérité sur une petite raison. La définition d'un mot, l'explication d'une étymologie, sont des choses trop curieuses et trop arbitraires pour qu'on puisse les avancer au soutien d'un principe important.

Au reste, on a voulu seulement, par ce peu de mots, sacrifier à la triste coutume qui veut qu'on joigne toujours la critique à l'éloge. A Dieu ne plaise que nous observions misérablement quelque tache dans les écrits d'un homme aussi supérieur que M. de Bonald ! Comme nous ne sommes point une autorité, nous avons permission d'admirer avec le vulgaire, et nous en profitons amplement pour l'auteur de la *Législation primitive*.

Heureux les États qui possèdent encore des citoyens comme M. de Bonald ; hommes que les injustices de la fortune ne peuvent décourager, qui combattent pour le seul amour du bien, lors même qu'ils n'ont pas l'espérance de vaincre !

L'auteur de cet article ne peut se refuser une image qui lui est fournie par la position dans laquelle il se trouve. Au moment même où il écrit ces derniers mots, il descend un des plus grands fleuves de la France ; sur deux montagnes opposées s'élèvent deux tours en ruines ; au haut de ces tours sont attachées de petites cloches que les montagnards sonnent à notre passage. Ce fleuve, ces montagnes, ces sons, ces monuments gothiques, amusent un moment les yeux des spectateurs ; mais personne ne s'arrête pour aller où la cloche l'invite. Ainsi les hommes qui

prêchent aujourd'hui morale et religion donnent en vain le signal du haut de leurs ruines à ceux que le torrent du siècle entraîne; le voyageur s'étonne de la grandeur des débris, de la douceur des bruits qui en sortent, de la majesté des souvenirs qui s'en élèvent; mais il n'interrompt point sa course, et au premier détour du fleuve tout est oublié.

Décembre 1802.

On peut remarquer dans l'histoire, que la plupart des révolutions des peuples civilisés ont été précédées des mêmes opinions et annoncées par les mêmes écrits : *Quid est quod fuit ! ipsum quod futurum est.* Quintilien et Élien nous parlent de cet Archiloque qui osa le premier publier l'histoire honteuse de sa conscience à la face de l'univers, et qui florissait en Grèce avant la réforme de Solon. Au rapport d'Eschine, Dracon avait fait un traité de l'éducation, où, prenant l'homme à son berceau, il le conduisait pas à pas jusqu'à sa tombe. Cela rappelle l'éloquent sophiste dont M. de la Harpe a fait un portrait admirable.

La *Cyropédie* de Xénophon, une partie de la *République* de Platon, et les premiers livres de ses *Lois*, peuvent être aussi regardés comme de beaux traités plus ou moins propres à former le cœur de la jeunesse. Sénèque, et surtout le judicieux Quintilien, placés sur un autre théâtre et plus rapprochés de nos temps, ont laissé d'excellentes leçons aux maîtres et aux disciples. Malheureusement, de

tant de bons écrits sur l'éducation, nous n'avons emprunté que la partie systématique, et précisément celle qui, tenant aux mœurs des anciens, ne peut s'appliquer à nos mœurs. Cette fatale imitation, que nous avons poussée en tout à l'excès, a causé bien des malheurs : en naturalisant chez nous les dévastations et les assassinats de Sparte et d'Athènes, sans atteindre à la grandeur de ces fameuses cités, nous avons imité ces tyrans qui, pour embellir leur patrie, y faisaient transporter les ruines et les tombeaux de la Grèce.

Si la fureur de tout détruire n'avait pas été le caractère dominant de ce siècle, qu'avions-nous besoin cependant d'aller chercher des systèmes d'éducation dans les débris de l'antiquité ? N'avions-nous pas les institutions du christianisme ? Cette religion si calomniée (et à qui nous devons toutefois jusqu'à l'art qui nous nourrit), cette religion arracha nos pères aux ténèbres de la barbarie. D'une main, les bénédictins guidaient les premières charrues dans les Gaules, de l'autre ils transcrivaient les poèmes d'Homère ; et, tandis que les *clercs de la vie commune* s'occupaient de la collation des anciens manuscrits, les *pauvres frères des écoles pieuses* enseignaient *gratis* aux enfants du peuple les premiers rudiments des lettres ; ils obéissaient à ce commandement du livre où tout se trouve : *Non des illi potestatem in juventute, et ne despicias cogitatu illius.*

Bientôt parut cette société fameuse qui donna le Tasse à l'Italie et Voltaire à la France, et dont, pour ainsi dire, chaque membre fut un homme de lettres distingué. Le jésuite, mathématicien à la Chine, législateur au Paraguay, antiquaire en Égypte, martyr au Canada, était en Europe un maître savant et poli, dont l'urbanité ôtait à la

science ce pédantisme qui dégoûte la jeunesse. Voltaire consultait sur ses tragédies les pères Porée et Brumoy : « On a lu *Jules César* devant dix jésuites, écrit-il à M. de Cideville, ils en pensent comme vous. » La rivalité qui s'établit un moment entre *Port-Royal* et la *Société* força cette dernière à veiller plus scrupuleusement sur sa morale, et les *Lettres provinciales* achevèrent de la corriger. Les jésuites étaient des hommes tolérants et doux, qui cherchaient à rendre la religion aimable, par indulgence pour notre faiblesse, et qui s'égarèrent d'abord dans ce charitable dessein : *Port-Royal* était inflexible et sévère; et, comme le roi-prophète, il semblait vouloir égaler la rigueur de sa pénitence à la hauteur de son génie. Si le poète le plus tendre fut élevé à l'école des *Solitaires*, le prédicateur le plus austère sortit du sein de la *Société*. Bossuet et Boileau penchaient pour les premiers; Fénelon et La Fontaine pour la seconde.

Anacréon se tait devant les jansénistes.

Port-Royal, sublime à sa naissance, changea et s'altéra tout à coup, comme ces emblèmes antiques qui n'ont que la tête d'aigle; les jésuites, au contraire, se soutinrent et se perfectionnèrent jusqu'à leur dernier moment. La destruction de cet ordre a fait un mal irréparable à l'éducation et aux lettres; on en convient aujourd'hui. Mais, selon la réflexion touchante d'un historien : *Quis beneficorum servat memoriam? aut quis ullam calamitosis deberi putat gratiam? aut quando fortuna non mutat fidem?*

Ce fut donc sous le siècle de Louis XIV (siècle qui enfanta toutes les grandeurs de la France) que le système d'éducation, pour les deux sexes, parvint à son plus haut point de perfection. On se rappelle avec admiration ces

temps où l'on vit sortir des écoles chrétiennes Racine, Molière, Montfaucon, Sévigné, La Fayette, Dacier; ces temps où le chantre d'Antiope donnait des leçons aux épouses des hommes; où les pères Hardouin et Jouvençy expliquaient la belle antiquité, tandis que les génies de Port-Royal écrivaient pour des écoliers de sixième, et que le grand Bossuet se chargeait du catéchisme des petits enfants.

Rollin parut bientôt à la tête de l'Université. Ce savant homme, que l'on prend aujourd'hui pour un pédant de collège plein de ridicules et de préjugés, est pourtant un des premiers écrivains français qui ait parlé d'un philosophe anglais avec éloge: « Je ferai grand usage de deux auteurs modernes (dit-il dans son *Traité des Etudes*); ces auteurs sont M. de Fénelon, archevêque de Cambrai, et M. Locke, Anglais, dont les écrits sur cette matière sont fort estimés, et avec raison. Le dernier a quelques sentiments particuliers que je ne voudrais pas toujours adopter. Je ne sais d'ailleurs s'il était bien versé dans la connaissance de la langue grecque et dans l'étude des belles-lettres; il ne paraît pas au moins en faire assez de cas. »

C'est en effet à l'ouvrage de Locke sur l'éducation qu'on peut faire remonter la date de ces opinions systématiques qui tendent à faire de tous les enfants des héros de roman ou de philosophie. L'*Émile*, où ces opinions sont malheureusement consacrées par un grand talent et quelquefois par une haute éloquence, l'*Émile* est jugé maintenant comme livre pratique; sous ce rapport, il n'y a pas de livre élémentaire pour l'enfance qui ne lui soit bien préférable: on s'en est enfin aperçu, et une femme célèbre a publié de nos jours, sur l'éducation, des préceptes beaucoup plus sains et plus utiles. Un homme dont le génie a

été mûri par les orages de la révolution achève maintenant de renverser les principes d'une fausse philosophie, et de rasseoir l'éducation sur ses bases morales et religieuses. Le troisième volume de la *Législation primitive* est consacré à cet important sujet : nous avons promis de le faire connaître à nos lecteurs.

M. de Bonald commence par poser en principe que l'homme naît ignorant et faible, mais capable d'apprendre : « Bien différent de la brute, l'homme naît, dit-il, *perfectible*, et l'animal naît *parfait*. »

Que faut-il enseigner à l'homme ? Tout ce qui est bon, c'est-à-dire tout ce qui est nécessaire à la *conservation* des êtres.

Et quel est le moyen général de cette conservation ? La *société*.

Comment la société exprime-t-elle ses rapports ? Elle les exprime par des *volontés* qui s'appellent *lois*.

Les lois sont donc des volontés, d'où résultent pour les membres de la société des *actions* appelées *devoirs*.

Donc l'éducation proprement dite est l'*enseignement des lois et des devoirs de la société*.

L'homme, sous le rapport religieux et politique, appartient à une *société domestique* et à une *société publique*. Il y a donc deux systèmes d'éducation, savoir :

L'éducation domestique, qui suit l'enfant dans la maison paternelle ; elle a pour but de former l'homme pour la famille et de l'instruire des éléments de la religion ;

L'éducation publique, qui est celle que les enfants reçoivent de l'État dans des établissements publics ; son but est de former l'homme pour la société publique et les devoirs religieux et politiques qu'elle commande.

L'éducation, dans son principe, doit être essentiellement

religieuse. Ici M. de Bonald combat fortement l'auteur d'*Émile*. Dire qu'on ne doit donner à l'enfance aucun principe religieux, c'est une des erreurs les plus funestes que jamais ait avancées la philosophie. L'auteur de la *Législation primitive* cite l'exemple effrayant de soixante-quinze enfants au-dessous de seize ans jugés à la police correctionnelle, dans l'espace de cinq mois, pour *larcins, vols et atteintes aux mœurs*. M. Scipion Bexon, vice-président du tribunal de première instance du département de la Seine, à qui l'on doit la connaissance de ce fait, ajoute, dans son rapport, *que plus de la moitié des vols qui ont lieu dans Paris sont commis par des enfants*.

« Que des établissements publics, dit M. Necker dans son *Cours de morale religieuse*, assurent à tous les enfants des instructions élémentaires de morale et de religion. Votre indifférence vous rendrait un jour responsables des égarements que vous seriez forcés de punir; votre conscience au moins serait effrayée du reproche que pourrait vous adresser un jeune homme traduit devant un tribunal criminel, un jeune homme prêt à subir une condamnation rigoureuse. Que pourriez-vous répondre, en effet, s'il disait : « Je » n'ai jamais été formé à la vertu par aucune leçon; j'ai été dé- » voué à des travaux mercénaires; j'ai été lancé dans le monde » ayant qu'on eût gravé dans mon cœur ou dans mon souvenir » un seul principe de conduite : on m'a parlé de liberté, d'égalité; » jamais de mes devoirs envers les autres, jamais de l'autorité » religieuse qui m'aurait soumis à ces devoirs : on m'a laissé » l'enfant de la nature, et l'on veut me juger par des lois que le » *génie social* a composées : ce n'était pas avec une sentence de » mort qu'il fallait m'enseigner les obligations de la vie! » Tel est le langage terrible que pourrait tenir un jeune homme en attendant sa condamnation. »

En parlant d'abord de l'éducation domestique, M. de Bonald veut qu'on rejette toutes ces pratiques anglaises, américaines, philosophiques, inventées par l'esprit de système et soutenues

« Des vêtements légers, dit-il, la tête découverte, un lit dur, sobriété et exercices, des privations plutôt que des jouissances, en un mot, presque toujours ce qui coûte le moins, est en tout ce qui convient le mieux ; et la nature n'emploie ni tant de frais, ni tant de soins pour élever ce frêle édifice qui ne doit durer qu'un instant et qu'un souffle peut renverser. »

Il conseille ensuite le rétablissement des *corporations*,

« Que le gouvernement doit, dit-il, regarder comme l'éducation domestique des enfants du peuple. Ces corporations, où la religion fortifiait par ses pratiques les réglemens de l'autorité civile, avaient, entre autres avantages, celui de contenir par le devoir un peu dur des maîtres une jeunesse grossière, que le besoin de vivre soustrait de bonne heure au pouvoir paternel, et que son obscurité dérobe au pouvoir politique. »

C'est voir les choses de bien haut et considérer en véritable législateur ce que tant d'écrivains n'ont aperçu qu'en économistes.

L'auteur, passant à l'éducation publique, prouve d'abord, comme Quintilien, l'insuffisance d'une éducation privée et la nécessité d'une éducation commune. Après avoir parlé des lieux où l'on doit établir les collèges, et fixé le nombre des élèves que chaque collège doit à peu près contenir, il examine la grande question sur les *maîtres*. Laissons-le parler lui-même :

« Il faut une éducation perpétuelle, universelle, uniforme, et par conséquent un instituteur perpétuel, universel, uniforme : il faut donc un corps, car hors d'un corps il ne peut y avoir ni perpétuité, ni généralité, ni uniformité.

» Ce corps (car il n'en faut qu'un), chargé de l'éducation publique, ne peut pas être un corps purement séculier ; car où serait le lien qui en assurerait la perpétuité et, par conséquent, l'uniformité ? Serait-ce l'intérêt personnel ? Mais des séculiers auront ou pourront avoir une famille. Ils appartiendront donc plus à leur famille qu'à l'État, à leurs enfants plus qu'aux enfants des autres,

à leur intérêt personnel plus qu'à l'intérêt public; car l'amour de soi, dont on veut faire le lien universel, est et sera toujours le mortel ennemi de l'amour des autres.

» Si les instituteurs publics sont célibataires, quoique séculiers, ils ne pourront faire corps entre eux, leur agrégation fortuite ne sera qu'une succession continuelle d'individus entrés pour vivre, et sortis pour s'établir : et quel père de famille osera confier ses enfants à des célibataires dont une discipline religieuse ne garantira pas les mœurs ? S'ils sont mariés, comment l'État pourrait-il assurer à des hommes chargés de famille, animés d'une juste ambition de fortune, et plus capables que d'autres de s'y livrer avec succès, comment pourrait-il leur assurer un établissement qui puisse les détourner d'une spéculation plus lucrative ? Si, par des vues d'économie, on les réunit sous le même toit avec leurs femmes et leurs enfants, la concorde est impossible ; si on leur permet de vivre séparément, les frais sont incalculables. Des hommes instruits ne voudront pas soumettre leur esprit à des réglemens devenus routiniers, à des méthodes d'enseignement qui leur paraîtront défectueuses ; des hommes avides et accablés de besoins voudront s'enrichir ; des pères de famille oublieront les soins publics pour les affections domestiques. L'État peut être assuré de ne conserver dans les établissements d'éducation que les hommes qui ne seront propres à aucune autre profession, des mauvais sujets ; et l'on peut s'en convaincre aisément en se rappelant que les instrumens les plus actifs de nos désordres ont été, à Paris, cette classe d'instituteurs laïques attachés aux collèges, qui, dans leurs idées classiques, ont vu le *forum* de Rome à l'assemblée de leurs sections, se sont crus des orateurs chargés des destinées de la république, lorsqu'ils n'étaient que des brouillons bouffis d'orgueil et impatientes de sortir de leur état. Il faut donc un corps qui ne puisse se dissoudre ; un corps où des hommes fassent à une règle commune le sacrifice de leurs opinions personnelles ; à une richesse commune, le sacrifice de leur cupidité personnelle ; à la famille commune de l'État, le sacrifice de leurs familles personnelles. Mais quelle autre force que celle de la religion, quels autres engagements que ceux qu'elle consacre peuvent lier des hommes à des devoirs aussi austères, et leur commander des sacrifices aussi pénibles ? »

La vigoureuse dialectique de ce morceau sera remarquée de tous les lecteurs. M. de Bonald presse l'argument de manière à ne laisser aucun refuge à ses adversaires. On pourrait seulement lui objecter les universités protestantes; mais il pourrait répondre que les professeurs de ces universités, bien qu'ils soient mariés, sont cependant des *ministres* ou des *prêtres*; que ces universités sont d'ailleurs des fondations *chrétiennes*, dont les revenus et les fonds sont indépendants du gouvernement: qu'après tout, les désordres sont tels, dans ces universités, que des parents sages craignent souvent d'y envoyer leurs enfants. Tout cela change absolument l'état de la question, et sert même, en dernière analyse, à confirmer le raisonnement de l'auteur.

M. de Bonald, ne s'occupant qu'à poser les principes, néglige de donner des avis particuliers aux maîtres. On les trouve d'ailleurs, ces avis, dans les écrits du bon Rollin. Le seul titre de ses chapitres fait aimer cet excellent homme: *Prendre de l'autorité sur les enfants, se faire aimer et craindre; inconvénients et dangers des châtimens; parler raison aux enfants, les piquer d'honneur, faire usage des louanges, des récompenses, des caresses; rendre l'étude aimable; accorder du repos et de la récréation aux enfants; piété, religion, zèle pour le salut des enfants*: c'est sous ce dernier titre qu'on lit ces mots, qui font presque verser des larmes d'attendrissement:

« Qu'est-ce qu'un maître chrétien chargé de l'éducation de jeunes gens? C'est un homme entre les mains de qui Jésus-Christ a remis un certain nombre d'enfants, qu'il a rachetés de son sang, et pour lesquels il a donné sa vie; en qui il habite comme dans sa maison et dans son temple; qu'il regarde comme ses membres, comme ses frères, et des cohéritiers dont il veut faire autant de

rois et de prêtres, qui régneront et serviront Dieu avec lui et par lui pendant toute l'éternité, et il les leur a confiés pour conserver en eux le précieux et l'incalculable dépôt de l'innocence. Or, quelle grandeur, quelle noblesse une commission si honorable n'ajoute-t-elle point à toutes les fonctions des maîtres !

. Un bon maître doit s'appliquer ces paroles que Dieu faisait continuellement retentir aux oreilles de Moïse, le conducteur de son peuple : Portez-les dans votre sein comme une nourrice accoutumée de porter son petit enfant : *Porta eos in sinu tuo, sicut portare solet infantulum.* »

Des maîtres, M. de Bonald passe aux élèves. Il veut qu'on les occupe principalement de l'étude des langues anciennes, qui ouvrent aux enfants les trésors du passé, et promènent leur esprit et leur cœur sur de beaux souvenirs et de grands exemples. Il s'élève contre cette éducation philosophique « qui encombre, dit-il, la mémoire des enfants de vaines nomenclatures de minéraux, de plantes, qui rétrécissent leur intelligence, » etc.

On doit aimer à se rencontrer dans les mêmes sentiments et les mêmes opinions avec un homme tel que M. de Bonald. Nous avons eu le bonheur d'attaquer un des premiers cette dangereuse manie de notre siècle ¹. Personne peut-être ne sent plus que nous le charme de l'*histoire naturelle*, mais quel abus n'en fait-on pas aujourd'hui, et dans la manière dont on l'étudie, et dans les conséquences qu'on veut en tirer ! L'histoire naturelle proprement dite ne peut être, ne doit être qu'une suite de tableaux, comme dans la nature. Buffon avait un souverain mépris pour les *classifications*, qu'il appelait des *échafaudages pour arriver à la science, et non pas la science elle-même*. Indépendamment des autres dangers qu'en-

1. Dans le *Général du Christianisme*.

traîne l'étude exclusive des sciences, comme elles ont un rapport immédiat avec le vice originel de l'homme, elles nourrissent beaucoup plus l'orgueil que les lettres. « Descartes croyait, dit le savant auteur de sa vie, qu'il était *dangereux* de s'appliquer trop sérieusement à ces démonstrations superficielles, que l'industrie et l'expérience fournissent moins souvent que le hasard. Sa maxime était que cette application nous désaccoutume insensiblement de l'usage de notre raison, et nous expose à perdre la route que la lumière nous trace. » Et l'on peut ajouter ces paroles de Locke : *Entêtés de cette folle pensée, que rien n'est au-dessus de notre compréhension.*

Voulez-vous apprendre l'histoire naturelle aux enfants sans dessécher leur cœur et sans flétrir leur innocence ? mettez entre leurs mains le commentaire de la *Genèse* par M. de Luc, ou l'ouvrage cité par Rollin dans le livre de ses *Études* intitulé de la *Philosophie*. Quelle philosophie, et combien peu elle ressemble à la nôtre ! Citons un morceau au hasard :

« Quel architecte a enseigné aux oiseaux à choisir un lieu ferme, et à bâtir leur nid sur un fondement solide ? Quelle mère tendre leur a conseillé d'en couvrir le fond de matières molles et délicates, telles que le duvet et le coton ? Et lorsque ces matières manquent, qui leur a suggéré cette ingénieuse charité qui les porte à s'arracher avec le bec autant de plumes de l'estomac qu'il en faut pour préparer un berceau commode à leurs petits ?

» Est-ce pour les oiseaux, Seigneur, que vous avez uni ensemble tant de miracles qu'ils ne connaissent point ? Est-ce pour les hommes, qui n'y pensent pas ? Est-ce pour des curieux, qui se contentent de les admirer sans remonter jusqu'à vous ? Et n'est-il pas visible que votre dessein a été de nous rappeler à vous par un tel spectacle, de nous rendre sensible votre providence et votre sagesse infinie, et de nous remplir de confiance en votre bonté, si attentive et si tendre pour des oiseaux, dont un couple ne vaut qu'une obole ? »

Il n'y a que les *Études de la Nature* de M. Bernardin de Saint-Pierre qui offrent des peintures aussi religieuses et aussi touchantes. La plus belle page de Buffon n'égalé peut-être pas la tendre éloquence de ce mouvement chrétien : *Est-ce pour les oiseaux, Seigneur.*

Un étranger se trouvait, il y a quelque temps, dans une société où l'on parlait du fils de la maison, enfant de sept ou huit ans, comme d'un prodige. Bientôt on entend un grand bruit, les portes s'ouvrent, et l'on voit paraître le petit docteur, les bras nus, la poitrine découverte et habillé comme un singe qu'on va montrer à la foire. Il arrivait se roulant d'une jambe sur l'autre, d'un air assuré, regardant avec effronterie, importunant tout le monde de ses questions, et tutoyant également les femmes et les hommes âgés. On le place sur une table au milieu de l'assemblée en extase ; on l'interroge : « Qu'est-ce que l'homme ? lui demande gravement un instituteur. — C'est un animal *mammifère*, qui a quatre extrémités, dont deux se terminent en mains. — Y a-t-il d'autres animaux de sa classe ? — Oui : les chauves-souris et les singes. » L'assemblée poussa des cris d'admiration. L'étranger, se tournant vers nous, nous dit brusquement : « Si j'avais un enfant qui sût de pareilles choses, en dépit des larmes de sa mère, je lui donnerais le fouet jusqu'à ce qu'il les eût oubliées. Je me souviens des paroles de votre Henri IV : « *M'amie*, disait-il à sa femme, *vous pleurez quand je donne le fouet à notre fils ; mais c'est pour son bien, et la peine que je vous fais à présent vous épargnera un jour bien des peines.* »

Ces petits *naturalistes*, qui ne savent pas un mot de leur religion, de leurs devoirs, sont à quinze ans des personnages insupportables. Déjà hommes sans être hommes,

vous les voyez traîner leur figure pâle et leur corps énervé dans les cercles de Paris, décidant de tout en maîtres, ayant une *opinion* en morale et en politique, prononçant sur ce qui est bon ou mauvais, jugeant de la beauté des femmes, de la bonté des livres, du jeu des acteurs, de la danse des danseurs ; se regardant danser eux-mêmes avec admiration, se piquant d'être déjà *blasés sur leurs succès*, et pour comble de ridicule et d'horreur, ayant quelquefois recours au suicide.

Ah ! ce ne sont pas là ces enfants d'*autrefois* que leurs parents envoyaient chercher tous les jeudis au collège ! Ils arrivaient avec des habits simples et modestement fermés. Ils s'avançaient timidement au milieu du cercle de la famille, rougissant quand on leur parlait, baissant les yeux, saluant d'un air gauche et embarrassé, mais empruntant des grâces de leur simplicité même et de leur innocence ; et cependant le cœur de ces pauvres enfants bondissait de joie. Quelles délices pour eux qu'une journée ainsi passée sous le toit paternel, au milieu des complaisances des domestiques, des embrassements des sœurs et des dons secrets de la mère ! Si on les interrogeait sur leurs études, ils ne répondaient pas que l'homme est un animal *mammifère* placé entre les chauves-souris et les singes, car ils ignoraient ces importantes vérités, mais ils répétaient ce qu'ils avaient appris dans Bossuet ou dans Fénelon, que Dieu a créé l'homme pour l'aimer et le servir ; qu'il a une âme immortelle ; qu'il sera puni ou récompensé dans une autre vie, selon ses mauvaises ou bonnes actions ; que les enfants doivent être respectueux envers leur père et leur mère ; enfin toutes ces vérités de catéchisme qui font pitié à la philosophie. Ils appuyaient cette *histoire naturelle* de l'homme de quelques passages fameux

en vers grecs et latins, empruntés d'Homère ou de Virgile; et ces belles citations du génie de l'antiquité se mariaient assez bien aux génies non moins antiques de l'auteur de *Télémaque* et de celui de *l'Histoire universelle*.

Mais il est temps de passer au résumé général de la *Législation primitive*; tels sont les principes que M. de Bonald a posés :

« Il y a un Être suprême, ou une cause générale.

» Cet Être suprême est Dieu. Son existence est surtout prouvée par la parole, que l'homme n'a pu trouver, et qui lui a été enseignée.

» La cause générale, ou Dieu, a produit un effet également général dans le monde : c'est l'homme.

» Ces deux termes, cause et effet, Dieu et l'homme, ont un terme moyen, nécessaire, sans quoi il n'y aurait pas de rapport entre eux.

» Ce terme moyen nécessaire doit se proportionner à la perfection de la cause et à l'imperfection de l'effet.

» Quel est ce terme moyen? où était-il? C'était là, dit l'auteur, » la grande énigme de l'univers.»

» Il était annoncé au peuple; il devait être connu d'un autre.

» Il est venu au terme marqué. Avant lui les véritables rapports de l'homme avec Dieu n'étaient point connus, parce que les êtres ne sont point connus par eux-mêmes; qu'ils ne le sont que par leurs rapports; et que tout terme moyen ou tout rapport manquait entre l'homme et Dieu.

» Ainsi, il y aura véritable connaissance de Dieu et de l'homme partout où le médiateur sera connu, et ignorance de Dieu et de l'homme partout où le médiateur sera inconnu.

» Là où il y a connaissance de Dieu et de l'homme, et de leur rapport naturel, il y a nécessairement de bonnes lois, puisque les lois sont l'expression des rapports naturels; donc la civilisation suivra la connaissance du médiateur, et la barbarie, l'ignorance du médiateur.

» Donc il y a eu civilisation commencée chez les Juifs, et civi-

isation consommée chez les chrétiens. Les peuples païens ont été des *barbares*. »

Il faut entendre le mot *barbare* dans le sens de l'auteur. Les arts pour lui ne constituent pas un peuple *civilisé*, mais un peuple *policié*. Il n'attache le mot de civilisation qu'aux lois morales et politiques ; on sent que tout ceci, bien que supérieurement enchaîné, est sujet à de grandes objections. On aura toujours un peu de peine à admettre qu'un Turc d'aujourd'hui est plus *civilisé* qu'un Athénien d'autrefois, parce qu'il a une *connaissance confuse du Médiateur*. Les systèmes exclusifs qui mènent à de grandes choses et à de grandes découvertes, ont inévitablement des dangers et des parties faibles.

Les trois termes primitifs étant établis, M. de Bonald les applique au mode social ou moral, parce que ces trois termes renferment en effet l'ordre de l'univers. La *cause*, le *moyen* et l'*effet* deviennent alors pour la société le *pouvoir*, le *ministre* et le *sujet*.

« La société est religieuse ou politique, domestique ou publique.

» L'état purement domestique de la société religieuse s'appelle religion naturelle.

» L'état purement domestique de la société politique s'appelle famille.

» L'accomplissement de la société religieuse a été de faire passer le genre humain au *déisme* ou à la religion *nationale* des juifs, et de là à la religion *générale* des chrétiens.

» Le perfectionnement de la société politique en Europe a été de faire passer les hommes de l'état domestique à l'état public et fixe des peuples civilisés qui composent la chrétienté. »

Le lecteur doit s'apercevoir ici qu'il a quitté la partie systématique de l'ouvrage de M. de Bonald, qu'il entre

SUR LA LÉGISLATION PRIMITIVE

dans une série de principes les plus féconds et les plus nouveaux.

« Dans tous les modes particuliers de la société, le pouvoir *veut* la société, c'est-à-dire sa conservation; le ministre *agit* en exécution de la volonté du pouvoir. Le sujet est l'*objet de la volonté* du pouvoir, et le *terme de l'action* des ministres.

» Le pouvoir *veut*; il doit être un : les ministres agissent; ils doivent être plusieurs. »

Ainsi, M. de Bonald arrive à la base fondamentale de son système politique; base qu'il a été chercher, comme on le voit, jusque dans le sein de Dieu. La monarchie, selon lui, ou l'unité du pouvoir, est le seul gouvernement qui dérive de l'essence des choses de la souveraineté du Tout-Puissant sur la nature. Toute forme politique qui s'en éloigne ramène plus ou moins l'homme à l'enfance des peuples, ou la barbarie de la société.

Dans le livre second de son ouvrage, M. de Bonald montre l'application aux états particuliers de la société. Il établit pour la famille ou la société domestique, les divers rapports entre les maîtres et les domestiques, entre les pères et les enfants. Dans la société publique, il déclare que le pouvoir public doit être, comme le pouvoir domestique, commis à Dieu seul et indépendant des hommes, c'est-à-dire qu'il doit être un, masculin, propriétaire, perpétuel; car, sans unité, sans masculinité, sans propriété, sans perpétuité, il n'y a pas de véritable indépendance. Les attributions du pouvoir, l'état de paix et de guerre, le code des lois sont examinés par l'auteur. D'accord avec son titre, il se renferme pour tout cela dans les éléments de la législation. Il a senti la nécessité de rappeler les notions les plus simples lorsque tous les principes ont été bouleversés dans la société.

Dans le traité du *ministère public*, qui suit les deux livres de principes, l'auteur cherche à prouver par l'histoire des temps modernes, et surtout par celle de France, la vérité des principes qu'il a avancés.

« La religion chrétienne, en paraissant au monde, dit-il, appela à son berceau des bergers et des rois ; et leurs hommages, les premiers qu'elle ait reçus, annonchèrent à l'univers qu'elle venait régler les familles et les États, l'homme privé et l'homme public.

» Le combat s'engage entre l'idolâtrie et le christianisme ; il fut sanglant. La religion perd ses plus généreux athlètes, mais elle triomphe. Jusqu'alors renfermée dans la famille ou la société domestique, elle passe dans l'État ; elle devient propriétaire. Aux petites Églises d'Éphèse et de Thessalonique succèdent les grandes Églises des Gaules et de la Germanie. L'état politique se forme avec l'État religieux, ou plutôt est constitué naturellement par lui. Les grandes monarchies de l'Europe se forment avec les grandes Églises : l'Église a son chef, ses ministres, ses fidèles ; l'État, son chef, ses ministres, ses féaux ou sujets. Division de juridiction, hiérarchie dans les fonctions, nature des propriétés, tout, jusqu'aux dénominations, devient peu à peu semblable dans le ministère religieux et le ministère politique. L'Église est divisée en métropoles, diocèses, etc. ; l'État, en gouvernements ou duchés, districts ou comtés, etc. L'Église a ses ordres religieux, chargés de l'éducation et du dépôt des sciences ; l'État a ses ordres militaires, voués à la défense de la religion : partout l'État s'élève avec l'Église, le donjon à côté du clocher, le seigneur ou le magistrat à côté du prêtre ; le noble ou le défenseur de l'État vit à la campagne, le religieux habite les déserts. Bientôt le premier ordre s'altère, et s'altère à la fois dans l'ordre politique et religieux. Le noble vient habiter les villes, qui s'agrandissent ; le prêtre quitte en même temps la solitude. Les propriétés se dénaturent ; les invasions des Normands, les changements des races régnantes, les croisades, les guerres des rois contre les vassaux, font passer dans les mains du clergé un grand nombre de fiefs, propriété naturelle et exclusive de l'ordre politique ; et dans les mains des nobles, des dîmes ecclésiastiques, propriété naturelle et exclusive de l'ordre clérical : les devoirs suivirent naturellement les pro-

priétés auxquelles ils étaient attachés. Le noble nomma des bénéfices, et quelquefois les rendit héréditaires dans sa famille. Le prêtre institua des juges et leva des soldats, ou même jugea et combattit lui-même; et l'esprit de chaque ordre fut altéré, en même temps que les propriétés furent confondues.

» Enfin l'époque de la grande révolution religieuse arrive; elle est d'abord préparée dans l'Église par l'imprudente institution des ordres mendiants, que la cour de Rome crut devoir opposer au clergé riche et corrompu; mais ces corps deviennent bientôt en France, chez une nation élégante et spirituelle, l'objet des sarcasmes des savants ¹. En même temps que Rome avait établi ses milices, l'État avait fondé les *siennes*. Les croisades, les usurpations de la couronne, ayant appauvri l'ordre des nobles, il fallut avoir recours pour la défense de l'État aux troupes soldées. La force militaire, sous Charles VII, passe au *peuple armé* ou aux troupes soldées; la force judiciaire, sous François I^{er}, passe au *peuple lettré*, par la vénalité des offices judiciaires. La réformation dans l'Église vient concourir avec les innovations dans l'État, Les simples citoyens avaient pris la place des magistrats, constitués dans les fonctions politiques; les simples fidèles usurpèrent sur les prêtres les fonctions religieuses. Luther attenta au sacerdoce public; Calvin le remplaça dans la famille. Le popularisme entra dans l'État, et le presbytérianisme dans l'Église. Le ministère public passa au peuple en attendant qu'il s'arrogeât le souverain pouvoir, et alors furent proclamés les deux dogmes parallèles et correspondants de la démocratie religieuse et de la démocratie politique : l'un, que l'autorité religieuse est dans le

1. Lorsque les ordres mendiants furent établis dans l'Église, peut-on dire que les Français fussent alors une nation ÉLÉGANTE? D'ailleurs l'auteur n'oublie-t-il pas les services innombrables que ces ordres ont rendus à l'humanité? Les premiers savants qui parurent à la renaissance des lettres étaient bien loin de tourner les ordres mendiants en ridicule, puisqu'un grand nombre de ces savants étaient eux-mêmes des religieux. Il nous semble donc que l'auteur confond ici les époques; mais on ne peut lui accorder qu'il eût été bon de diminuer insensiblement les ordres mendiants, à mesure que l'élégance des mœurs françaises s'est développée.

corps des fidèles ; l'autre, que la souveraineté politique est dans l'assemblée des citoyens.

» Avec le changement dans les principes vient le changement dans les mœurs. Les nobles abandonnent les belles fonctions de juges, pour embrasser uniquement le métier des armes. La licence militaire vient relâcher les nœuds de la morale ; les femmes influent sur le ministère public ; le luxe s'introduit à la Cour et dans les villes ; un peuple de citoyens remplace une nation agricole ; au défaut de considération, on veut obtenir des titres ; la noblesse est vendue, en même temps que les biens de l'Église sont mis à l'encan ; les grands noms s'éteignent, les premières familles de l'État tombent dans la pauvreté ; le clergé perd son autorité et sa considération ; enfin, le philosophisme, sortant du fond de ce chaos religieux et politique, achève de renverser la morale ébranlée. »

Ce morceau très-remarquable est tiré de la *Théorie du pouvoir politique et religieux*, ouvrage supprimé par le Directoire, et dont il n'est échappé qu'un très-petit nombre d'exemplaires. Il serait à désirer qu'on donnât un résumé de ce livre important, supérieur même à la *Législation primitive*, et dont celui-ci n'est, pour ainsi dire, qu'un extrait. On saurait alors d'où sortent toutes ces idées si neuves en politique, et que les écrivains mettent aujourd'hui en avant, sans indiquer la source où ils les ont puisées.

Au reste nous avons partout trouvé (et nous nous en faisons gloire), dans l'ouvrage de M. de Bonald, la confirmation des principes littéraires et religieux que nous avons énoncés dans le *Génie du Christianisme*. Il va même plus loin que nous à quelques égards ; car nous ne nous sentons pas assez d'autorité pour oser dire, comme lui, qu'il faut prendre aujourd'hui les plus grandes précautions pour n'être pas ridicule en parlant de la mythologie. Nous croyons qu'un heureux génie peut encore tirer bien

des trésors de cette mine féconde ; mais nous pensons aussi, et nous avons peut-être été le premier à l'avancer, qu'il y a plus de ressource pour la poésie dramatique dans la religion chrétienne que dans la religion des anciens ; que les merveilles sans nombre qui résultent nécessairement pour le poète de la lutte des passions et d'une religion chaste et inflexible peuvent compenser amplement la perte des beautés mythologiques. Quand nous n'aurions fait naître qu'un doute sur cette importante question littéraire, sur cette question décidée en faveur de la Fable par les plus grandes autorités, ne serait-ce pas avoir obtenu une espèce de victoire ¹ ?

M. de Bonald s'élève aussi contre ces esprits timides qui, par *respect* pour la religion, laisseraient volontiers la religion périr. Il s'exprime presque dans les mêmes termes que nous :

« Lorsqu'on méconnaît d'un bout de l'Europe à l'autre ces vérités nécessaires à l'ordre social... , serait-il besoin de se justifier devant des esprits timides et des âmes timorées, d'oser soulever un coin du voile qui dérobe ces vérités aux regards inattentifs ? et y aurait-il des chrétiens d'une foi assez faible pour

1. Madame de Staël elle-même, dans la préface d'un roman, veut bien nous accorder quelque chose, et convenir que les idées religieuses sont favorables au développement du génie ; cependant elle semble avoir écrit son livre pour combattre ces mêmes idées et pour prouver qu'il n'y a rien de plus sec que le christianisme et de plus tendre que la philosophie. A-t-elle atteint ou manqué son but ? c'est au public à prononcer. Mais du moins elle a donné de nouvelles preuves d'un esprit distingué et d'une imagination brillante, et, quoiqu'elle essaye de faire valoir des opinions qui glacent et dessèchent le cœur, on sent percer dans tout son ouvrage cette bonté que les systèmes philosophiques n'ont pu altérer, et cette générosité que les malheureux n'ont jamais réclamée en vain.

penser qu'elles seront moins respectées à mesure qu'elles seront plus connues? »

Au milieu des violentes critiques qui nous ont assailli dès nos premiers pas dans la littérature, nous avouons qu'il est extrêmement flatteur et consolant pour nous de voir aujourd'hui notre faible travail sanctionné par une opinion aussi grave que celle de M. de Bonald. Cependant nous prendrons la liberté de lui dire que, dans l'ingénieuse comparaison qu'il fait de son ouvrage au nôtre, il prouve qu'il sait se servir mieux que nous des armes de l'imagination et que s'il ne les emploie pas plus souvent c'est qu'il les dédaigne. Il est, quoi qu'il en puisse dire, le savant architecte du temple dont nous ne sommes que l'habile décorateur.

On doit beaucoup regretter que M. de Bonald n'ait pas eu le temps ni la fortune nécessaires pour ne faire qu'un seul ouvrage de sa *Théorie du pouvoir*, de son *Divorce*¹, de sa *Législation primitive* et de ses divers *Traité's politiques*. Mais la Providence, qui dispose de nous, a marqué d'autres devoirs à M. de Bonald : elle a demandé à son cœur le sacrifice de son génie. Cet homme rare et modeste consacre aujourd'hui ses moments à une famille malheureuse et les soucis paternels lui font oublier les soins de sa gloire. On fera de lui l'éloge que l'Écriture fait des patriarches : *Homines divites in virtute, pulchritudinis studium habentes, pacificantes in domibus suis.*

Le génie de M. de Bonald nous semble encore plus profond qu'il n'est haut ; il creuse plus qu'il ne s'élève. Son esprit nous paraît à la fois solide et fin ; son imagination

1. M. de Fontanes, dans un extrait de cet excellent ouvrage, a placé le premier M. de Bonald au rang qu'il doit occuper dans les lettres.

n'est pas toujours, comme les imaginations éminemment poétiques, portée par un sentiment vif ou une grande image, mais aussi elle est spirituelle, ingénieuse; ce qui fait qu'elle a plus de lumière que de chaleur. Quant aux sentiments de M. de Bonald, ils respirent partout cet honneur français, cette probité, qui font le caractère dominant des écrivains du siècle de Louis XIV. On sent que ces écrivains ont découvert la vérité, moins encore par la force de leur esprit que par la droiture de leur cœur.

On a si rarement de pareils hommes et de pareils ouvrages à annoncer au public, qu'on nous pardonnera la longueur de cet extrait. Quand les clartés qui brillent encore sur notre horizon littéraire se cachent ou s'éteignent par degrés, on arrête complaisamment ses regards sur une nouvelle lumière qui se lève. Tous ces hommes vieilliss glorieusement dans les lettres, ces écrivains depuis longtemps connus, auxquels nous succéderons, mais que nous ne remplacerons pas, ont vu des jours plus heureux. Ils ont vécu avec Buffon, Montesquieu et Voltaire; Voltaire avait connu Boileau; Boileau avait vu mourir le vieux Corneille: et Corneille enfant avait peut-être entendu les derniers accents de Malherbe. Cette belle chaîne du génie français s'est brisée. La révolution a creusé un abîme qui a séparé à jamais l'avenir et le passé. Une génération moyenne ne s'est point formée entre les écrivains qui finissent et les écrivains qui commencent. Un seul homme pourtant tient encore le fil de l'antique tradition, et s'élève dans cet intervalle désert. On reconnaîtra sans peine celui que l'amitié n'ose nommer, mais que l'auteur célèbre, oracle du goût et de la critique, a déjà désigné pour son successeur. Toutefois, si les écrivains de l'âge nouveau, dispersés par la tempête, n'ont pu s'instruire auprès des ancien-

nes autorités, s'ils ont été obligés de tirer tout d'eux-mêmes, la solitude et l'adversité ne sont-elles pas aussi de grandes écoles? Compagnons des mêmes infortunes, amis avant d'être auteurs, puissent-ils ne voir jamais enaître parmi eux ces honteuses jalousies qui ont trop souvent déshonoré un art noble et consolateur ! Ils ont encore besoin d'union et de courage ; les lettres seront longtemps orageuses. Elles ont produit la révolution, et elles seront le dernier asile des haines révolutionnaires. Un demi-siècle suffira à peine pour calmer tant de vanités compromises, tant d'amours-propres blessés. Qui peut donc espérer de voir des jours plus sereins pour les Muses ? La vie est trop courte ; elle ressemble à ces carrières où l'on célébrait les jeux funèbres chez les anciens, et au bout desquelles apparaissait un tombeau.

Ἔστηκε ξύλον αὔρον, ὄσον, etc.

« De ce côté, dit Nestor à Antiloque, s'élève de terre le tronc dépouillé d'un chêne ; deux pierres le soutiennent dans un chemin étroit ; c'est une tombe antique, et la borne marquée à votre course. »

SUR L'HISTOIRE
DE LA
VIE DE JÉSUS-CHRIST
DU PÈRE DE LIGNY

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

Jun 1802.

L'histoire de la vie de Jésus-Christ est un des derniers ouvrages que nous devons à cette société célèbre dont presque tous les membres étaient des hommes de lettres distingués. Le père de Ligny, né à Amiens en 1710, survécut à la destruction de son ordre, et prolongea jusqu'en 1788 une carrière commencée au temps des malheurs de Louis XIV et finie à l'époque des désastres de Louis XVI. Si vous rencontriez dans le monde un ecclésiastique âgé, plein de savoir, d'esprit, d'aménité, ayant le ton de la bonne compagnie et les manières d'un homme bien élevé, vous étiez disposé à croire que cet ancien prêtre était un jésuite. L'abbé Lenfant avait aussi appartenu à cet ordre, qui a tant donné de martyrs à l'Église.

Il avait été l'ami du père de Ligny, et c'est lui qui le détermina à publier son *Histoire de la vie de Jésus-Christ*.

Cette histoire n'est qu'un commentaire de l'Évangile, et c'est ce qui fait son mérite à nos yeux. Le père de Ligny cite le texte du Nouveau-Testament, et paraphrase chaque verset de deux manières : l'une, en expliquant moralement et historiquement ce qu'on vient de lire ; l'autre, en répondant aux objections que l'on a pu faire contre le passage cité. Le premier commentaire court dans la page avec le texte, comme dans la *Bible* du père de Carrières ; le second est rejeté en note au bas de la page. Ainsi l'auteur, offrant, de suite et par ordre, les divers chapitres des évangiles, faisant observer leurs rapports ou conciliant leurs apparentes contradictions, développe la vie entière du Rédempteur du monde.

L'ouvrage du père de Ligny était devenu rare, et la Société Typographique a rendu un véritable service à la religion en réimprimant ce livre utile. On connaît dans les lettres françaises plusieurs *Vies* de Jésus-Christ ; mais aucune ne réunit, comme celle du père de Ligny, les deux avantages d'être à la fois une explication de l'Écriture et une réfutation des sophismes du jour. La *Vie de Jésus-Christ* par Saint-Réal manque d'onction et de simplicité : il est plus aisé d'imiter Salluste et le cardinal de Retz¹

1. La *Conjuration du comte de Fiesque*, par le cardinal de RETZ, semble avoir servi de modèle à la *Conjuration de Venise*, par SAINT-RÉAL : il y a entre ces deux ouvrages la différence qui existe toujours entre l'original et la copie : entre celui qui écrit de verve et de génie, et celui qui, à force de travail, parvient à imiter cette verve et ce génie avec plus ou moins de ressemblance et de bonheur.

que d'atteindre au ton de l'Évangile. Le père de Montreuil, dans sa *Vie de Jésus-Christ*, retouchée par le père Brignon, a conservé au contraire bien du charme du Nouveau-Testament. Son style un peu vieilli contribue peut-être à ce charme : l'ancienne langue française, et surtout celle qu'on parlait sous Louis XIII, était très-propre à rendre l'énergie et la naïveté de l'Écriture. Il serait bien à désirer qu'on eût fait une bonne traduction à cette époque : Sacy est venu trop tard. Les deux plus belles versions modernes de la Bible sont les versions espagnole et anglaise. La dernière, qui a souvent la force de l'hébreu, est du règne de Jacques I^{er} ; la langue dans laquelle elle est écrite est devenue pour les trois royaumes une espèce de langue sacrée, comme le texte samaritain pour les Juifs : la vénération que les Anglais ont pour l'Écriture en paraît augmentée, et l'ancienneté de l'idiome semble encore ajouter à l'antiquité du livre.

Au reste il ne faut pas se dissimuler que toutes les histoires de Jésus-Christ qui ne sont pas, comme celle du père de Ligny, un simple commentaire du Nouveau-Testament, sont, en général, de mauvais et même de dangereux ouvrages. Cette manière de défigurer l'Évangile nous est venue des protestants et nous n'avons pas observé qu'elle en a conduit un grand nombre au socinianisme. Jésus-Christ n'est point un homme ; on ne doit point écrire sa vie comme celle d'un simple législateur. Vous aurez beau raconter ses œuvres de la manière la plus touchante, vous ne peindrez jamais que son *humanité*, sa divinité vous échappera. Les vertus de l'homme ont quelque chose de *corporel*, si nous osons parler ainsi, que l'écrivain peut saisir ; mais il y a dans les vertus du Christ un *intellectuel*, une *spiritualité* qui se dérobe à la

matérialité de nos expressions. C'est cette *vérité* dont parle Pascal, si fine et si déliée, que nos instruments grossiers ne peuvent la toucher sans *en écacher la pointe*. La divinité du Christ n'est donc et ne peut être que dans l'Évangile, où elle brille parmi les sacrements ineffables institués par le Sauveur, et au milieu des miracles qu'il a faits. Les apôtres seuls ont pu la rendre, parce qu'ils écrivaient sous l'inspiration de l'Esprit-Saint. Ils avaient été témoins des merveilles opérées par le Fils de l'Homme ; ils avaient vécu avec lui ; quelque chose de sa divinité est demeuré empreint dans leur parole sacrée, comme les traits de ce céleste Messie restèrent, dit-on, imprimés dans le voile mystérieux qui servit à essuyer ses sueurs.

Sous le simple rapport du goût et des lettres, il y a d'ailleurs quelque danger à transformer ainsi l'Évangile en une *Histoire de Jésus-Christ*. En donnant aux faits je ne sais quoi d'humain et de rigoureusement historique ; en appelant sans cesse à une prétendue raison qui n'est souvent qu'une déplorable folie ; en ne voulant prêcher que la morale entièrement dépouillée du dogme, les protestants ont vu périr chez eux la haute éloquence. Ce ne sont, en effet, ni les Tillotson, ni les Wilkins, ni les Goldsmith, ni les Blair, malgré leur mérite, que l'on peut regarder comme de grands orateurs, et surtout si on les compare aux Basile, au Chrysostôme, aux Ambroise, aux Bourdaloue et aux Massillon. Toute religion qui se fait un devoir d'éloigner le dogme et de bannir la pompe du culte se condamne à la sécheresse. Il ne faut pas croire que le cœur de l'homme, privé du secours de l'imagination, soit assez abondant de lui-même pour nourrir les flots de l'éloquence. Le sentiment meurt en naissant, s'il ne trouve

autour de lui rien qui puisse le soutenir, ni images qui prolongent sa durée, ni spectacles qui le fortifient, ni dogme qui, l'emportant dans la région des mystères, préviennent ainsi son désenchantement. Le protestantisme se vante d'avoir banni la tristesse de la religion chrétienne : mais, dans le culte catholique, Job et ses saintes mélancolies, l'ombre des cloîtres, les pleurs du pénitent sur le rocher, la voix d'un Bossuet autour d'un cercueil, feront plus d'hommes de génie que toutes les maximes d'une morale sans éloquence, et aussi nue que le temple où elle est prêchée.

Le père de Ligny avait donc sagement considéré son sujet lorsqu'il s'est borné, dans sa *Vie de Jésus-Christ*, à une simple concordance des évangiles. Et qui pourrait se flatter d'ailleurs d'égaliser la beauté du Nouveau-Testament ? Un auteur qui aurait une pareille prétention ne serait-il pas déjà jugé ? Chaque évangéliste a un caractère particulier, excepté saint Marc dont l'évangile ne semble être que l'abrégé de celui de saint Matthieu. Saint Marc toutefois était disciple de saint Pierre, et plusieurs ont pensé qu'il a écrit sous la dictée de ce prince des apôtres. Il est digne de remarque qu'il a raconté aussi la faute de son maître. Cela nous semble un mystère sublime et touchant, que Jésus-Christ ait choisi, pour chef de son Église, précisément le seul de ses disciples qui l'eût renié. Tout l'esprit du christianisme est là : saint Pierre est l'Adam de la nouvelle loi ; il est père coupable et repentant des nouveaux Israélites ; sa chute nous enseigne, en outre, que la religion chrétienne est une religion de miséricorde, et que Jésus-Christ a établi sa loi parmi les hommes sujets à l'erreur, moins encore pour l'innocence que pour le repentir.

L'évangile de saint Matthieu est surtout précieux pour

la morale. C'est cet apôtre qui nous a transmis le plus grand nombre de ces préceptes en sentiments qui sortaient avec tant d'abondance des entrailles de Jésus-Christ.

Saint Jean a quelque chose de plus doux et de plus tendre. On reconnaît en lui le *disciple que Jésus aimait*, le disciple qu'il voulut avoir auprès de lui au jardin des Oliviers, pendant son agonie. Sublime distinction, sans doute ! car il n'y a que l'ami de notre âme qui soit digne d'entrer dans le mystère de nos douleurs. Jean fut encore le seul des apôtres qui accompagna le Fils de l'Homme jusqu'à la croix. Ce fut là que le Sauveur lui légua sa mère : *Mater, ecce filius tuus ; discipulus, ecce mater tua*. Mot céleste, parole ineffable ! Le disciple bien-aimé, qui avait dormi sur le sein de son Maître, avait gardé de lui une image ineffaçable ; aussi le reconnut-il le premier après sa résurrection. Le cœur de Jean ne put se méprendre aux traits de son divin ami, et la foi lui vint de la charité.

Au reste, l'esprit de tout l'évangile de saint Jean est renfermé dans cette maxime qu'il allait répétant dans sa vieillesse : cet apôtre, rempli de jours et de bonnes œuvres, ne pouvant plus faire de longs discours au nouveau peuple qu'il avait enfanté à Jésus-Christ, se contentait de lui dire : *Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres*.

Saint Jérôme prétend que saint Luc était médecin, profession si noble et si belle dans l'antiquité, et que son évangile est la médecine de l'âme. Le langage de cet apôtre est pur et élevé : on voit que c'était un homme versé dans les lettres, et qui connaissait les affaires et les hommes de son temps. Il entre dans son récit à la ma-

nière des anciens historiens; vous croyez entendre Hérodote :

« 1. Comme plusieurs ont entrepris d'écrire l'histoire des choses qui se sont accomplies parmi nous;

» 2. Suivant le rapport que nous en ont fait ceux qui, dès le commencement, les ont vues de leurs propres yeux, et qui ont été les ministres de la parole;

» 3. J'ai cru que je devais aussi, très-excellent Théophile, après avoir été exactement informé de toutes ces choses depuis leur commencement, vous en écrire par ordre toute l'histoire. »

Notre ignorance est telle aujourd'hui, qu'il y a peut-être des *gens de lettres* qui seront étonnés d'apprendre que saint Luc est un très-grand écrivain, dont l'évangile respire le génie de l'antiquité grecque et hébraïque. Qu'y-a-t-il de plus beau que tout le morceau qui précède la naissance de Jésus-Christ ?

« Au temps d'Hérode, roi de Judée, il y avait un prêtre nommé Zacharie, du sang d'Abia : sa femme était aussi de la race d'Aaron, et s'appelait Élisabeth.

» Ils étaient tous deux justes devant Dieu. . . Ils n'avaient point d'enfants, parce qu'Élisabeth était stérile, et qu'ils étaient tous deux avancés en âge. »

Zacharie offre un sacrifice; un ange lui *apparaît debout à côté de l'autel des parfums*. Il lui prédit qu'il aura un fils, que ce fils s'appellera Jean, qu'il sera le précurseur du Messie, et qu'il réunira le cœur des pères et des enfants. Le même ange va trouver ensuite *une vierge qui demeurait en Israël*, et lui dit : « Je vous salue, ô pleine de grâce, le Seigneur est avec vous. » Marie s'en va dans les montagnes de la Judée : elle rencontre Élisabeth, et l'enfant que celle-ci portait dans son sein tressaille à la voix

de la vierge qui devait mettre au jour le Sauveur du monde. Élisabeth, remplie tout à coup de l'Esprit-Saint, élève la voix et s'écrie : « Vous êtes bénie entre toutes les femmes, et le fruit de votre sein est béni. »

» D'où me vient le bonheur que la mère de mon Sauveur vienne vers moi ?

» Car lorsque vous m'avez saluée, votre voix n'a pas plutôt frappé mon oreille, que mon enfant a tressailli de joie dans mon sein. »

Marie entonne alors le magnifique cantique : « O mon âme ! glorifie le Seigneur. »

L'histoire de la crèche et des bergers vient ensuite. *Une troupe nombreuse de l'armée céleste* chante pendant la nuit : *Gloire à Dieu dans le ciel et paix aux hommes sur la terre !* mot digne des anges, et qui est comme l'abrégé de la religion chrétienne.

Nous croyons connaître un peu l'antiquité, et nous osons assurer qu'on chercherait longtemps chez les plus beaux génies de Rome et de la Grèce avant d'y trouver rien qui soit à la fois aussi simple et aussi merveilleux.

Quiconque lira l'Évangile avec un peu d'attention y découvrira à tous moments des choses admirables, qui échappent d'abord, à cause de leur extrême simplicité. Saint Luc, par exemple, en donnant la généalogie du Christ, remonte jusqu'à la naissance du monde. Arrivé aux premières générations et continuant à nommer les races, il dit : *Caïnan, qui fut Henos, qui fut Seth, qui fut Adam, qui fut DEU*. Le simple mot *qui fut Dei*, jeté là sans commentaire et sans réflexion pour raconter la création, l'origine, la nature, les fins et le mystère de l'homme, nous semble de la plus grande sublimité.

Il faut louer le père de Ligny, qui a senti qu'on ne de-

vait rien changer à ces choses et qu'il n'y avait qu'un goût égaré et un christianisme mal entendu qui pouvaient ne pas se contenter de pareils traits. Son *Histoire de Jésus-Christ* offre une nouvelle preuve de cette vérité que nous avons avancée ailleurs, savoir, que les beaux-arts chez les modernes doivent au culte catholique la majeure partie de leur succès. Soixante gravures, d'après les maîtres des écoles italienne, française et flamande, enrichissent le bel ouvrage que nous annonçons : chose bien remarquable, qu'en voulant ajouter quelques tableaux à une vie de Jésus-Christ on s'est trouvé avoir renfermé dans ce cadre tous les chefs-d'œuvre de la peinture moderne ¹.

On ne saurait trop donner d'éloges à la Société Typographique qui, dans si peu de temps, nous a donné, avec un goût et un discernement parfaits, des ouvrages si généralement utiles : les *Sermons choisis de Bossuet* et de *Fénelon*, les *Lettres de saint François de Sales*, et plusieurs autres excellents livres, sont tous sortis des mêmes presses et ne laissent rien à désirer pour l'exécution.

L'ouvrage du père de Ligny, embelli par la peinture, doit recevoir encore un autre ornement non moins précieux. M. de Bonald s'est chargé d'en écrire la préface ; ce nom seul promet le talent et les lumières, et commande le respect et l'estime. Eh ! qui pourrait mieux parler des lois et des préceptes de Jésus-Christ que l'auteur du *Divorce*, de la *Législation primitive* et de la *Théorie du pouvoir politique et religieux* ?

1. Raphaël, Michel-Ange, le Dominiquin, le Carrache, Paul Véronèse, le Titien, Léonard de Vinci, le Guerchin, Lanfranc, le Poussin, Le Sueur, Lebrun, Rubens, etc.

N'en doutons point, ce culte *insensé*, cette *folie* de la croix, dont une superbe sagesse nous annonçait la chute prochaine, va renaître avec une nouvelle force ; la palme de la religion croît toujours à l'égalé des pleurs que répandent les chrétiens, comme l'herbe des champs reverdit dans une terre nouvellement arrosée. C'était une insigne erreur de croire que l'Évangile était détruit, parce qu'il n'était plus défendu par les heureux du monde. La puissance du christianisme est dans la cabane du pauvre, et sa base est aussi durable que la misère de l'homme sur laquelle elle est appuyée. « L'Église, » dit Bossuet dans un passage qu'on croirait échappé à la tendresse de Fénelon, s'il n'avait un tour plus original et plus élevé ; « l'Église est fille du Tout-Puissant : mais son père qui la soutient au dedans, l'abandonne souvent aux persécutions ; et à l'exemple de Jésus-Christ, elle est obligée de crier dans son agonie : *Mon Dieu ! Mon Dieu ! pourquoi m'avez-vous délaissée ?* Son époux est le plus puissant comme le plus beau et le plus parfait de tous les enfants des hommes ; mais elle n'a entendu sa voix agréable, elle n'a joui de sa douce et désirable présence qu'un moment. Tout d'un coup il a pris la fuite avec une course rapide ; et plus vite qu'un faon de biche, il s'est élevé au-dessus des plus hautes montagnes. Semblable à une épouse désolée, l'Église ne fait que gémir, et le chant de la tourterelle délaissée est dans sa bouche. Enfin elle est étrangère et comme errante sur la terre, où elle vient recueillir les enfants de Dieu sous ses ailes ; et le monde, qui s'efforce de les lui ravir, ne cesse de traverser son pèlerinage ¹. »

Il peut le traverser, ce pèlerinage, mais non pas l'em-

1. Oraison funèbre de M. Le Tellier.

pécher de s'accomplir. Si l'auteur de cet article n'en eût pas été persuadé d'avance, il en serait maintenant convaincu par la scène qui se passe sous ses yeux ¹. Quelle est cette puissance extraordinaire qui promène ces cent mille chrétiens sur ces ruines ? Par quel prodige la croix reparait-elle en triomphe dans cette même cité où naguère une dérision horrible la traînait dans la fange ou le sang ? D'où renaît cette solennité proscrite ? Quel chant de miséricorde a remplacé si soudainement le bruit du canon et les cris des chrétiens foudroyés ? Sont-ce les pères, les mères, les frères, les sœurs, les enfants de ces victimes qui prient pour les ennemis de la foi, et que vous voyez à genoux de toutes parts, aux fenêtres de ces maisons délabrées, et sur les monceaux de pierre où le sang des martyrs fume encore ? Les collines chargées de monastères, non moins religieux parce qu'ils sont déserts, ces deux fleuves où la cendre des confesseurs de Jésus-Christ a si souvent été jetée ; tous les lieux consacrés par les premiers pas du Christianisme dans les Gaules ; cette grotte de Saint Pothin, les catacombes d'Irénée, n'ont point vu de plus grand miracle que celui qui s'opère aujourd'hui. Si en 1793, au moment des *mitrillades* de Lyon, lorsque l'on démolissait les temples et que l'on massacrait les prêtres, lorsqu'on promenait dans les rues un âne chargé des ornements sacrés et que le bourreau, armé de sa hache, accompagnait cette digne pompe de la Raison, si un homme eût dit alors : « Avant que dix ans se soient écoulés, un prince de l'Église, un archevêque de Lyon, portera publiquement le saint-sacrement dans les mêmes lieux ; il sera accompagné d'un nombreux clergé ; de jeunes filles vêtues de

1. L'auteur écrivait ceci à Lyon, le jour de la Fête-Dieu.

blanc, des hommes de tout âge et de toutes professions suivront, précéderont la pompe avec des fleurs et des flambeaux ; ces soldats trompés, que l'on a armés contre la religion, paraîtront dans cette fête pour la protéger : » si un homme, disons-nous, eût tenu un pareil langage, il eût passé pour un visionnaire ; et pourtant cet homme n'eût pas dit encore toute la vérité. La veille même de cette pompe, plus de dix mille chrétiens ont voulu recevoir le sceau de la foi : le digne prélat de cette grande commune a paru, comme saint Paul, au milieu d'une foule immense, qui lui demandait un sacrement si précieux dans les temps d'épreuve, puisqu'il donne la force de confesser l'Évangile. Et ce n'est pas tout encore : des diacres ont été ordonnés, des prêtres ont été sacrés. Dira-t-on que les nouveaux pasteurs cherchent la gloire et la fortune ? Où sont les bénéfices qui les attendent, les honneurs qui peuvent les dédommager des travaux qu'exige leur ministère ? Une chétive pension alimentaire, quelque presbytère à moitié ruiné, ou un réduit obscur, fruit de la charité des fidèles, voilà tout ce qui leur est promis. Il faut encore qu'ils comptent sur les calomnies, sur les dénonciations, sur les dégoûts de toute espèce : disons plus, si un homme tout-puissant retirait sa main aujourd'hui, demain le philosophisme ferait tomber les prêtres sous le glaive de la *tolérance*, ouvrirait pour eux les philanthropiques déserts de la Guyane. Ah ! lorsque ces enfants d'Aaron sont tombés la face contre terre, lorsque l'archevêque, debout devant l'autel, étendant les mains sur les lévites prosternés, a prononcé ces paroles : *Accipe jugum Domini*, la force de ces mots a pénétré tous les cœurs et rempli tous les yeux de larmes ; ils l'ont accepté, *le joug du Seigneur*,

ils le trouveront d'autant plus léger (*onus ejus levè*), que les hommes cherchent à l'appesantir. Ainsi, malgré les progrès de l'esprit humain, l'Église croit et se perpétue, selon l'oracle bien plus certain de celui qui l'a fondée : et quels que soient les orages qui peuvent encore l'assiéger, elle triomphera des lumières des sophistes, comme elle a triomphé des ténèbres des barbares.

DES LETTRES

ET

DES GENS DE LETTRES

RÉPONSE

A UN ARTICLE INSÉRÉ DANS LA GAZETTE DE FRANCE DU 27 AVRIL¹.

Mai 1806.

La *Défense du Génie du Christianisme* est jusqu'à présent la seule réponse que j'aie faite à toutes les critiques dont on a bien voulu m'honorer. J'ai le bonheur ou le malheur de rencontrer mon nom assez souvent dans des ouvrages polémiques, des pamphlets, des satires. Quand la critique est juste, je me corrige ; quand le mot est plaisant, je ris ; quand il est grossier, je l'oublie. Un nouvel *ennemi* vient de descendre dans la lice ; c'est un *chevalier béarnais*. Chose assez singulière, ce chevalier m'accuse de préjugés gothiques et de mépris pour les lettres ! J'avoue que je n'entends pas parler de sang-froid de chevalerie ; et, quand il est question de tournois, de défis, de castilles, de pas d'armes, je me mettrais volontiers, comme le seigneur don Quichotte, à courir les champs pour réparer les torts. Je me rends donc à l'appel de mon adversaire.

1. Cet article est de M. de Baure, auteur d'une *Histoire du Béarn* et beau-frère de M. le comte Daru.

Cependant je pourrais refuser de faire avec lui le coup de lance, puisqu'il n'a pas déclaré son nom ni haussé la visière de son casque après le premier assaut ; mais comme il a observé religieusement les autres lois de la joute, en évitant avec soin de frapper à la *tête* et au *cœur*, je le tiens pour loyal chevalier, et je relève le gant.

Cependant quel est le sujet de notre querelle ? Allons-nous nous battre, comme c'est assez l'usage entre les preux, sans trop savoir pourquoi ? Je veux bien soutenir que la *dame* de mon cœur est incomparablement plus belle que celle de mon adversaire : mais si par hasard nous servions tous deux la même dame ? C'est, en effet, notre aventure. Je suis, au fond, du même avis ou plutôt du même amour que le chevalier bernois, et comme lui, je déclare atteint de félonie quiconque manque de respect pour les Muses.

Changeons de langage et venons au fait. J'ose dire que le critique qui m'attaque avec tant de goût, de savoir et de politesse, mais peut-être avec un peu d'humeur, n'a pas bien compris ma pensée.

Quand je ne veux pas que les rois se mêlent des tracasseries du Parnasse, ai-je donc infiniment tort ? Un roi sans doute doit aimer les lettres, les cultiver même jusqu'à un certain degré, et les protéger dans ses États ; mais est-il bien nécessaire qu'il fasse des livres ? Le juge souverain peut-il, sans inconvénients, s'exposer à être jugé ? Est-il bon qu'un monarque donne, comme un homme ordinaire, la mesure de son esprit, et réclame l'indulgence de ses sujets dans une préface ? Il me semble que les dieux ne doivent pas se montrer si clairement aux hommes : Homère met une barrière de nuages aux portes de l'Olympe.

Quant à cette autre phrase, *un auteur doit être pris dans les rangs ordinaires de la société*, j'en demande pardon à mon censeur, mais cette phrase n'implique pas le sens qu'il y trouve. Dans l'endroit où elle est placée ¹, elle se rapporte aux rois, uniquement aux rois. Je ne suis point assez absurde pour vouloir que les lettres soient abandonnées précisément à la partie non *lettrée* de la société. Elles sont du ressort de tout ce qui pense ; elles n'appartiennent point à une distinction des esprits. Je n'ignore pas que Montaigne, Malherbe, Descartes, La Rochefoucauld, Fénelon, Bossuet, La Bruyère, Boileau même, Montesquieu et Buffon, ont tenu plus ou moins à l'ancien corps de la noblesse, ou par la robe, ou par l'épée ; je sais bien qu'un beau génie ne peut déshonorer un nom illustre ; mais, puisque mon critique me force à le dire, je pense qu'il y a toutefois moins de péril à cultiver les Muses dans un état obscur que dans une condition éclatante. L'homme sur qui rien n'attire les regards expose peu de chose au naufrage. S'il ne réussit pas dans les lettres, sa manière d'écrire ne l'aura privé d'aucun avantage réel, et son rang d'auteur oublié n'ajoutera rien à l'oubli naturel qui l'attendait dans une autre carrière.

Il n'en est pas ainsi de l'homme qui tient une place distinguée dans le monde, ou par sa fortune ou par ses dignités, ou pour les souvenirs qui s'attachent à ses aïeux. Il faut qu'un tel homme balance longtemps avant de descendre dans une lice où les chutes sont cruelles. Un moment de vanité peut lui enlever le bonheur de toute sa vie. Quand on a beaucoup à perdre, on ne doit écrire que forcé pour ainsi dire par son génie et dompté par la présence

1. Voyez l'article sur les *Mémoires de Louis XIV.*

du dieu : *fera corda domans*. Un grand talent est une grande raison, et l'on répond à tout avec de la gloire. Mais, si l'on ne sent pas en soi ce *mens diviniior*, qu'on se garde bien alors de *ces démangeaisons qui nous prennent d'écrire* :

Et n'allez point quitter, de quoi que l'on vous somme,
Le nom que, dans la Cour, vous avez d'honnête homme,
Pour prendre de la main d'un avide imprimeur
Celui de ridicule et misérable auteur.

Si je voyais quelque Du Guesclin rimailleur sans l'aveu d'Apollon un méchant poëme, je lui crierais : « Sire Bertrand, changez votre plume pour l'épée de fer du bon connétable. Quand vous serez sur la brèche, souvenez-vous d'invoquer, comme votre ancêtre, *Notre-Dame du Guesclin*. Cette Muse n'est pas celle qui chante les villes prises, mais c'est celle qui les fait prendre. »

Mais, au contraire, si le descendant d'une de ces familles qui figurent dans notre histoire s'annonce au monde par un *Essai* plein de force, de chaleur et de gravité, ne craignez pas que je le décourage. Eût-il des opinions contraires aux miennes, son livre blessât-il non-seulement mon esprit, mais mon cœur, je ne serai sensible qu'au mérite de l'ouvrage; j'introduirai le jeune écrivain dans la carrière. Ma vieille expérience lui en marquera les écueils, et en bon frère d'armes, je me réjouirai de ses succès.

J'espère que le *chevalier* qui m'attaque approuvera ces sentiments; mais cela ne suffit pas : je ne veux lui laisser aucun doute sur ma manière de penser à l'égard des lettres et de ceux qui les cultivent. Ceci va m'entraîner dans une discussion de quelque étendue : que l'intérêt du sujet m'en fasse pardonner la longueur.

« Eh ! comment pourrais-je calomnier les lettres ? Je serais

bien ingrat, puisqu'elles ont fait le charme de mes jours. J'ai eu mes malheurs comme tant d'autres ; car on peut dire du chagrin parmi les hommes ce que Lucrèce dit du flambeau de la vie :

. . . . Quasi cursores, vitæ lampada tradunt.

J'ai toujours trouvé dans l'étude quelque noble raison de supporter patiemment mes peines. Souvent, assis sur la borne d'un chemin en Allemagne, sans savoir ce que j'allais devenir, j'ai oublié mes maux et les auteurs de mes maux en rêvant à quelque agréable chimère que présentaient les Muses compatissantes. Je portais pour tout bien avec moi mon manuscrit sur les déserts du Nouveau-Monde ; et plus d'une fois les tableaux de la nature, tracés sous les huttes des Indiens, m'ont consolé à la porte d'une chaumière de la Westphalie dont on m'avait refusé l'entrée.

Rien n'est plus propre que l'étude à dissiper les troubles du cœur, à rétablir dans un concert parfait les harmonies de l'âme. Quand, fatigué des orages du monde, vous vous réfugiez au sanctuaire des Muses, vous sentez que vous entrez dans un air tranquille, dont la bénigne influence a bientôt calmé vos esprits. Cicéron avait été témoin des malheurs de sa patrie : il avait vu dans Rome le bourreau s'asseoir auprès de la victime (par hasard échappée au glaive) et jouir de la même considération que cette victime ; il avait vu presser avec la même cordialité et la main qui s'était baignée dans le sang des citoyens, et la main qui ne s'était levée que pour les défendre, il avait vu la vertu devenir un objet de scandale dans un temps de crime, comme le crime est un objet d'horreur dans un

temps de vertu ; il avait vu les Romains dégénérés pervertir la langue de Scipion pour excuser leur bassesse, appeler la constance entêtement, la générosité folie, le courage imprudence et chercher un motif intéressé à des actions honorables pour n'avoir pas la douleur d'estimer quelque chose ; il avait vu ses amis se refroidir peu à peu pour lui, leurs cœurs se fermer aux épanchements de son cœur, leurs opinions changer par degré : ces hommes, emportés et brisés tour à tour par la roue de la fortune, l'avaient laissé dans une profonde solitude. A ces peines déjà si grandes, se joignirent des chagrins domestiques : « Ma fille me restait, écrit-il à Sulpicius : c'était un soutien toujours présent, auquel je pouvais avoir recours. Le charme de son entretien me faisait oublier mes peines ; mais l'affreuse blessure que je reçus en la perdant rouvrit dans mon cœur toutes celles que j'y croyais fermées... Je suis chassé de ma maison et du forum. »

Que fit Cicéron dans une position si triste ? Il eut recours à l'étude. « Je me suis réconcilié avec mes livres, dit-il à Varron ; ils me rappellent à leur ancien commerce : ils me déclarent que vous avez été plus sage que moi de ne pas l'abandonner. »

Les Muses, qui nous permettent de choisir notre société, sont d'un puissant secours dans les chagrins politiques. Quand vous êtes fatigué de vivre au milieu des Tigellin et des Narcisse, elles vous transportent dans la société des Caton et des Fabricius. Pour ce qui est des peines du cœur, l'étude, il est vrai, ne nous rend pas les amis que nous pleurons ; mais elle adoucit les chagrins que nous cause leur perte, car elle mêle leur souvenir à tout ce qu'il y a de pur dans les sentiments de la vie et de beau dans les images de la nature.

Examinons maintenant les reproches que l'on fait aux gens de lettres. La plupart me paraissent sans fondement : la médiocrité se console souvent par la calomnie.

On dit : « Les gens de lettres ne sont pas propres au maniement des affaires. » Chose étrange que le génie nécessaire pour enfanter *l'Esprit des lois* ne fût pas suffisant pour conduire le bureau d'un ministre ! Quoi ! ceux qui sondent si habilement les profondeurs du cœur humain ne pourraient démêler autour d'eux les intrigues des passions ! Mieux vous connaîtrez les hommes, moins vous serez capable de les gouverner.

C'est un sophisme démenti par l'expérience. Les deux plus grands hommes d'État de l'antiquité, Démosthènes et surtout Cicéron, étaient deux véritables hommes de lettres dans toute la rigueur du mot. Il n'y a peut-être jamais eu de plus beau génie littéraire que celui de César, et il paraît que ce petit-fils d'Anchise et de Vénus entendait assez bien les affaires. On peut citer en Angleterre Thomas Morus, Clarendon, Bacon, Bolingbroke ; en France, l'Hospital, Lamoignon, Daguesseau, M. de Malesherbes, et la plupart de nos premiers ministres tirés de l'Église. Rien ne me pourrait persuader que Bossuet n'eût pas une tête capable de conduire un royaume, et que le judicieux et sévère Boileau n'eût pas fait un excellent administrateur.

Le jugement et le bon sens sont surtout les deux qualités nécessaires à l'homme d'État : et remarquez qu'elles doivent aussi dominer dans une tête littéraire sainement organisée. L'imagination et l'esprit ne sont point, comme on le suppose, les bases du véritable talent ; c'est le bon sens, je le répète, le bon sens avec l'expression heureuse.

Tout ouvrage, même un ouvrage d'imagination, ne peut vivre, si les idées y manquent d'une certaine logique qui les enchaîne, et qui donne au lecteur le plaisir de la raison, même au milieu de la folie. Voyez les chefs-d'œuvre de notre littérature : après un mûr examen vous découvrirez que leur supériorité tient à un bon sens caché, à une raison admirable, qui est comme la charpente de l'édifice. Ce qui est faux finit par déplaire : l'homme a en lui-même un principe de droiture que l'on ne choque pas impunément. De là vient que les ouvrages des sophistes n'obtiennent qu'un succès passager : ils brillent tour à tour d'un faux éclat, et tombent dans l'oubli.

On ne s'est formé cette idée de l'inaptitude des gens de lettres, que parce que l'on a confondu les auteurs vulgaires avec les écrivains de mérite. Les premiers ne sont point incapables, parce qu'ils sont *hommes de lettres*, mais seulement parce qu'ils sont *hommes médiocres* ; et c'est l'excellente remarque de mon critique. Or ce qui manque aux ouvrages de ces hommes, c'est précisément le jugement et le bon sens. Vous y trouverez peut-être des éclairs d'imagination, de l'esprit, une connaissance plus ou moins grande du *métier*, une habitude plus ou moins formée d'arranger les mots et de tourner la phrase ; mais jamais vous n'y rencontrerez le bon sens.

Ces écrivains n'ont pas la force de produire la pensée qu'ils ont un moment conçue. Lorsque vous croyez qu'ils vont prendre une bonne voie, tout à coup un méchant démon les égare : ils changent de direction et passent auprès des plus grandes beautés sans les apercevoir ; ils mêlent au hasard, sans économie et sans jugement, le grave, le doux, le plaisant, le sévère ; on ne sait ce qu'ils veulent prouver, quel est le but où ils marchent, quelles vérités

ils prétendent enseigner. Je conviendrai que de pareils esprits sont peu propres aux affaires humaines ; mais j'en accuserai la *naturè* et non pas les *lettres*, et je me donnerai garde surtout de confondre ces auteurs infortunés avec des hommes de génie.

Mais, si les premiers talents littéraires peuvent remplir glorieusement les premières places de leur patrie, à Dieu ne plaise que je leur conseille jamais d'envier ces places ! La majorité des hommes bien nés peut faire ce qu'ils feraient eux-mêmes dans un ministère public ; personne ne pourra remplacer les beaux ouvrages dont ils priveraient la postérité en se livrant à d'autres soins. Ne vaut-il pas mieux aujourd'hui, et pour nous et pour lui-même, que Racine ait fait naître *sous sa main de pompeuses merveilles* que d'avoir occupé, même avec distinction, la place de Louvois ou de Colbert ? Je voudrais que les hommes de talent connussent mieux leur haute destinée, qu'ils sussent mieux apprécier les dons qu'ils ont reçus du ciel. On ne leur fait point une grâce en les investissant des charges de l'Etat : ce sont eux, au contraire, qui, en acceptant ces charges, font à leur pays une véritable faveur et un très-grand sacrifice.

Que d'autres s'exposent aux tempêtes, je conseille aux amants de l'étude de les contempler du rivage : « La côte de la mer deviendra un lieu de repos pour les pasteurs, » dit l'Écriture : *Erit funiculus maris requies pastorum*. Écoutez encore l'orateur romain : « J'estime les jours que vous passez à Tusculum, mon cher Varron ; autant que l'espace entier de la vie ; et je renoncerais de bon cœur à toutes les richesses du monde pour obtenir la liberté de mener une vie si délicieuse. Je l'imite du moins autant qu'il m'est possible, et je cherche avec beaucoup de satisfaction mon

repos dans mes chères études... Si de grands hommes ont jugé qu'en faveur de ces études on pouvait se dispenser des affaires publiques, pourquoi ne choisirais-je pas une occupation si douce ? »

Dans une carrière étrangère à leurs mœurs, les gens de lettres n'auraient que les maux de l'ambition sans en avoir les plaisirs. Plus délicats que les autres hommes, combien ne seraient-ils pas blessés à chaque heure de la journée ! Que d'horribles choses pour eux à dévorer ! Avec quels personnages ne seraient-ils pas obligés de vivre et même de sourire ! En butte à la jalousie que font toujours naître les vrais talents, ils seraient incessamment exposés aux calomnies et aux dénonciations de toutes les espèces ; ils trouveraient des écueils jusque dans la franchise, la simplicité ou l'élévation de leur caractère : leurs vertus leur feraient plus de mal que des vices, et leur génie même les précipiterait dans les pièges qu'éviterait la médiocrité. Heureux s'ils trouvaient quelque occasion favorable de rentrer dans la solitude avant que la mort ou l'exil vint les punir d'avoir sacrifié leurs talents à l'ingratitude des cours !

. . . Poi ch' insieme con l'età fioritâ
 Manco la speme e la baldanza audace ;
 Piansi i riposi di quest' umil vita,
 E sospirai la mia perduta pace.

Je ne sais si je dois relever à présent quelques plaisanteries que l'on est dans l'usage de faire sur les gens de lettres, depuis le temps d'Horace. Le chantre de Lalagé et de Lydie nous raconte qu'il jeta son bouclier aux champs de Philippes ; mais l'adroit courtisan se *vante*, et l'on a pris ses vers trop à la lettre. Ce qu'il y a de certain...

c'est qu'il parle de la mort avec tant de charme et une si douce philosophie, qu'on a bien de la peine à croire qu'il la craignit :

Eheu, fugaces, Posthume, Posthume,
Labuntur anni.

Quoi qu'il en soit du voluptueux solitaire de Tibur, Xénophon et César, génies éminemment littéraires, étaient de grands et intrépides capitaines; Eschyle fit des prodiges de valeur à Salamine; Socrate ne céda le prix du courage qu'à Alcibiade; Tibulle était distingué dans les légions de Messala; Pétrone et Sénèque sont célèbres par la fermeté de leur mort. Dans les temps modernes, le Dante vécut au milieu des combats et le Tasse fut le plus brave des chevaliers. Notre vieux Malherbe voulait, à soixante-treize ans, se battre contre le meurtrier de son fils; *tout vaincu du temps* qu'il était, il alla exprès au siège de la Rochelle pour obtenir de Louis XIII la permission d'appeler le chevalier de Piles en champ clos. La Rochefoucauld avait *fait la guerre aux rois*. De temps immémorial, nos officiers du génie et d'artillerie, si braves à la bouche du canon, ont cultivé les lettres, la plupart avec fruit, quelques-uns avec gloire. On sait que le Breton Sainte-Foix entendait fort mal la raillerie; et cet autre Breton, surnommé de nos jours le premier grenadier de nos armées, s'occupait de recherches savantes toute sa vie. Enfin les hommes de lettres que notre révolution a moissonnés ont tous déployé à la mort du sang-froid et du courage. S'il faut en juger par soi-même, je le dirai avec la franchise naturelle aux descendants des vieux Celtes : soldat, voyageur, proscrit, naufragé, je ne me suis point aperçu que l'amour des lettres m'attachât trop à la vie : pour obéir aux arrêts

de la religion ou de l'honneur, il suffit d'être chrétien et Français.

Les gens de lettres, dit-on encore, ont toujours flatté la puissance; et, selon les vicissitudes de la fortune, on les voit chanter et la vertu et le crime, et l'oppressé et l'opprimé. Lucain disait à Néron en parlant des proscriptions et de la guerre civile :

Heureuse cruauté, fureur officieuse,
 Dont le prix est illustre et la fin glorieuse!
 Crimes trop bien payés, trop aimables hasards,
 Puisque nous vous devons le plus grand des Césars!
 Que les dieux conjurés redoublent nos misères!
 Que Leucas sous les flots abîme nos galères!
 Que Pharsale révoie encore nos bataillons
 Du plus beau sang de Rome inonder nos sillons!

 Qu'on voie encore un coup Pérouse désolée!
 Destins, Néron gouverne, et Rome est consolée !¹

A cela je n'ai point de réponse pour les gens de lettres : je baisse la tête d'horreur et de confusion en disant comme le médecin dans *Macbeth* : « *This disease is beyond my practice.* — Ce mal est au-dessus de mon art. »

Cependant ne pourrait-on pas trouver à cette dégradation une excuse bien triste sans doute, mais tirée de la nature même du cœur humain ? Montrez-moi dans les révolutions des empires, dans ces temps malheureux où un peuple entier, comme un cadavre, ne donne plus aucun signe de vie ; montrez-moi, dis-je, une classe d'hommes toujours fidèle à son honneur, et qui n'ait cédé ni à la force des événements ni à la lassitude des souffrances ; je passerai condamnation sur les gens de lettres. Mais, si vous ne

¹ : *Pharsale*, traduction de Brébeuf.

pouvez trouver cet ordre de citoyens généreux, n'accusez plus en particulier les favoris des Muses, gémissiez sur l'humanité tout entière. La seule différence qui existe alors entre l'écrivain et l'homme vulgaire, c'est que la turpitude du premier est connue et que la lâcheté du second est ignorée. Heureux, en effet, dans ces jours d'esclavage, l'homme médiocre qui peut être vil en sûreté de l'avenir, qui peut impunément se réjouir dans la fange, certain que ses talents ne le livreront point à la postérité, et que le cri de sa bassesse ne passera pas la borne de sa vie !

Il me reste à parler de la célébrité littéraire. Elle marche de pair avec celle des grands rois et des héros. Homère et Alexandre, Virgile et César occupent également les voix de la renommée ; disons de plus que la gloire des Muses est la seule où il n'entre rien d'étranger. On peut toujours rejeter une partie du succès des armes sur les soldats ou sur la fortune : Achille a vaincu les Troyens avec l'aide des Grecs ; mais Homère a fait seul l'*Iliade*, et sans Homère nous ne connaîtrions pas Achille. Au reste, je suis si loin d'avoir pour les lettres le mépris qu'on me suppose, que je ne céderais pas facilement la faible portion de renommée qu'elles semblent quelquefois promettre à mes efforts. Je crois n'avoir jamais importuné personne de mes prétentions : mais, puisqu'il faut le dire une fois, je ne suis point insensible aux applaudissements de mes compatriotes ; et je sentirais mal le juste orgueil que doit m'inspirer mon pays, si je comptais pour rien l'honneur d'avoir fait connaître avec quelque estime un nom français de plus aux peuples étrangers.

Enfin, si nous en croyons quelques esprits chagrins, notre littérature est actuellement frappée de stérilité : il ne paraît rien qui mérite d'être lu : le faux, le trivial, le

gigantesque, le mauvais goût, l'ignorance, règnent de toutes parts et nous sommes menacés de retomber dans la barbarie. Ce qui doit un peu nous rassurer, c'est que dans tous les temps on a fait les mêmes plaintes. Les journaux du siècle de Louis XIV sont remplis de déclamations sur la disette des talents. Les Subligni et les Visé regrettaient le beau temps de Ronsard. L'esprit de dénigrement est une maladie particulière à la France, parce que tout le monde a des prétentions dans ce pays, et que notre amour-propre est sans cesse tourmenté des succès de notre voisin.

Pour moi, qui n'ai pas le droit d'être difficile et qui me contente d'admirer avec la foule, je ne suis point du tout frappé de cette prétendue stérilité de notre littérature. J'ai le bonheur de croire qu'il existe encore en France des écrivains de génie, remarquables par la force de leurs pensées ou le charme de leur style ; des poètes du premier ordre, des savants distingués, des critiques pleins de goût, dépositaires des saines doctrines, des bonnes traditions. Je nommerai facilement plusieurs ouvrages qui, j'ose le dire, passeront à la postérité, nous pouvons affecter les Rhumeur superbe à dédaigner les talents qui nous restent ; mais je ne doute point que l'avenir ne soit plus juste envers nous et qu'il n'admire ce que nous aurons peut-être méprisé. Notre siècle ne démentira point l'expérience commune ; les arts et les lettres brillent toujours dans les temps de révolution, hélas ! comme ces fleurs qui croissent parmi les ruines : *Feret et rubus asper amomum.*

Je termine ici cette apologie des gens de lettres. J'espère que le *chevalier béarnais* sera satisfait de mes sentiments : plût à Dieu qu'il le fût de mon style ! car,

entre nous, je le soupçonne de se connaître en littérature un peu mieux qu'il ne convient à un chevalier du vieux temps. S'il faut dire tout ce que je pense, il pourrait bien, en m'attaquant, n'avoir défendu que sa cause. Son exemple prouverait, en cas de besoin, qu'un homme qui a joui d'une grande considération dans l'ordre politique et dans la première classe de la société, peut être un savant distingué, un critique délicat, un écrivain plein d'aménité, et même un poète de talent. Ces chevaliers de Béarn ont toujours courtsisé les Muses ; et l'on se souvient encore d'un certain Henri, qui se battait d'ailleurs assez bien, et qui se plaignait en vers de sa *départie* lorsqu'il quittait Gabrielle. Toutefois, puisque mon adversaire n'a pas voulu se découvrir, j'éviterai de le nommer : je veux qu'il sache seulement que je l'ai reconnu à ses couleurs.

Les gens de lettres, que j'ai essayé de venger du mépris de l'ignorance, me permettront-ils en finissant, de leur adresser quelques conseils dont je prendrai moi-même bonne part ? Veulent-ils forcer la calomnie à se taire et s'attirer l'estime même de leurs ennemis, il faut qu'ils se dépouillent d'abord de cette morgue et de ces prétentions exagérées qui les ont rendus insupportables dans le dernier siècle. Soyons modérés dans nos opinions, indulgents dans nos critiques, sincères admirateurs de tout ce qui mérite d'être admiré. Pleins de respect pour la noblesse de notre art, n'abaissions jamais notre caractère ; ne nous plaignons jamais de notre destinée : qui se fait plaindre se fait mépriser ; que les Muses seules, et non le public, sachent si nous sommes riches ou pauvres ; le secret de notre indigence doit être le plus délicat et le mieux gardé de nos secrets ; que les malheureux soient sûrs de trouver en nous un appui :

nous sommes les défenseurs naturels des suppliants ; notre plus beau droit est de sécher les larmes de l'infortune et d'en faire couler des yeux de la prospérité : *Dolor ipse disertum fecerat*. Ne prostituons jamais notre talent à la puissance, mais aussi n'ayons jamais d'humeur contre elle : celui qui blâme avec aigreur admirera sans discernement ; de l'esprit frondeur à l'adulation il n'y a qu'un pas. Enfin, pour l'intérêt même de notre gloire et la perfection de nos ouvrages, nous ne saurions trop nous attacher à la vertu : c'est la beauté des sentiments qui fait la beauté du style. Quand l'âme est élevée, les paroles tombent d'en haut, et l'expression noble suit toujours la noble pensée. Horace et le Stagirite n'apprennent pas tout l'art : il y a des délicatesses et des mystères de langage qui ne peuvent être révélés à l'écrivain que par la probité de son cœur... et que n'enseignent point les préceptes de la rhétorique.

LETTRE SUR LA GRÈCE

23 octobre 1823.

Les Grecs semblent encore avoir échappé à la destruction dont ils étaient menacés à l'ouverture de la dernière campagne : ils se sont montrés plus intrépides que jamais. Le siège de Missolonghi, soit que ce siège ait été levé ou qu'il se soutienne encore, soit que la ville foudroyée doive succomber ou sortir triomphante du milieu des flammes, ce siège, disons-nous, attestera à la postérité que les Hellènes n'ont point dégénéré de leurs ancêtres. Si des gouvernements étaient assez barbares pour souhaiter la destruction des Grecs, il ne fallait pas laisser aux derniers le temps de déployer un si illustre courage. Il y a trois ou quatre ans qu'une politique inhumaine aurait pu nous dire que le fer musulman n'avait égorgé qu'un troupeau d'esclaves révoltés ; mais aujourd'hui serait-elle reçue à parler ainsi d'un sang héroïque ? L'univers entier s'élèverait contre elle. On se légitime par l'estime et l'admiration qu'on inspire : les peuples acquièrent des droits à la liberté par la gloire.

Il n'est pas étonnant que la défense ait été moins forte dans le Péloponèse. Quand on a parcouru ce pays, quand on sait que les paysans grecs, opprimés, dépouillés, égorgés par les Turcs, ne pouvaient avoir chez eux ni poudre, ni fusils, ni armes d'aucune espèce, on conçoit comment une troupe de villageois, pourvus pour tout moyen de défense et d'attaque de bâtons et de pierres, aient été étonnés à l'aspect de troupes régulières de nègres et d'Arabes. Mais leurs montagnes leur serviront de rempart; ils s'accoutumeront à voir marcher des soldats à demi disciplinés; ils apprendront la guerre: et, si Ibrahim n'est pas continuellement secouru, il pourrait rester dix ans dans les vallées du Péloponèse sans être plus avancé le dernier que le premier jour.

Sur la mer, les Grecs ont maintenu leurs avantages. Les Turcs, malgré la supériorité de leurs vaisseaux, ne cherchent plus même à tenir devant un ennemi qui ne leur oppose pourtant que de frêles embarcations. L'audacieuse entreprise de Canaris sur le port d'Alexandrie, a été au moment de tarir cette source de peste et d'esclavage que l'Afrique fait couler vers la Grèce.

On nous dit que des flottes russes vont venir à leur tour dans la Méditerranée juger des coups, assister à la lutte de quelques chrétiens abandonnés de la chrétienté entière, contre un peuple de barbares qui a menacé le monde chrétien, et qui fait encore peser son joug sur une grande partie de l'Afrique, de l'Asie et de l'Europe. Le spectacle est digne, en effet, de l'admiration des hommes; mais nous plaindriions les spectateurs qui pourraient en être les témoins sans en partager l'honneur et les périls.

En attendant que les cabinets se réveillent, nous, simples particuliers, nous qui n'avons aucune raison pour

séparer la justice et l'humanité de la politique, formons des vœux pour nos frères en religion. Que tous ceux dont le cœur palpite au nom de la Grèce; que tous ceux qui apprécient à sa juste valeur le grand nom de chrétien; que tous ceux qui estiment le courage, qui aiment la liberté, détestent l'oppression et ont pitié du malheur; que tous ceux-là s'empresent de soutenir une cause que la civilisation ne peut abandonner sans une lâche ingratitude : la foi de nos pères et la reconnaissance du genre humain doivent prendre sous leur protection la mission de saint Paul et les ruines d'Athènes.

Une autre campagne en Grèce peut avoir lieu : il faut pourvoir d'avance aux besoins des braves qui seront appelés sur le champ de bataille : déjà nous avons ouvert un asile aux deux enfants de Canaris ; leur mère a été massacrée : leur père, qui, décidé à mourir pour la patrie, les regarde comme orphelins, sera-t-il abandonné par nous ? Pouvons-nous mieux répondre à la touchante confiance qu'il nous témoigne, qu'en lui fournissant les moyens de recevoir dans ses mains triomphantes les chers gages qu'il a déposés dans le sein de l'honneur français ? Ce sont les orphelins de la Grèce qui implorent eux-mêmes aujourd'hui à nos foyers notre pitié nationale : qui mieux que des Français peut sentir la sympathie de la gloire et du malheur ?

SUR LES
ESSAIS DE MORALE
ET
DE POLITIQUE

Décembre 1805.

On peut trouver plusieurs causes du succès prodigieux des romans pendant ces dernières années : il y en a une principale, indépendante du goût et des mœurs. Fatigué des déclamations de la philosophie, on s'est jeté par besoin de repos dans les lectures frivoles, on s'est délassé des erreurs de l'esprit par celles du cœur : les dernières n'ont du moins ni la sécheresse ni l'orgueil des premières; et, à tout considérer, s'il fallait faire un choix dans le mal, la corruption des sentiments serait peut-être préférable à la corruption des idées : un cœur vicieux peut revenir à la vertu ; un esprit pervers ne se corrige jamais.

Mais l'esprit humain tourne sans cesse dans le même cercle, et les romans nous ramèneront aux ouvrages sérieux, comme les ouvrages sérieux nous ont conduits aux romans. En effet, ceux-ci commencent à se passer de mode; les auteurs cherchent des sujets plus propres à satisfaire la raison, les livres sérieux reparaissent. Nous avons déjà eu le plaisir d'annoncer la *Législation primitive* de M. de Bonald : entre les jeunes gens distingués par le tour grave de leur esprit, nous avons fait remarquer l'auteur de la *Vie de Rollin* : aujourd'hui les *Essais de morale et de politique* sont une nouvelle preuve de notre retour aux études solides.

Cet ouvrage a pour but de montrer qu'une seule forme de gouvernement convient à la nature de l'homme. De là deux parties ou deux divisions dans l'ouvrage : dans la première, on pose les faits; dans la seconde, on conclut : c'est-à-dire que dans l'une on traite de la nature de l'homme, et que dans l'autre on fait voir quel est le gouvernement le plus conforme à cette nature.

Les facultés dont se compose notre esprit, les causes des égarements de notre esprit, la force de notre volonté, l'ascendant de nos passions, l'amour du beau et du bon, ou notre penchant pour la vertu, sont donc l'objet de la première partie.

Que l'homme doit vivre en société; qu'il y a une sorte de nécessité venant de Dieu; qu'il y a des gouvernements *factices* et un gouvernement *naturel*; que les mœurs sont des habitudes que nous ont données ou nous ont laissé prendre les lois : telles sont à peu près les questions qu'on examine dans la seconde partie.

C'est toucher, comme on le voit, à ce qui fit dans tous les temps l'objet des recherches des plus grands génies-

L'auteur a su prouver qu'il n'y a point de matière épuisée pour un homme de talent, et que des principes aussi féconds seront éternellement la source de vérités nouvelles.

Une gravité naturelle et soutenue, un ton ferme et sans jactance, noble sans enflure, des vues fines et quelquefois profondes, enfin cette mesure dans les opinions, cette décence de la bonne compagnie, d'autant plus précieuses, qu'elles deviennent tous les jours plus rares : telés sont les qualités qui nous paraissent recommander cet ouvrage au public.

Nous choisirons quelques morceaux propres à donner aux lecteurs une idée du style des *Essais*, et de la manière dont l'auteur a traité des sujets si graves. Dans le chapitre intitulé *Rapport de deux natures de l'homme*, voici comme il parle de l'union de l'âme avec le corps : « Son » âme et son corps sont tellement unis, qu'ils sont obligés, » pour ainsi dire, d'assister réciproquement à leurs jouis- » sances et d'en modifier la nature, pour qu'ils puissent y » participer également. Dans les plaisirs du corps on re- » trouve ceux de l'âme, et dans les plaisirs de l'âme on » retrouve ceux du corps. Le corps exige, dans les objets » de ses penchants, quelques traces de ce beau ou de ce » bon, sujets de l'éternel amour de l'âme. Il veut qu'elle » lui vante le bonheur dont il jouit, et qu'elle y applau- » disse en le partageant. L'âme (et c'est sa misère) ne peut » saisir ce qu'elle aime que sous des formes et par des » moyens qui lui sont fournis par le corps... Les deux » natures de l'homme confondent ainsi leurs désirs, unis- » sent leurs forces, et se concertent ensemble pour arriver » à leurs desseins... L'âme découvre pour le corps une » foule de plaisirs qu'il ignorerait toujours : elle lui con-

» serve la mémoire de ceux qu'il a goûtés, et, dans les
 » temps de disette, elle le nourrit de l'image des objets
 » qu'elle a chéris... »

Tout cela nous semble ingénieux, agréable, bien dit, délicatement observé. On lira avec le même plaisir le chapitre sur les *Causes et les suites des égarements de l'esprit*. Si l'on trouvait ce portrait de *l'erreur* dans les *Caractères* de La Bruyère, on le remarquerait peut-être :

« Vraiment on calomnie les passions : elles ne sont
 » que la cause des maux dont l'erreur est le principe.
 » Les passions s'usent ; il faut bien qu'elles se reposent ;
 » l'erreur est éternelle, et ne se fatigue jamais. Les pas-
 » sions entraînent ceux qu'elles tourmentent, les aveu-
 » glent, et souvent les abiment. L'erreur conduit avec
 » méthode, conseille avec prudence ; elle n'ôte pas la con-
 » naissance, et laisse éviter le danger ; elle est austère et
 » même inexorable, et le mal qu'elle fait commettre, on
 » l'exécute avec la rigueur du devoir ; elle éclaire le
 » crime, elle s'entend avec l'orgueil ; et tous les crimes
 » qu'elle fait commettre, l'orgueil les récompense. »

Qui ne reconnaît ici la philosophie du dernier siècle ? Pour faire un portrait aussi fidèle, il ne suffisait pas d'avoir le modèle sous les yeux ; il fallait encore posséder, dans un degré éminent, le talent du peintre.

Jusqu'ici, nous n'avons cité que la première partie des *Essais*. Dans la seconde, consacrée à l'examen des gouvernements, on remarquera surtout deux chapitres sur l'Angleterre. L'auteur, cherchant à prouver que la monarchie absolue est le seul gouvernement *naturel* ou conforme à la *nature de l'homme*, fait la peinture de la monarchie anglaise, dont le gouvernement, selon lui, n'est pas *naturel*. Par une idée ingénieuse il attribue aux anciennes

mœurs des Anglais, c'est-à-dire aux mœurs qui ont précédé leur constitution de 1688, ce qu'il a de bon parmi eux, tandis qu'il soutient que les vices du peuple et du gouvernement de la Grande-Bretagne, naissent pour la plupart de la constitution actuelle du pays.

Ce système a l'avantage d'expliquer les contradictions que l'on remarque dans le caractère de la nation britannique. Il est vrai que l'auteur est alors obligé de prouver que les Anglais du temps de Henri VIII, étaient plus heureux et valaient mieux que les Anglais d'aujourd'hui, ce qui pourrait souffrir quelques difficultés; il est encore vrai que l'auteur a contre lui l'*Esprit des lois*. Montesquieu parle aussi de l'inquiétude des Anglais, de leur orgueil, de leurs changements de partis, des orages de leur liberté; mais il voit tout cela comme des conséquences nécessaires et non funestes d'une monarchie mixte ou tempérée. On lit dans Tacite ce passage singulier : *Nam cunctas nationes et urbes populus, aut primores, aut singuli regunt : dilecta ex his et constituta reip. forma, laudari facilius, quam evenire; vel si evenit, haud diuturna esse potest*. D'où il résulte que Tacite avait conçu l'idée d'un gouvernement à peu près semblable à celui de l'Angleterre, et qu'en le regardant comme le meilleur en théorie, il le jugeait presque impossible en pratique. Aristote et Cicéron semblent avoir partagé l'opinion de Tacite, ou plutôt Tacite avait puisé cette opinion dans les écrits du philosophe et de l'orateur. Ces autorités sont de quelque poids sans doute; mais l'auteur des *Essais* répondrait avec raison que nous avons aujourd'hui de nouvelles lumières qui nous empêchent de penser comme Aristote, Cicéron, Tacite et Montesquieu. Quoi qu'il en soit, les juges sont maintenant nombreux dans cette cause : plusieurs milliers de Fran-

çais ayant vécu, pendant leur exil, en Angleterre, peuvent avoir appris à connaître le fort et le faible des lois de ce pays.

Le dernier chapitre des *Essais* renferme des considérations sur le génie des peuples, et sur le but de la société, qui est le bonheur. L'auteur pense que l'ordre et le repos sont les deux plus sûrs moyens d'arriver à ce but. Son tableau de l'Égypte nous a rappelé quelque chose des belles pages de Platon sur les Perses, et le ton calme, élevé, moral, du philosophe de l'Académie.

Au reste, il y a dans cet ouvrage un assez grand nombre d'opinions que nous ne partageons pas avec l'auteur. Il soutient, par exemple, *qu'il existe un degré de civilisation qui exclut le despotisme et le rend impossible; qu'il y aurait trop de lumières à éteindre; qu'il n'y a point de despotisme où l'on crie au despote, etc.*

C'est contredire, il nous semble, le témoignage de l'histoire. Nous serait-il permis de faire observer à l'auteur que la corruption des mœurs marche de front avec la civilisation des peuples, et que si la dernière présente des moyens de liberté, la première est une source inépuisable d'esclavage?

Il n'y a point de despotisme où l'on crie au despote. Sans doute quand le cri est public, général, violent, quand c'est toute une nation qui parle sans contrainte. Mais dans quel cas cela peut-il avoir lieu? Quand le despote est faible, ou quand, à force de maux, il a poussé à bout ses esclaves. Mais si le despote est fort, que lui importeront les gémissements secrets de la foule ou l'indignation impuissante de quelque honnête homme? Il ne faut pas croire, d'ailleurs, que le plus rude despotisme produise un silence absolu, excepté chez les nations barbares. A Rome, sous

les Néron même et sous les Tibère, on faisait des satires, l'on allait à la mort: *Morituri te salutant!*

Dans un autre endroit, l'auteur suppose que la société primitive étant devenue trop nombreuse, *on s'assembla et l'on convint*. C'est donc admettre un *contrat social*, et retomber dans toutes les chimères philosophiques que les *Essais* combattent avec tant de succès.

Quelques points de métaphysique demanderaient aussi plus de développement. On lit, page 84: *Toutes les âmes sont égales; leurs développements ne peuvent dépendre que de la conformation des organes*. Page 21: *L'esprit est une faculté, une puissance... Il n'y a point d'idées fausses, mais des appellations fausses*, etc.

Il y a là-dessus vingt bonnes querelles à faire à l'auteur; et si l'on pressait un peu ses raisonnements, on les mènerait à des conséquences dont il serait lui-même effrayé. Mais nous ne voulons point élever de question intempestive, et quelques propositions douteuses ne gâtent rien à un ouvrage d'ailleurs rempli de principes excellents.

Nous ne nous permettrons plus de combattre qu'une seule définition. *L'imagination se montre dans tous les instants*, dit l'auteur. *Quel que soit l'objet qu'il examine, l'esprit doué de cette qualité est toujours frappé des rapports les moins abstraits*.

L'auteur semble n'avoir été frappé lui-même que d'une des facultés de l'imagination, celle de peindre les objets matériels: il a pris la partie pour le tout. Nous lui soumettons les observations suivantes:

Considérée en elle-même, l'imagination s'applique à tout et revêt toutes les formes: elle a quelquefois l'air du génie, de l'esprit, de la sensibilité, du talent; elle affecte

tout, parle tous les langages; elle sait emprunter, quand elle le veut, jusqu'au maintien austère de la sagesse; mais elle ne peut être longtemps sérieuse; elle sourit sous le masque : *Patuit dea*.

Prise séparément, l'imagination est donc peu de chose. Mais c'est un don inestimable lorsqu'elle se joint aux autres facultés de l'esprit; c'est elle alors qui donne la chaleur et la vie; elle se combine de mille manières avec le génie, l'esprit, la tendresse du cœur, le talent. Elle achève, pour ainsi dire, les heureuses dispositions qu'on a reçues de la nature, et qui, sans l'imagination, resteraient incomplètes et stériles. Elle marche, ou plutôt elle vole, devant les facultés auxquelles elle s'allie; elle les encourage à la suivre, les appelle sur sa trace, leur découvre des routes nouvelles. Mariée au génie, elle a créé Homère et Milton, Bossuet et Pascal, Cicéron et Démosthène, Tacite et Montesquieu; unie au talent et à la tendresse de l'âme, elle a formé Virgile et Racine, La Fontaine et Fénelon; de son mélange avec le talent et l'esprit, on a vu naître Horace et Voltaire.

L'auteur veut que l'imagination ne soit frappée que des *rappports les moins abstraits*. Jusqu'ici on lui avait fait le reproche contraire; on l'avait accusée d'un trop grand penchant à la contemplation et à la mysticité. C'est sur ses ailes que les âmes ardentes s'élèvent à Dieu : c'est elle qui a conduit au désert et dans les cloîtres tant d'hommes qui ne voulaient plus s'occuper des *images* de la terre. Bien plus, c'est par la seule imagination que l'on peut concevoir la *spiritualité* de l'âme et l'*immatérialité* des esprits : tant elle est loin de ne saisir que le côté matériel des choses!

Et les plus grands métaphysiciens, ne se sont-ils pas dis-

tingués surtout par l'imagination? N'est-ce pas cette imagination qui a valu à Platon le nom de *réveur*, et à Descartes celui de *songe-creux*? Platon, avec ses harmonies, Descartes, avec ses tourbillons, Gassendi, avec ses atomes Leibnitz, avec ses monades, n'étaient que des espèces de poètes qui *imaginaient* beaucoup de choses. Cependant, c'étaient aussi de grands géomètres; car les grands géomètres sont encore des hommes à grande imagination. Enfin, Malebranche, qui voyait tout en Dieu, et qui passa sa vie à faire la guerre à l'imagination, en était lui-même un prodige; Sénèque, au milieu de ses trésors, écrivait sur le mépris des richesses.

Mais nous voulons que l'auteur des *Essais* nous serve de preuve contre lui-même. Il s'occupe des sujets les plus sérieux, et cependant son style est plein d'imagination. On lit, page 95, ce morceau contre l'égoïsme, qui semble être échappé à l'âme de Fénelon :

« Il faut que l'homme unisse sa vie à quelque autre vie.
 » Sa pensée elle-même a besoin d'une douce union pour
 » devenir féconde. L'égoïsme est court dans ses vues;
 » il reste sans lumière, solitaire et sans gloire. Nos facultés
 » ne se développent jamais d'une manière aussi heureuse
 » que lorsque le cœur est rempli des sentiments
 » les plus doux. Belle nature d'un être qui ne s'aime ja-
 » mais tant que lorsqu'il s'oublie, et qui peut trouver son
 » bonheur dans un entier dévouement! »

Nous conseillons à l'auteur de maltraiter un peu moins cette imagination qui lui prête un si heureux langage. Il serait trop long de citer tous les morceaux de ce genre que l'on trouve dans les *Essais*. Nous ne pouvons cependant nous refuser à transcrire cet autre passage, parce qu'il fait connaître l'auteur : « Le genre humain, dit-il, paraît

» blasé. Les générations qui naissent, désenchantées par
 » l'expérience des générations qui les ont précédées, consi-
 » dèrent froidement leur carrière, et spéculent sans jouir.
 » Et moi, qu'on doit accuser ici de présomption ou de
 » confiance, j'appartiens à l'une de ces générations tar-
 » dives, et je n'ai point échappé au malheur commun; du
 » moins je déplore mes misères, et je n'ose en parler qu'en
 » tremblant. Porté naturellement à l'étude des choses qui
 » font le sujet de cet ouvrage, je fus entraîné à l'écrire
 » par les goûts de mon esprit et la continuité de mes loi-
 » sirs : ce sont de simples réflexions que je publie. On y
 » reconnaîtra, j'espère, un amour pur du vrai. J'aimerais
 » mieux les anéantir jusqu'à la moindre trace, que d'ap-
 » prendre qu'elles renferment une opinion qui puisse
 » égarer. »

Rien n'est plus noble, plus touchant, plus aimable que ce mouvement, rien ne fait tant de plaisir que de rencontrer de pareils traits au milieu d'un sujet naturellement sévère. On peut appliquer ici à l'auteur le mot du poète grec : « Il sied bien à un homme armé de jouer de la lyre. »

On prétend aujourd'hui qu'il faut toujours, dans l'examen des ouvrages, faire une part à la critique; nous l'avons donc faite. Cependant, nous l'avouerons, si nous étions condamné à jouer souvent le triste rôle de censeur (ce qu'à Dieu ne plaise!), nous aimerions mieux suivre l'exemple d'Aristote, qui, au lieu de blâmer les fautes d'Homère, trouve douze raisons (*ἀριθμῶ ἡώδεκα*) pour les excuser. Nous pourrions encore reprocher à l'auteur des *Essais* quelques amphibologies dans l'emploi des pronoms, et quelque obscurité dans la construction des phrases : toutefois, son livre, où l'on trouve différents genres

de mérite, est purgé de ces fautes de goût que tant d'auteurs laissent échapper dans leurs premiers ouvrages. Racine même ne fut pas exempt d'affectation et de recherche dans sa jeunesse; et le grand, le sublime, le grave Bossuet, fut un bel-esprit de l'hôtel de Rambouillet. Ses premiers sermons sont pleins d'antithèses, de battologies et d'enflure de style. Dans un endroit il s'écrie tout à coup: « Vive l'Éternel! » Il appelle les enfants la *recrue* continue du genre humain; il dit que Dieu nous donne par la mort un *appartement* dans son palais. Mais ce rare génie, épuré par la raison, qu'amènent naturellement les années, ne tarda pas à paraître dans toute sa beauté: semblable à un fleuve qui en s'éloignant de sa source dépose peu à peu le limon qui troublait son eau, et devient aussi limpide vers le milieu de son cours que profond et majestueux.

Par une modestie peu commune, l'auteur des *Essais* ne s'est point nommé à la tête de son ouvrage; mais on assure que c'est le dernier descendant d'une de ces nobles familles de magistrats qui ont si longtemps illustré la France. Dans ce cas, nous serions moins étonné de l'amour du beau, de l'ordre et de la vertu, qui règne dans *Essais*, nous ne ferions plus un mérite à l'auteur de posséder un avantage héréditaire; nous ne louerions que son talent.

SUR LES

MÉMOIRES DE LOUIS XIV

Mars 1806.

Depuis quelque temps, les journaux nous annonçaient des *OEuvres* de Louis XIV. Ce titre avait choqué les personnes qui attachent encore quelque prix à la justesse des termes et à la décence du langage. Elles observaient qu'un auteur peut seul appeler *OEuvres* ses propres travaux, lorsqu'il les livre lui-même au public ; qu'il faut, en outre, que cet auteur soit pris dans les rangs ordinaires de la société, et qu'il ait écrit non de simples Mémoires historiques, mais des ouvrages de science ou de littérature ; que dans tous les cas, un roi n'est point un auteur de profession, et que, par conséquent, il ne publie jamais des *OEuvres*.

Il est vrai que dans l'antiquité les premiers empereurs romains cultivaient les lettres ; mais ces empereurs avaient été de simples citoyens avant de s'asseoir sur la pourpre. César n'était qu'un chef de légion lorsqu'il écrivit l'his-

toire de la conquête des Gaules, et les *Commentaires* du capitaine ont fait depuis la gloire de l'empereur. Si les *Maximes* de Marc-Aurèle honorent encore aujourd'hui sa mémoire, Claude et Néron s'attirèrent le mépris même du peuple romain pour avoir recherché les triomphes du poète et du littérateur.

Dans les monarchies chrétiennes, où la dignité royale a été mieux connue, on a vu rarement le souverain descendre dans une lice où la victoire même n'est presque jamais sans honte parce que l'adversaire est presque toujours sans noblesse. Quelques princes d'Allemagne, qui ont mal gouverné ou qui ont même perdu leur pays pour s'être livrés à l'étude des sciences, excitent plutôt notre pitié que notre admiration. Denys, maître d'école à Corinthe, était aussi un roi homme de lettres. On voit encore à Vienne une Bible chargée de notes de la main de Charlemagne; mais ce monarque ne les avait écrites que pour lui-même, et pour satisfaire sa piété. Charles V, François I^{er}, Henri IV, Charles IX, aimèrent les lettres sans avoir la prétention de devenir auteurs. Quelques reines de France ont laissé des vers, des Nouvelles, des Mémoires : on a pardonné à leur dignité, en faveur de leur sexe. L'Angleterre, d'où nous sont venus de dangereux exemples, compte seule plusieurs *écrivains* parmi ses monarques : Alfred, Henri VIII, Jacques I^{er}, ont fait de véritables livres; mais le roi-auteur par excellence dans les siècles modernes, c'est Frédéric. Ce prince a-t-il perdu, a-t-il gagné en renommée à la publication de ses *OEuvres*? Question que nous n'aurions pas de peine à résoudre, si nous ne consultations que notre sentiment.

Nous avons été d'abord un peu rassuré en ouvrant le recueil que nous annonçons. Premièrement, ce ne sont

point des *Œuvres*, ce sont de simples Mémoires faits par un père pour l'instruction de son fils. Eh! qui doit veiller à l'éducation de ses enfants, si ce n'est un roi? Peut-on jamais trop inspirer l'amour des devoirs et de la vertu aux princes d'où dépend le bonheur de tant d'hommes? Plein d'un juste respect pour la mémoire de Louis XIV, nous avons ensuite parcouru avec inquiétude les écrits de ce grand monarque. Il eût été cruel de perdre encore une admiration. C'est avec un plaisir extrême que nous avons retrouvé Louis XIV tel qu'il est parvenu à la postérité, tel que l'a peint madame de Motteville : « Son grand sens » et ses bonnes intentions, dit-elle, firent connaître les » mences d'une science universelle, qui avaient été ca- » chées à ceux qui ne le voyaient pas dans le particulier; » car il parut tout d'un coup politique dans les affaires » de l'État, théologien dans celles de l'Église, exact en » celles de finances : parlant juste, prenant toujours le » bon parti dans les conseils, sensible aux intérêts des » particuliers, mais ennemi de l'intrigue et de la flatterie, » et sévère envers les grands de son royaume qu'il soup- » çonnait avoir envie de le gouverner. Il était aimable de » sa personne, honnête et de facile accès à tout le monde; » mais avec un air grand et sérieux qui imprimait le » respect et la crainte dans le public. »

Et telles sont précisément les qualités que l'on trouve et le caractère que l'on sent dans le recueil des pensées de ce prince. Ce recueil se compose :

- 1° De Mémoires adressés au grand Dauphin : ils commencent en 1661, et finissent en 1665;
- 2° De Mémoires militaires sur les années 1673 et 1678;
- 3° De réflexions sur le *métier de roi*;
- 4° D'instructions à Philippe V;

5° De dix-huit lettres au même prince, et d'une lettre de madame de Maintenon.

On connaissait déjà de Louis XIV un recueil de lettres, et une traduction des *Commentaires de César*. On croit que Pellisson ou Racine ont revu les Mémoires que l'on vient de publier; mais il est certain, d'ailleurs, que le fond des choses est de Louis XIV. On reconnaît partout ses principes religieux, moraux, politiques; et les notés ajoutées de sa propre main aux marges des Mémoires, ne sont inférieures au texte ni pour le style ni pour les pensées.

Et puis, c'est un fait attesté par tous les écrivains, que Louis XIV s'exprimait avec une noblesse particulière. « Il » parlait peu et bien, dit madame de Motteville: ses paroles avaient une grande force pour inspirer dans les » cœurs et l'amour et la crainte, selon qu'elles étaient » douces ou sévères. »

« Il s'exprimait toujours noblement et avec précision, » dit Voltaire. Il aurait même excellé dans les grâces du langage, s'il avait voulu en faire une étude. Monschenay raconte qu'il lisait un jour l'épître de Boileau sur le passage du Rhin, devant mesdames de Thiange et de Montespan: « Il la lut avec des tons si enchanteurs, que ma- » dame de Montespan lui arracha l'épître des mains, en » s'écriant qu'il y avait là quelque chose de surnaturel, » et qu'elle n'avait jamais rien entendu de si bien prononcé. »

Cette netteté de pensée, cette noblesse d'élocution, cette finesse d'une oreille sensible à la belle poésie, forment déjà un préjugé en faveur du style des Mémoires, et prouveraient (si l'on avait besoin de preuves) que Louis XIV peut fort bien les avoir écrits. En citant quelques morceaux

de ces Mémoires, nous les ferons mieux connaître aux lecteurs.

Le roi, parlant de différentes mesures qu'il prit au commencement de son règne, ajoute :

« Il faut que je vous ayoie qu'encore que j'eusse auparavant sujet d'être content de ma propre conduite, les éloges que cette nouveauté m'attirait, me donnaient une continuelle inquiétude, par la crainte que j'avais toujours de ne les pas assez bien mériter.

« Car enfin, je suis bien aise de vous avertir, mon fils, que c'est une chose fort délicate que la louange; qu'il est bien malaisé de ne pas s'en laisser éblouir, et qu'il faut beaucoup de lumières pour savoir discerner au vrai ceux qui nous flattent d'avec ceux qui nous admirent.

« Mais, quelque obscures que puissent être en cela les intentions de nos courtisans, il y a pourtant un moyen assuré pour profiter de tout ce qu'ils disent à notre avantage; et ce moyen n'est autre chose que de nous examiner sévèrement nous-mêmes sur chacune des louanges que les autres nous donnent. Car, lorsque nous en entendrons quelqu'une que nous ne méritons pas, en effet, nous la considérerons aussitôt (suivant l'humeur de ceux qui nous l'auront donnée), ou comme un reproche malin de quelque défaut dont nous tâcherons de nous corriger, ou comme une secrète exhortation à la vertu que nous ne sentons pas en nous. »

On n'a jamais rien dit sur le danger des flatteurs de plus délicat et de mieux observé. Un homme qui connaissait si bien la valeur des louanges méritait sans doute

d'être loué. Ce passage est surtout remarquable par une certaine ressemblance avec quelques préceptes du *Télémaque*. Dans ce grand siècle, la vertu et la raison donnaient au prince et au sujet un même langage. »

Le morceau suivant, écrit tout entier de la main de Louis XIV, n'est pas un des moins beaux des Mémoires :

« Ce n'est pas seulement dans les importantes négocia-
 » tions que les princes doivent prendre garde à ce qu'ils
 » disent, c'est même dans les discours les plus familiers
 » et les plus ordinaires. C'est une contrainte sans doute
 » fâcheuse, mais absolument nécessaire à ceux de notre
 » condition, de ne parler de rien à la légère. Il se faut
 » bien garder de penser qu'un souverain, parce qu'il a
 » l'autorité de tout faire, ait aussi la liberté de tout dire;
 » au contraire, plus il est grand et respecté, plus il doit
 » être circonspect. Les choses qui ne seraient rien dans la
 » bouche d'un particulier, deviennent souvent importantes
 » dans celle d'un prince. La moindre marque de mépris
 » qu'il donne d'un particulier, fait au cœur de cet homme
 » une plaie incurable. Ce qui peut consoler quelqu'un
 » d'une raillerie piquante ou d'une parole de mépris que
 » quelque autre a dite de lui, c'est, ou qu'il se promet de
 » trouver bientôt occasion de rendre la pareille, ou qu'il
 » se persuade que ce qu'on a dit ne fera pas d'impression
 » sur l'esprit de ceux qui l'ont entendu. Mais celui de qui
 » le souverain a parlé, sent son mal d'autant plus impa-
 » tiemment, qu'il n'y voit aucune de ces consolations.
 » Car enfin, il peut bien dire du mal du prince qui en a
 » dit de lui, mais il ne saurait le dire qu'en secret, et ne
 » peut pas lui faire savoir ce qu'il en dit, qui est la seule

» douceur de la vengeance. Il ne peut pas non plus se
 » persuader que ce qui a été dit n'aura pas été approuvé
 » ni écouté, parce qu'il sait avec quels applaudissements
 » sont reçus tous les sentiments de ceux qui ont en main
 » l'autorité. »

La générosité de ces sentiments est aussi touchante qu'admirable. Un monarque qui donnait de pareilles leçons à son fils, avait sans doute un véritable cœur de roi, et il était digne de commander à un peuple dont le premier bien est l'honneur.

La pièce intitulée *le Métier de roi*, dans le nouveau recueil, avait été citée dans le *Siècle de Louis XIV*. « Elle dépose à la postérité, dit Voltaire, en faveur de la droiture et de la magnanimité de son âme. »

Nous sommes fâché que l'éditeur des Mémoires, qui paraît d'ailleurs plein de candeur et de modestie, ait donné à ce morceau le titre de *Métier de roi*. Louis XIV s'est servi de ce mot dans le cours de ses réflexions; mais il n'est pas vraisemblable qu'il l'ait employé comme *titre*. Il y a plus : il est probable que ce prince eût corrigé cette expression, s'il eût prévu que ses écrits seraient un jour publiés. La royauté n'est point un métier, c'est un caractère; l'oïnt du Seigneur n'est point un acteur qui joue un rôle, c'est un magistrat qui remplit une fonction : on ne fait point le métier de roi comme on fait celui de charlatan. Louis XIV, dans un moment de dégoût, ne songeant qu'aux fatigues de la royauté, a pu l'appeler un *métier*, et un métier très-pénible; mais donnons-nous de garde de prendre ce mot dans un sens absolu. Ce serait apprendre aux hommes que tout est *métier* ici-bas, que nous sommes tous dans ce monde des espèces d'empiriques montés sur des

déjà le proconsul était arrivé au palais de l'Alphée. Ces riantes solitudes, le cristal si pur du Ladon, les croupes des montagnes couvertes de pins, la fraîcheur des vallées de l'Arcadie et les scènes tranquilles que ces doux noms rappellent, rien ne peut calmer le trouble d'Hiéroclès. Ses licteurs vont de toutes parts rassembler les fidèles dans les paisibles retraites où jadis les bergers d'Évandre menaient une vie moins innocente que celle de ces premiers chrétiens. Du fond des grottes consacrées à Pan et aux divinités champêtres, on voit descendre des troupeaux de femmes, d'enfants et de vieillards, que les soldats chassent devant eux. En face du palais d'Hiéroclès, devant une vaste prairie que bordaient les eaux du Ladon, s'élevait le tribunal du gouverneur romain. Assis sur sa chaise d'ivoire, Hiéroclès recevait les noms qui devaient remplir les listes fatales. Tout à coup un murmure se fait entendre; les chrétiens tournent la tête, et reconnaissent la famille puissante de Lasthénès que l'on amène au pied du tribunal.

Comme un chasseur des Alpes qui poursuit avec de grands cris une troupe de chamois bondissants parmi les rochers et les cascades; si tout à coup un sanglier vient à s'élever au milieu des faons fugitifs, le chasseur effrayé recule et reste les yeux fixés sur le terrible animal, qui hérisse son poil et découvre ses défenses meurtrières : ainsi Hiéroclès reste interdit à l'aspect d'Eudore, qu'il reconnaît au milieu de sa famille. Toute son ancienne inimitié se réveille; il ne voit point, il est vrai, Cymodocée; mais la beauté du fils de Lasthénès, son air mâle et guerrier, l'admiration qu'il inspire, augmentent ses alarmes. Plusieurs soldats de la garde du proconsul, qui avaient fait la guerre sous Eudore, environnent leur an-

On aime à voir deux de nos plus grands princes, à deux époques si éloignées l'une de l'autre, donner à leurs fils des principes semblables de religion et de justice. Si la langue de Joinville et celle de Racine ne nous avertissaient que quatre cents ans d'intervalle séparent saint Louis de Louis XIV, on pourrait croire que ces instructions sont du même siècle. Tandis que tout change dans le monde, il est beau que des âmes royales gardent incorruptible le dépôt sacré de la vérité et de la vertu.

Louis XIV (et c'est une des choses les plus attachantes de ses Mémoires) confesse souvent ses fautes, et les offre pour leçons à son fils :

« On attaque le cœur d'un prince comme une place. Le
 » premier soin est de s'emparer de tous les postes par où
 » on y peut approcher. Une femme adroite s'attache d'abord
 » à éloigner tout ce qui n'est pas dans ses intérêts; elle
 » donne du soupçon des uns et du dégoût des autres, afin
 » qu'elle seule et ses amis soient favorablement écoutés;
 » et si nous ne sommes en garde contre cet usage, il faut,
 » pour la contenter elle seule, mécontenter tout le reste
 » du monde.

» Dès lors que vous donnez à une femme la liberté de
 » vous parler de choses importantes, il est impossible
 » qu'elle ne vous fasse faillir.

» La tendresse que nous avons pour elle nous faisant
 » goûter ses plus mauvaises raisons, nous fait tomber
 » insensiblement du côté où elle penche; et la fai-
 » blesse qu'elle a naturellement lui faisant souvent pré-
 » férer des intérêts de bagatelles aux plus solides consi-
 » dérations, lui font presque toujours prendre le mauvais
 » parti.

» Elles sont éloquentes dans leurs expressions, pres-
 » santes dans leurs prières, opiniâtres dans leurs senti-
 » ments; et tout cela n'est souvent fondé que sur une
 » aversion qu'elles auront pour quelqu'un, sur le dessein
 » d'en avancer un autre, ou sur une promesse qu'elles
 » auront faite légèrement. »

Cette page est écrite avec une singulière élégance; et si la main de Racine paraît quelque part, on pourrait peut-être la retrouver ici. Mais l'oserions-nous dire? Une telle connaissance des femmes prouve que le monarque, en se confessant, n'était peut-être pas bien guéri de sa faiblesse. Les anciens disaient de certains prêtres des dieux : « Beaucoup portent le thyrsé, et peu sont inspirés. » Il en est ainsi de la passion qui subjuguait Louis XIV : beaucoup l'affectent, et peu la ressentent; mais aussi, quand elle est réelle, on ne peut guère se méprendre à l'inspiration de son langage.

Au reste, Louis XIV avait appris à connaître la juste valeur de ces attachements que le plaisir forme et détruit. Il vit couler les larmes de madame de La Vallière, et il lui fallut supporter les cris et les reproches de madame de Montespan. La sœur du fameux comte de Lautrec, abandonnée de François I^{er}, ne s'emporta point ainsi en plaintes inutiles. Le roi lui ayant fait redemander les bijoux chargés de devises qu'il lui avait donnés dans les premiers moments de sa tendresse, elle les renvoya fondus et convertis en lingots. « Portez cela au roy, dit-elle. Puisqu'il lui a plu de me revoquer ce qu'il m'avoit donné si libéralement, je les lui rends et lui renvoie en lingots d'or. Quant aux devises, je les ai si bien empreintes en ma pensée, et les y tiens si chères, que je n'ay pu permettre que per-

sonne en disposast et jouist, et en eust de plaisir que moi-mesme. »

Si nous en croyons Voltaire, la mauvaise éducation de Louis XIV aurait privé ce prince des leçons de l'histoire. Ce défaut de connaissance n'est point du tout sensible dans les Mémoires. Le roi paraît, au contraire, avoir eu des idées assez étendues sur l'histoire moderne, et même sur celle des Grecs et des Romains. Il raisonne en politique avec une sagacité surprenante; il fait parfaitement sentir à propos de Charles II, roi d'Angleterre, le vice de ces États qui sont gouvernés par des corps délibérants; il parle des désordres de l'anarchie comme un prince qui en avait été témoin dans sa jeunesse; il savait fort bien ce qui manquait à la France, ce qu'elle pouvait obtenir; quel rang elle devait occuper parmi les nations : « Étant » persuadé, dit-il, que l'infanterie française n'avait pas » été jusqu'à présent fort bonne, je voulus chercher les » moyens de la rendre meilleure. » Il ajoute ailleurs : » Pourvu qu'un prince ait des sujets, il doit avoir des sol- » dats; et quiconque, ayant un État bien peuplé, manque » d'avoir de bonnes troupes, ne se doit plaindre que de » sa paresse et de son peu d'application. » On sait, en effet, que c'est Louis XIV qui a créé notre armée et environné la France de cette ceinture de places fortes qui la rend inexpugnable. On voit enfin qu'il regrettait le temps où ses sujets étaient les maîtres du monde.

« Lorsque le (1) d'empereur fut mis dans notre mai- » son, dit-il, elle possédait à la fois la France, les Pays- » Bas, l'Allemagne, l'Italie, et la meilleure partie de l'Es- » pagne, qu'elle avait distribuée entre divers particuliers, » avec réserve de la souveraineté. Les sanglantes défaites

» de plusieurs peuples venus du Nord et du Midi, avaient
 » porté si loin la terreur de nos armes, que toute la terre
 » tremblait au seul bruit du nom français et de la gran-
 » deur impériale. »

Ces passages prouvent que Louis XIV connaissait la France, et qu'il en avait médité l'histoire. En portant ses regards encore plus haut, ce prince eût vu que les Gaulois, nos premiers ancêtres, avaient pareillement subjugué la terre, et que toutes les fois que nous sortons de nos limites, nous ne faisons que rentrer dans notre héritage. L'épée de fer d'un Gaulois a seule servi de contre-poids à l'empire du monde. « La nouvelle arriva d'Occident en » Orient, dit un historien, qu'une nation hyperboréenne » avait pris en Italie une ville *grecque* appelée Rome. » Le nom de Gaulois voulait dire *voyageur*. A la première apparition de cette race puissante, les Romains déclarèrent qu'elle était née pour la ruine des villes et la destruction du genre humain.

Partout où il s'est remué quelque chose de grand, on retrouve nos ancêtres. Les Gaulois seuls ne se turent point à la vue d'Alexandre, devant qui la terre se taisait. « Ne craignez-vous point ma puissance? » dit à leurs députés le vainqueur de l'Asie. — « Nous ne craignons qu'une » chose, répondirent-ils; c'est que le ciel tombe sur notre tête. » César ne put les vaincre qu'en les divisant, et il mit plus de temps à les dompter qu'à soumettre Pompée et le reste du monde.

Tous les lieux célèbres dans l'univers ont été assujettis à nos pères. Non-seulement ils ont pris Rome, mais ils ont ravagé la Grèce, occupé Byzance, campé sur les ruines de Troie, possédé le royaume de Mithridate, et vaincu au

delà du Taurus ces Scythes qui n'avaient été vaincus par personne. La valeur des Gaulois décidait de toute part du sort des empires. L'Asie leur payait tribut; les princes les plus renommés de cette partie de la terre, les Antiochus, les Antigonus, courtoisaient ces guerriers redoutables; et les rois tombés du trône se retiraient à l'abri de leur épée. Ils firent la principale force de l'armée d'Annibal; dix mille d'entre eux défendirent seuls contre Paul-Émile la couronne d'Alexandre, dans le combat où Persée vit passer l'empire des Grecs sous le joug des Latins. A la bataille d'Actium, les Gaulois disposèrent encore du sceptre du monde, puisqu'ils décidèrent la victoire en se rangeant sous les drapeaux d'Auguste.

C'est ainsi que le destin des royaumes paraît attaché dans chaque siècle au sol de la Gaule comme à une terre fatale, et marquée d'un sceau mystérieux. Tous les peuples semblent avoir ouï successivement cette voix qui annonça l'arrivée de Brennus à Rome, et qui disait à Céditius au milieu de la nuit: « Céditius, va dire aux tribuns que les Gaulois seront demain ici. »

Les Mémoires de Louis XIV augmentent sa renommée: ils ne dévoilent aucune bassesse, ils ne révèlent aucun de ces honteux secrets que le cœur humain cache trop souvent dans ses abîmes. Vu de plus près et dans l'intimité de la vie, Louis XIV ne cesse point d'être Louis le Grand; on est charmé qu'un si *beau buste n'ait point une tête vide*, et que l'âme réponde à la noblesse des dehors. « C'est un » prince, disait Boileau, qui ne parle jamais sans avoir » pensé. Il construit admirablement tout ce qu'il dit; ses » moindres réparties sentent le souverain; et quand il est » dans son domestique, il semble recevoir la loi plutôt » que de la donner. » Éloge que les Mémoires confirment

de tous points. On connaît cette foule de mots où brille la magnanimité de Louis XIV. Le prince de Condé lui disait un jour qu'on avait trouvé une image de Henri IV attachée à un poteau et traversée d'un poignard, avec une inscription odieuse pour le prince régnant. « *Je m'en console*, dit le monarque; *on n'en a pas fait autant contre les rois fainéants.* » On prétend que, dans les derniers temps de sa vie, il trouva sous son couvert, en se mettant à table, un billet à peu près conçu ainsi : « Le roi est debout à la place des Victoires, à cheval à la place Vendôme; quand sera-t-il couché à Saint-Denis? » Louis prit le billet, et le jetant par dessus sa tête, répondit à haute voix : *Quand il plaira à Dieu.* » Prêt à rendre le dernier soupir, il fit appeler les seigneurs de sa cour : « Messieurs, dit-il, je vous demande pardon des mauvais exemples que je vous ai donnés; je vous fais mes remerciements de l'amitié que vous m'avez toujours marquée, je vous demande pour mon petit-fils la même fidélité... Je sens que je m'attendris et que je vous attendris aussi. Adieu, Messieurs, souvenez-vous quelquefois de moi. » Il dit à son médecin qui pleurait : « M'avez-vous cru immortel? » Madame de La Fayette a écrit de ce prince qu'on le trouvera sans doute « un des plus grands rois et des plus honnêtes hommes de son royaume. » Cela n'empêche pas qu'à ses funérailles le peuple ne chantât des *Te Deum* et n'insultât au cercueil : *Nunquid cognoscentur mirabilia tua, et justitia tua in terra oblivionis?*

Que nous reste-t-il à ajouter à la louange d'un prince qui a civilisé l'Europe et jeté tant d'éclat sur la France? Rien que ce passage tiré de ses Mémoires :

« Vous devez savoir, avant toutes choses, mon fils, que
 » nous ne saurions montrer trop de respect pour celui
 » qui nous fait respecter de tant de milliers d'hommes.
 » La première partie de la politique est celle qui nous en-
 » seigne à le bien servir. La soumission que nous avons
 » pour lui est la plus belle leçon que nous puissions don-
 » ner de celle qui nous est due; et nous péchons contre
 » la prudence, aussi bien que contre la justice, quand nous
 » manquons de vénération pour celui dont nous ne som-
 » mes que les lieutenants.

» Quand nous aurons armé tous nos sujets pour la dé-
 » fense de sa gloire, quand nous aurons relevé ses autels
 » abattus, quand nous aurons fait connaître son nom aux
 » climats les plus reculés de la terre, nous n'aurons fait
 » que l'une des parties de notre devoir, et sans doute
 » nous n'aurons pas fait celle qu'il désire le plus de nous,
 » si nous ne sommes soumis nous-mêmes au joug de ses
 » commandements. Les actions de bruit et d'éclat ne sont
 » pas toujours celles qui le touchent davantage, et ce qui
 » se passe dans le secret de notre cœur est souvent ce
 » qu'il observe avec plus d'attention.

» Il est infiniment jaloux de sa gloire, mais il sait mieux
 » que nous discerner en quoi elle consiste. Il ne nous a
 » peut-être faits si grands qu'afin que nos respects l'ho-
 » norassent davantage; et si nous manquons de remplir
 » en cela ses desseins, peut-être qu'il nous laissera tom-
 » ber dans la poussière de laquelle il nous a tirés.

» Plusieurs de nos ancêtres, qui ont voulu donner à
 » leurs successeurs de pareils enseignements, ont attendu
 » pour cela l'extrémité de leur vie; mais je ne suivrai pas
 » en ce point leur exemple. Je vous en parle dès cette
 » heure, mon fils, et vous en parlerai toutes les fois que

» j'en trouverai l'occasion. Car, outre que j'estime qu'on
 » ne peut de trop bonne heure imprimer dans les jeunes
 » esprits des pensées de cette conséquence, je crois qu'il
 » se peut faire que ce qu'on dit des princes dans un état
 » si pressant, ait quelquefois été attribué à la vue du pé-
 » ril où ils se trouvaient; au lieu que, vous en parlant
 » maintenant, je suis assuré que la vigueur de mon âge,
 » la liberté de mon esprit et l'état florissant de mes affai-
 » res, ne vous pourront jamais laisser pour ce discours
 » aucun soupçon de faiblesse ou de déguisement. »

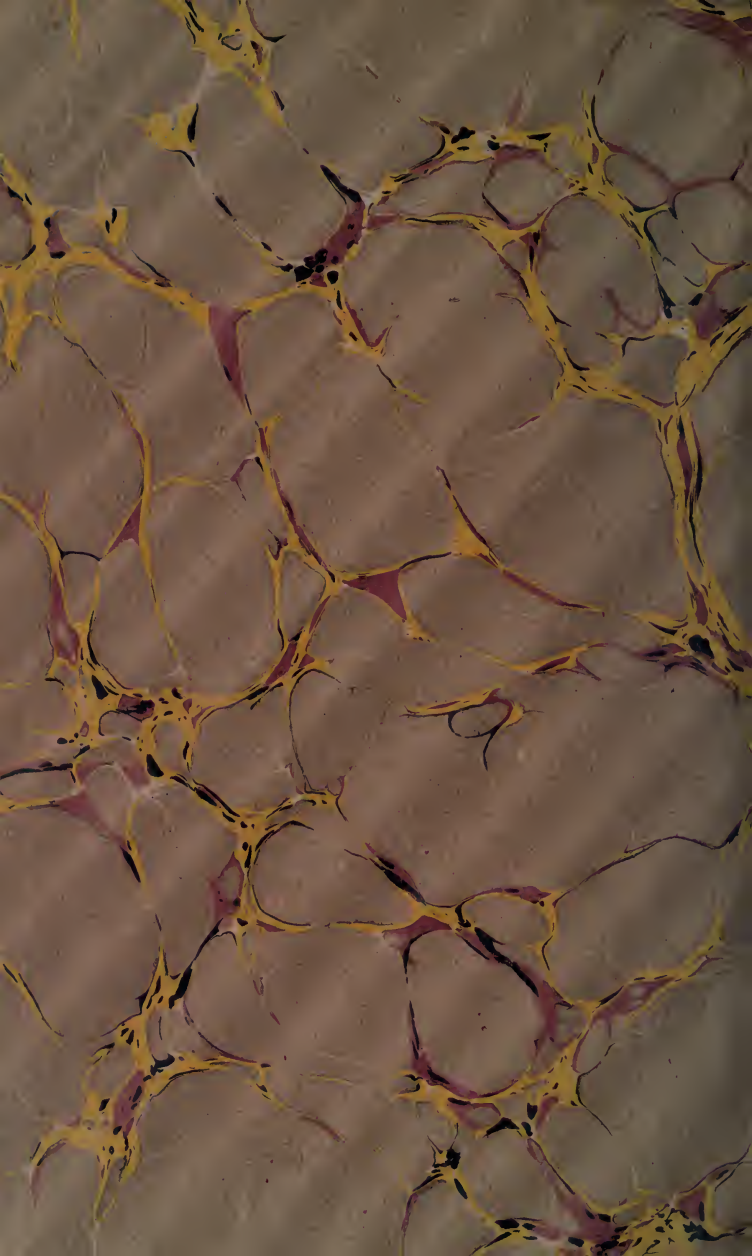
C'était en 1661 que Louis XIV donnait cette sublime leçon à son fils,

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

TABLE

	Pages
Livre quinzième.....	1
— seizième	22
— dix-septième.....	44
— dix-huitième	61
— dix-neuvième.....	87
— vingtième	103
— vingt et unième	128
— vingt-deuxième.....	143
— vingt-troisième	156
— vingt-quatrième.....	178
SUR LA LÉGISLATION PRIMITIVE	201
SUR L'HISTOIRE DE LA VIE DE JÉSUS-CHRIST, DU PÈRE DE LIGNY, DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.....	237
DES LETTRES ET DES GENS DE LETTRES	251
LETTRE SUR LA GRÈCE	267
SUR LES ESSAIS DE MORALE ET DE POLITIQUE	271
SUR LES MÉMOIRES DE LOUIS XIV	283





Chateaubriand, François Auguste
ené

Les martyrs

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

